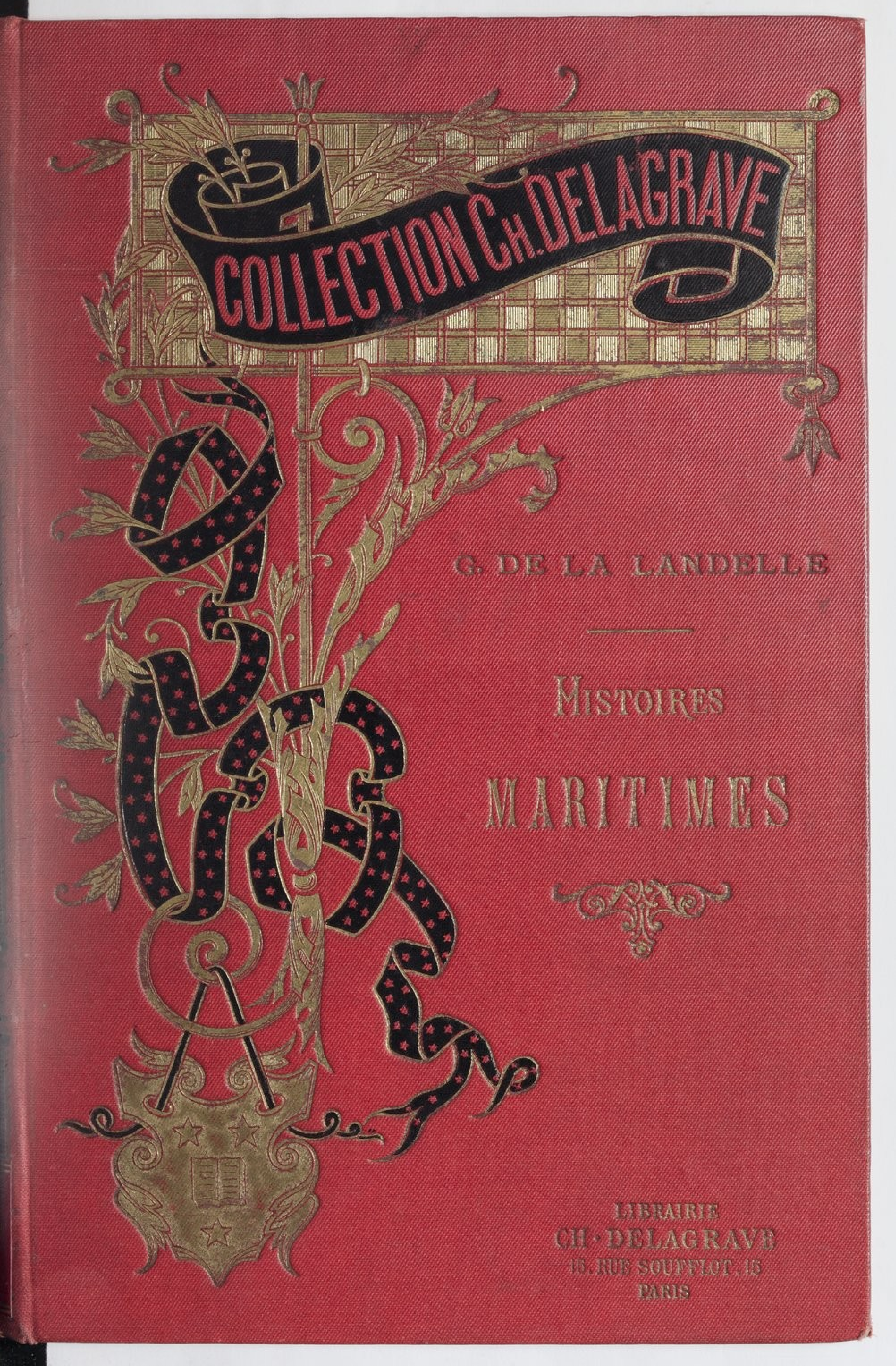
Histoires maritimes




COLLECTION CH. DELAGRAVE
G. DE LA LANDELLE
HISTOIRES
MARITIMES
LIBRAIRIE
CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15
PARIS

[illegible]

80,–

HISTOIRES

MARITIMES

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.

HISTOIRES
MARITIMES

FLEUR-DE-MISÈRE

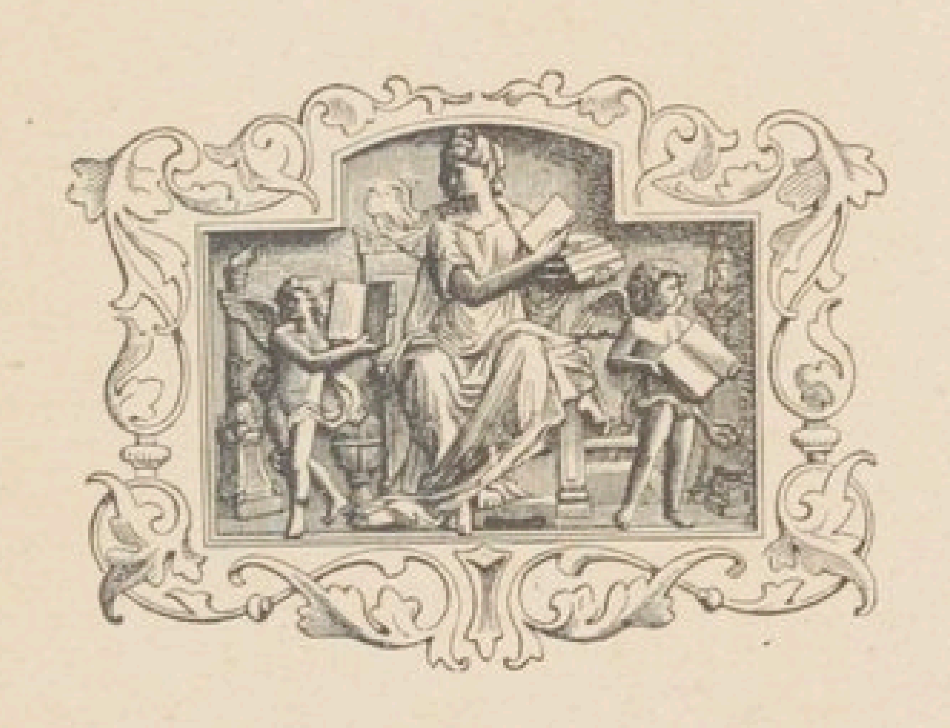
LES NEVEUX DE JEAN BART

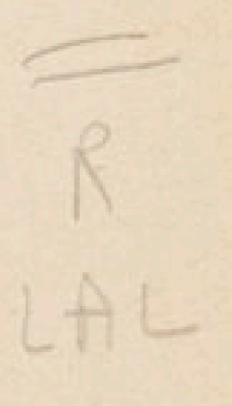
LE CHATEAU DU TAUREAU

PAR

G. DE LA LANDELLE

QUATRIÈME ÉDITION





PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

—

1892



FLEUR DE MISÈRE

Ex. 1

FLEUR-DE-MISÈRE

I

TRISTE ET GRACIEUX SURNOM

— O ma Noëlle chérie, avec la permission de Dieu, sois heureuse !

Heureuse ! l'enfant l'était, en vérité, quand ce cri plaintif s'échappait du cœur de Jacqueline, sa mère. Au retour de la pêche, Jagut l'embrassait avec effusion, et à défaut, trop souvent, du strict nécessaire, la paix régnait au logis. Santé, gaieté, liberté, tendresses attentives, Noëlle avait en partage tous ces biens, — la grande richesse, que les plus opulents peuvent, à bon droit, envier à foule de déshérités de la fortune.

Quand la pêche avait été mauvaise, les Jagut manquaient de tout en leur abri chétif. Au hameau, qui ne le savait? Mais la fillette avait de grands yeux noirs, un sourire fin et hardi, une gentillesse charmante, une intelligence précoce, le don de plaire sans efforts. De là le triste et gracieux surnom de Fleur-de-Misère, qu'elle reçut bien avant de le mériter, car toutes les portes lui étaient ouvertes, et jamais elle n'était mieux accueillie, pour la

consolation de ses parents, qu'à leurs heures de détresse. Son fâcheux sobriquet n'en sonnait pas moins douloureusement aux oreilles de sa mère.

— Je ne sais qui le lui a donné, disait-elle à l'une de ses voisines ; mais j'ai peine à l'entendre appeler ainsi par votre neveu Loubet et les autres enfants de leur âge.

— Puisque ça vous chagrine, soyez tranquille, son bon ami Auguste ne le fera plus. Votre Noëlle est pourtant bien une vraie fleur, fraîche et mignonne comme la rose, et, soit dit sans vous offenser, il n'y a, malheureusement, pas plus pauvres que vous.

— Est-ce une raison pour nous le rappeler à tous moments ! Non, certes, pauvreté n'est pas vice ; il n'y a pas d'offense, mais...

— La pluie ! et quelle brise ! Avant que ça redouble, bonsoir, ma commère ! bonsoir !

Et la tante d'Auguste Loubet se retira au plus vite.

II

CATASTROPHES

Tempête effroyable ! Le vent du large secouait comme roseaux les chaumières adossées aux déclivités de la côte. La mer descendante rugissait, secouant sa crinière de phosphore dans les ténèbres d'une nuit d'horreur. Le sillon de lueurs scintillantes reculait, laissant deçà, delà, des traces sur les parties rocheuses du fond.

Heureuses les familles où l'on ne tremblait que pour les voisins et les amis ! Mais Jagut n'était pas de ceux que le danger fait reculer devant l'ouvrage.

Malgré la mauvaise apparence du temps, un patron téméraire l'avait emmené à la pêche, où l'on fit tout d'abord d'excellente besogne. Le poisson, comme affolé, se laissait prendre à foison ; chargement complet.

— A l'abri, maintenant ! Rentrons les filets ! Et en route !

A peine a-t-on bordé les rames, que le coup de vent éclate. Les hautes vagues du large rencontrent la résis-



tance du reflux ; les lames entre-choquent la houle. Autour des roches se forment des remous inaccoutumés.

Une pluie diluvienne a fait l'obscurité dans l'ouragan. Comment gouverner? Tout l'art du pilote va être inutile : la barque dérivait au hasard. On toucha, sans savoir sur quel écueil. Poisson et filets durent être jetés par-dessus le bord ; pour vider l'eau, il fallut délaisser les avirons.

Noëlle dormait du paisible sommeil de l'enfance.

Jacqueline n'avait pas moins de craintes pour elle que pour celui qu'elle savait en perdition.

— Mon mari !... mon enfant ! Dieu puissant, pitié ! murmurait-elle.

Elle espérait pourtant, la désespérée. Comme l'héroïne de la ballade, elle voulait espérer encore, et, trompant sa terreur, elle allumait un grand feu pour le réchauffer et lui préparait un modeste repas. Puis elle se mit à étancher l'eau qui ruisselait dans sa demeure, couvrit d'un lambeau de toile goudronnée la couchette de Noëlle, et enfin, agenouillée, elle écouta.

Heures d'angoisses mortelles, que suivit une courte accalmie. La marée se renversait enfin. Presque aussitôt les hurlements sinistres changèrent de ton ; le désordre n'était plus le même ; chocs et soubresauts avaient pris fin.

Alors, tout à coup, des cris humains, des appels au secours semblèrent se faire entendre. C'était indistinct. Jacqueline, ouvrant sa porte, crut entrevoir des gens qui couraient. Un homme passa tout près, jetant l'alarme. Elle le suivit et se trouva bientôt parmi les femmes qui, comme elle, se joignaient aux sauveteurs.

Chacun savait où portaient les courants. C'était là qu'on se rendait en toute hâte au-devant des naufragés.

Bien petit fut le nombre de ceux qu'on put arracher à la mort. Les barques, surprises au large, égarées, chavi-



Le naufrage de Jagut.

rées, puis roulées en côte, n'y arrivaient que par morceaux.

Le cadavre de Jagut fut recueilli sous les yeux de sa malheureuse femme.

Elle l'embrassait avec désespoir, quand un nouveau cri d'alarme retentit :

— Le feu !... A la case Jagut !

Elle se releva, éperdue, en appelant sa fille, courut comme l'épouvante et se précipita dans la fournaise.

Elle devait y périr, faute d'avoir été prévenue que Noëlle, à demi asphyxiée, venait d'être arrachée aux flammes par un intrépide matelot du pays, Talabardon le corsaire, arrivant de Saint-Malo.

Quand Fleur-de-Misère revint à elle dans la chaumière aux Loubet, elle était orpheline. Son petit bon ami Auguste pleurait à la regarder. Talabardon la caressait paternellement.

Le lendemain, jour d'un deuil mémorable dans le canton, furent pieusement inhumés les dépouilles mortelles des victimes du naufrage et les restes carbonisés de l'infortunée Jacqueline.

Talabardon, qui, la ceinture garnie de parts de prises, débarquait de l'un des navires de la maison Trouin et La Barbinais, fit si généreusement les choses, qu'il en repartit pour la course.

Fleur-de-Misère lui dut des vêtements ; foule d'autres, des secours efficaces.

— Je comptais pomper du vin sec, dit le brave garçon, c'est des larmes que j'ai *franchies ;* le charme est différent. Adieu donc, bonnes gens ; si j'en reviens, on se reverra. Adieu, ma petite Fleur-de-Misère ; tu me dois la vie, je suis donc ton père ; pense à moi, je ne t'oublierai pas !

Noëlle, qui avait pleuré père et mère avec la plus touchante douleur, trouva encore des pleurs reconnaissants au départ de Talabardon.

— Moi non plus, disait-elle en sanglotant, je ne vous oublierai jamais !

Il l'embrassa et partit; mais de longtemps, de fort longtemps, on n'eut plus de lui aucune nouvelle.

Cœur généreux, mais courte mémoire; il courait le grand bord.

III

DÉBUTS MARITIMES

Durant cinq ou six années, Fleur-de-Misère vécut à l'aventure, de manière à justifier son triste et gracieux sobriquet d'enfance. Ses nippes s'usèrent; souvent elle eut recours à des guenilles de garçon, costume plus commode, en somme, pour monter dans les barques de pêcheurs. Elle était bonnement accueillie un peu partout, sans avoir de demeure nulle part.

Le petit Auguste Loubet admirait sa hardiesse.

— Tu parles à tout le monde, toi, aux riches comme aux pauvres, sans paraître seulement avoir peur

— Le beau mérite ! la langue est faite pour qu'on s'en serve ! fit Noëlle, qui avait alors treize ans accomplis, était grande, forte, passablement hâlée par la brise, la froidure et le soleil, toujours jolie et s'entendant à la pêche mieux que pas un mousse du pays. Elle nageait comme une anguille, grimpait comme un écureuil, se plaisait aux grands récits d'aventures de mer et n'était jamais plus contente que si l'on allait à Saint-Malo.

Cette bonne fortune lui arriva surtout vers 1692, époque où les caboteurs de Cancale y portaient de nombreux approvisionnements. Non sans songer avec d'affectueux regrets au brave Talabardon, qui, d'après la commune renommée, servait à Cherbourg sous le fameux Du Bocage, Noëlle, émerveillée, contemplait le grand mouvement maritime du port aux corsaires. Elle passait ses meilleurs moments à les voir entrer ramenant leurs prises, sortir fièrement sous leurs audacieuses voilures ou se préparer à reprendre la mer.

— Que je regrette, disait-elle à son excellent petit ami Loubet, de n'être pas garçon comme toi, pour m'embarquer sur un de ces beaux navires de course!

— Je ne suis pas poltron, tu le sais, dit le jeune gars, mais j'ai crainte de me voir rien qu'avec des étrangers. Et voici justement mon oncle qui, me trouvant apparemment de trop chez nous, ne parle que de m'enrôler.

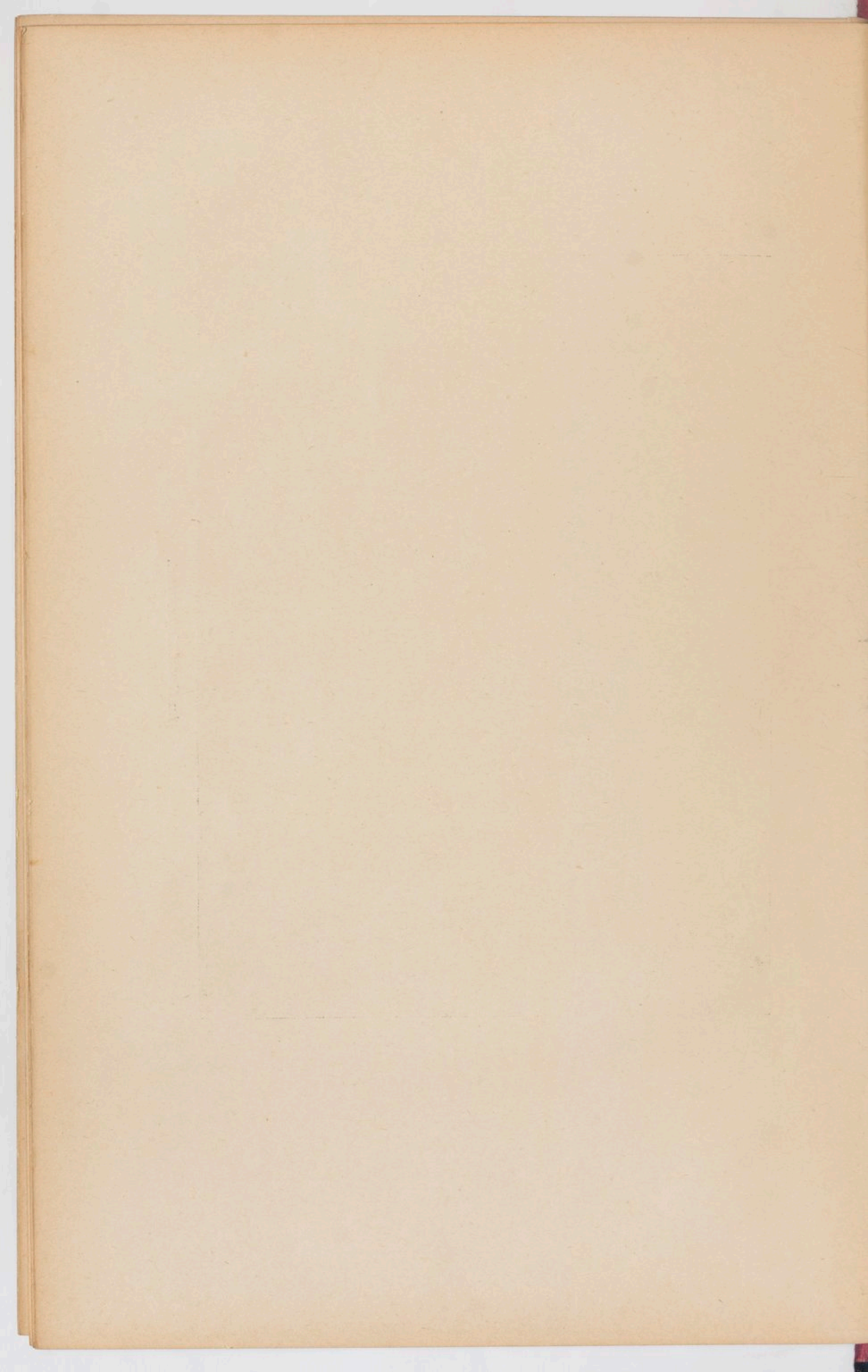
— Ah! je voudrais bien être à ta place! fit Noëlle en soupirant.

— Pauvre Fleur-de-Misère? murmura Loubet, qui partageait ardemment tous ses chagrins.

Plus elle grandissait, moins elle était hospitalièrement traitée. On lui donnait à entendre qu'elle était d'âge à gagner son pain, qu'elle devrait se faire servante à la ville ou aux champs, que son poste n'était pas sur les barques de pêche, et enfin qu'elle ne pouvait toujours vivre dans sa vagabonde indépendance. L'oncle et la tante Loubet, les premiers qui l'eussent logée et nourrie après la mort de ses parents, s'étaient si clairement prononcés, que, depuis longtemps, elle n'acceptait plus une bouchée en leur maison. Loubet en eut grand'peine, mais, timide comme il l'était, pleura sans proférer une plainte. Cependant,



Au *Grand Engoulevent.*



chaque famille en venait à imiter plus ou moins celle du sensible petit garçon.

— Oh! les vilains! murmurait-il. Si j'étais grand, si j'étais riche, si je pouvais!...

Vœux stériles de la plus ardente amitié.

Noëlle, humiliée, prit résolument son parti, fit un petit paquet de ses haillons et, vêtue en mousse tant bien que mal, s'élança dans le premier caboteur venu :

— Passage pour Saint-Malo, s'il vous plaît? dit-elle.

— Va bien! fit le patron.

— Adieu, Loubet! cria-t-elle de loin à son affectueux camarade, qui ne la vit pas s'éloigner sans un serrement de cœur.

— Avant qu'elle soit de retour, pensait-il, c'est moi qui serai parti, et Dieu sait si jamais nous nous reverrons.

Noëlle avait en tête des soucis plus sérieux. A Saint-Malo, que faire? que devenir? Toute sa fortune consistait en quelque sous, libéralités parcimonieuses de certains maîtres de barque.

Évitant le cabaret de *la Quiquengrogne*, le plus fréquenté par les gens de Cancale, elle alla au *Grand-Engoulevent*, cher aux équipages corsaires.

Elle y prenait de bon appétit le plus frugal des repas, tandis que de bruyants matelots causaient entre eux des nouvelles du jour.

— Du Bocage, fit l'un, en avait assez de Cherbourg, puisqu'il commande *l'Agile*.

— En voilà un pour avoir la patte heureuse!

— Au large, comme au jeu, faut avoir de la chance.

— Il ne l'a pas volée. Pas fainéant, de l'œil, du cœur, de l'idée et du chien.

— Je ne dis pas non. Malgré ça, commencer matelot et devenir capitaine, sans être fils, cousin ni neveu de

quelque brigand d'armateur, ça ne se voit pas si souvent. Race de flibustiers sur papier timbré, rogne-butin, maraudeurs d'épaves...

— Bon ! voici Bougon qui bougonne !

— Merci !... Tu n'y étais pas, j'y étais, à bord du *Tourlaville* s'entend, armé en course par le seigneur de Tourlaville, qui restait en son château, comme de raison, à se bourrer le ventre ! Faut des armateurs pour nous manger à terre ce que nous gagnons à risquer notre peau, et vous traiter de goulu, bougon et panier percé, encore...

— Tais-toi, ou achève ! dit une voix sévère que Noëlle crut avoir entendue ailleurs.

Mais celui qui rappelait le grognard à l'ordre était dans l'ombre et tournait le dos.

« — Eh bien ! nous venions d'enlever d'abord un navire de Weymouth et puis, en vue de Wight, deux barques de Southampton, de façon qu'y ayant mis des équipages de prise, nous commencions à manquer de monde. Gros temps. Passant en vue de Rocken, nous apercevons au mouillage, attendant l'embellie, un amour de brig, un bijou, un chou en fleur, quoi ! Joli morceau à croquer !...

« — Mais, triple peste ! pas moyen !...

« — Pourquoi pas ? fait un certain gars de Cherbourg, Lahédois de son nom, Gilles de son prénom, qui dit comme ça :

« — Un canot, quatre hommes de bonne volonté, s'il vous plaît, capitaine, et à nuit tombée il y aura de l'agrément. — Tu crois ? — Parole ! — Soit ! — Merci !

« *Le Tourlaville* fait feinte de continuer sa route, à l'effet de les endormir. Mais, à brun de nuit, mon Lahédois, trois autres et moi Clément, du Croisic, qui vous parle, nous voilà dans notre plus petit canot, naviguant autant dessous que sur la lame. »

— Va bien, Bougon, file droit ! dit la voix sonore dont Noëlle avait une vague réminiscence.

Elle ne mangeait plus pour mieux entendre.

« — Si nous n'avons pas chaviré cent fois, c'est qu'il n'y avait bon Dieu ni bon diable pour l'amour de brig anglais qui s'appelait *l'Horatio*, retour de la Jamaïque, chargement en sucre, café, cacao et autres avoines. Sans qu'on nous ait vus ni entendus, accoste, monte à bord :

« — Gare dessous !

« Ceux de quart n'ont seulement pas le temps de crier aux armes :

« — Silence, ou vous êtes morts ! leur disait doucettement Lahédois.

« Nous amarrons le capitaine dans sa couchette, dans leurs hamacs ceux qui dormaient. Lahédois, pistolets aux poings, forçait nos prisonniers à couper le câble et hisser les voiles, moyennant quoi *l'Horatio* s'en vient dans les eaux du *Tourlaville*.

« — Capitaine, hêle notre patron, enlevé le merle *du bocage !*...

« Et le nom lui en est resté. »

— Et après ? après ?

— Après ? Notre Du Bocage passa lieutenant, et comme je n'étais pas content de ma part, le seigneur de Tourlaville m'en donna deux en me traitant de bougon, goulu, avale-royaume et liche-tout, avec ordre de me débarquer, ce qui fait que, depuis, je navigue à Saint-Malo. Brigands d'armateurs, va !...

Les doléances de l'aventurier devenant sans intérêt, le vacarme recommença dans la salle, mais fut bientôt dominé par le hèlement :

— Ho ! hé ! maître Talabardon !

— Holà! répondit en se retournant l'homme à la voix impérieuse.

— Mon sauveur, mon bienfaiteur, mon second père, enfin! pensa Fleur-de-Misère en s'efforçant de le dévisager.

— Votre rôle d'équipage est-il complet sur *l'Agile?* demandait Bougon.

— Ah! tu voudrais rembarquer?

— On est à sec, et l'hôtesse menace de refuser crédit.

— Elle a raison, toi aussi. A notre bord tout est pris; mais sur *le Coëtquen*, non peut-être; vas-y voir!

— C'est que... M. Duguay le commande...

— Eh bien? est-ce qu'il ne te va pas? Un enfant qui commence gentiment et qui vous a de la chance, lui aussi!... Ne perds pas de temps, lanterneux; il y a presse.

— Au fait! M. Duguay n'est pas méchant; j'en serai quitte à bon compte! Merci, maître Talabardon, j'y cours!...

— Et moi aussi!...

— Moi de même!

— En douceur! fit Bougon; numérotons-nous, j'ai le premier tour.

— Moi le deux!

— Moi le trois!

— Et moi le quatre, pensa Noëlle, qui, au lieu de se faire reconnaître par celui qui l'avait arrachée des flammes, suivit les trois matelots jusqu'au bureau des armements de la maison Trouin et La Barbinais.

Un vieux commis et un jeune officier d'à peine vingt ans s'y trouvaient en conférence.

— Capitaine, dit Bougon en saluant non sans embarras, s'il y a encore place à votre bord...

— Ah! c'est toi, mauvais drôle, interrompit celui qu'il sollicitait; tu as donc tout mangé, que tu nous reviens?

— Comme de raison, mon capitaine.

— Tu parles de raison, pendard, après m'avoir laissé faire sans toi la course du *Danican*...

— Pardon, monsieur Duguay, fit Bougon en se jetant à genoux ; cette fois-ci, je jure !

— Ne jure pas, incorrigible coureur, c'est moi qui jure de ne jamais te reprendre si tu nous lâches encore...

— Bon !... Merci, capitaine.

— Doucement ! Avant tout, pour l'exemple, huit jours de fers par les deux pieds à quart de ration ; ça te convient-il ?

— Sauf combat, mon capitaine.

— Sauf combat ! Inscrivez-le sur le rôle !

— Ah ! monsieur René, vous êtes juste et bon comme feu messire Trouin, votre père, dont Dieu ait l'âme ! s'écria le matelot, qui, se retournant vers le commis, réclama trente écus d'avances.

— Faut-il les lui accorder ? demanda le comptable.

— Certainement ! c'est dû à son hôtesse ! répondit le jeune frère de l'armateur Luc de La Barbinais, avec un sourire qui enhardit Noëlle d'autant.

Quand son tour fut venu :

— Monsieur le capitaine, dit-elle avec cette assurance qu'admirait Auguste Loubet, n'y aurait-il pas aussi une pauvre petite place pour moi qui, n'ayant père ni mère, suis las de la pêche et me sens goût au métier ?

— Tu étais mousse à la pêche, où cela ?

— Dans la baie de Cancale.

— Comment te nommes-tu ?

— Noël Jagut, capitaine.

— Je n'ai que faire d'un mousse ; mais tu n'as pas même de souliers...

— J'en gagnerai, capitaine, puisqu'à bord il y a toujours la ration et de l'ouvrage.

La bonne mine de Noëlle fit le reste.

Sans plus ample informé, le vieux commis l'inscrivit donc au rôle d'équipage du *Coëtquen,* mais ne lui versa aucun acompte.

— Par mes ordres, dit le jeune capitaine, tu trouveras à bord un sac complet.

— Soit à son débet vingt écus, fit le comptable en détaillant le contenu dudit sac : deux paires de souliers, quatre chemises, dont une de laine, une veste, deux culottes, une ceinture, un bonnet, un couteau, les peignes et brosses, la trousse d'aiguilles et de fil, plus enfin le sac de toile à voiles.

— J'aime bien maître Talabardon, pensa Fleur-de-Misère, mais à cette heure combien je serais désolée qu'il me reconnût !

Elle ne négligea pas de faire disparaître de son petit paquet ses quelques hardes de fillette et fut à bord bien avant ceux qui, d'aventure, l'avaient inspirée et guidée.

Quand le sac annoncé lui fut délivré, elle se trouva plus riche qu'elle ne l'avait été jamais ; jamais non plus sur aucune barque elle n'avait déployé autant de zèle qu'à bord du *Coëtquen.*

— Pourvu que personne ne se doute de la vérité, se disait-elle en tremblant. Si, par malheur, un de Cancale me voit, tout est perdu !

Mais elle échappa sans efforts au seul danger qu'elle craignît. Tandis que les visiteurs cancalais encombraient *l'Agile,* d'où Talabardon les expulsait par douzaines, pas un ne vint à bord du *Coëtquen,* où le nouveau mousse, par sa gentillesse et son ardeur à la besogne, conquit d'emblée les bonnes grâces des anciens.

Cependant, les deux navires, également armés de dix-huit canons, se trouvèrent en même temps prêts à

prendre la mer. Et la veille du départ un canot de *l'Agile*, monté par Du Bocage, accosta *le Coëtquen*.

Conformément à l'étiquette navale, le maître salua d'un coup de sifflet d'honneur. Tous les hommes présents sur le pont se découvrirent. Quatre d'entre eux formaient la haie. En sa qualité de mousse, Fleur-de-Misère, parfaitement nippée, proprette, cheveux courts, ceinture bariolée, devait tendre le cordage garni de drap, tire-veille aristocratique, qu'on présente aux officiers. Elle l'offrit au célèbre corsaire cherbourgeois, qui monta vivement l'échelle et salua en secouant à la marinière la main de René Duguay, accouru pour le recevoir.

Du Bocage, alors âgé d'un peu plus de trente ans, n'avait, malgré ses brillants services, aucun genre d'autorité à exercer sur son très jeune collègue. Ils n'appartenaient point au même armateur. Mais, quelques jours en çà, René Trouin-Duguay, destiné à devenir glorieux sous le nom de *Duguay-Trouin,* avait cru devoir faire les avances. Du Bocage venait donc lui rendre sa politesse et en même temps se concerter avec lui comme avec un digne camarade qui, décidément, avait eu le don de lui plaire malgré la diversité de leurs origines.

Gilles Lahédois, dit *Du Bocage,* simple officier de fortune de la plus basse extraction, devait tout à son habile intrépidité, à sa clairvoyance, à sa volonté opiniâtre. Après la capture de *l'Horatio,* quand le sire de Tourlaville le nomma lieutenant, il épelait à peine. Avec ses parts de prises, il se paya des maîtres et des livres, et tandis que ses camarades, à commencer par Clément le Bougon, présentement aux fers dans la cale du *Coëtquen,* dépensaient leur butin en orgies, il étudiait, étudiait, tellement qu'en 1689 il se faisait recevoir et breveter capitaine de la marine marchande.

Le jeune Trouin, fils et frère de riches armateurs, avait, au contraire, bon gré, mal gré, fait des études complètes, et puis, en dépit de sa famille, qui le destinait à entrer dans les ordres, jeté le froc aux orties, pour s'exercer à l'escrime, au maniement de toutes les armes, et enfin au matelotage.

L'effort de Du Bocage avait été immense et froidement raisonné, celui de Duguay-Trouin nul. Le matelot cherbourgeois, réprimant ses humeurs batailleuses, n'était arrivé que par une studieuse patience. L'intrépide écolier malouin n'avait eu qu'à céder aux siennes pour l'emporter sur la volonté de son frère Luc de La Barbinais, réduit à l'embarquer comme un indomptable sujet. Il n'en appréciait que mieux les débuts de son collègue, dont les exploits étaient alors légendaires sur les côtes de la Manche.

Du Bocage, appelé au commandement d'une barque armée en course, après avoir raflé une galiote hollandaise, découvre, au nord des Casquets, une énorme masse roulant sur les flots. C'est un très grand et très beau navire, désemparé par la tempête, mais si fortement armé et si haut de bord, que l'on n'a, pour ainsi dire, aucune chance de s'en emparer. Résolu à l'enlever, coûte que coûte, Du Bocage reçoit sa bordée, est criblé de boulets et démâté aussi de bout en bout. Plus de voiles de part ni d'autre. Mais le léger croiseur a ses avirons et accoste ainsi la formidable épave, d'où part un feu roulant de mousqueterie. L'audacieux Cherbourgeois électrise sa poignée d'hommes, s'accroche aux hautes murailles du trois-mâts, y pénètre, rencontre une résistance acharnée et ne parvient à faire déposer les armes aux Anglais qu'au moment où sa propre barque va périr.

— Aux pompes ! aux puisards ! aux avirons ! commande-t-il avec une énergique présence d'esprit.

Les vaincus sont forcés de lutter pour leurs vainqueurs contre les rapides progrès de la voie d'eau. On n'a laissé sur la prise que les mourants, un pilote et quelques hommes chargés de jeter l'ancre. L'eau gagne toujours, baigne les jambes des rameurs, noie les pompes, qui ne fonctionnent plus. Le victorieux remorqueur coule enfin. Anglais et Français n'ont eu que le temps de s'élancer à la nage, mais la riche capture, qui produisit plus de cent vingt mille livres, est en rade de Cherbourg, où Du Bocage devient aussitôt l'objet de l'admiration générale.

Peu de jours après, il reprend le large et s'empare en trois mois de quatorze bâtiments ennemis.

L'année suivante, par un temps effroyable, il fait naufrage sur les côtes d'Angleterre, mais il a des hommes et des armes, pénètre de nuit à Portsmouth, y enlève par surprise un navire anglais, appareille, reprend sa croisière, fait plusieurs nouvelles captures et rentre triomphalement à Cherbourg.

Cet exploit, d'apparence fabuleuse, sera suivi de singulières contestations.

Les armateurs dont le bâtiment a péri, sous prétexte que l'équipage, enrôlé dans leurs bureaux, s'est servi d'armes à eux appartenant, prétendent avoir droit au corsaire de Portsmouth et à ses prises. Du Bocage proteste :

— Après mon naufrage, si j'avais rendu vos armes en me laissant faire prisonnier, qui donc aurait jamais eu de droits d'aubaine?

Les gens de loi et les avocats normands embrouillent l'affaire au pis. L'administration de la marine s'en mêle. La part du roi et celle de la justice dévorent le principal et ses produits. Faites donc miracles, pour être ainsi dépouillé!

Du Bocage, exaspéré, maudit sa ville natale, d'où il part avec maître Talabardon et l'élite de ses gens. A peine à Saint-Malo, on lui confie le commandement de *l'Agile*, qu'il arme avec le dessein de prendre sa revanche aux dépens de l'ennemi.

Voilà ce que personne n'ignorait, voilà ce dont René Duguay-Trouin avait eu à cœur de complimenter, avec une enthousiaste déférence, son nouveau collègue sur la place malouine. Celui-ci, de son côté, n'ignorait pas les éclatants débuts de l'ardent jeune homme, qui avait déjà à son actif deux mémorables abordages, trois commandements en course, une descente en pays ennemi, deux retraites audacieuses et bon nombre de belles prises.

Noëlle, rangée sur le bord, le cordon d'honneur d'une main, son bonnet de l'autre, comparaît entre eux les deux capitaines.

Du Bocage, son grand renom aidant, lui fit l'effet d'un demi-dieu. Mais M. René, qui, dès le premier abord, au bureau d'armement, avait conquis son cœur reconnaissant, lui paraissait beau comme l'archange saint Michel. Il avait un regard perçant et fier, un sourire tout aimable, la taille fine, une élégance naturelle remplie de séductions, un grand air tempéré par une gaieté juvénile. Son rude collègue avait des traits beaucoup plus accentués, une physionomie sévère qui, sans manquer de cordialité, portait des traces de défiance; il avait l'air d'un matelot accompli, mais ombrageux. Les avocats normands devaient en être cause. Déjà l'expérience tempérait en lui la fougue exubérante qui était encore le caractère dominant de la physionomie de Duguay-Trouin. Il avait une égale prestance, un certain embonpoint n'excluant pas la souplesse, et une évidente vigueur. Quant à son regard, il était plus calme, moins hautain, mais non moins

pénétrant que celui de son jeune camarade, qu'il aborda en disant :

— Vous partez, je suppose, par la marée de demain matin, et je viens, de bonne amitié, vous proposer de commencer la course de conserve, car je sais de source certaine...

Personne, dans l'équipage, n'entendit un mot de plus. Du reste, sur la coupée, apparaissait un nouveau personnage, acclamé par une foule d'anciens amis :

— Talabardon !

Fleur-de-Misère, cette fois, eut tout le loisir de contempler en pleine lumière l'intrépide et généreux marin qu'elle aimait d'une tendresse filiale.

Environ trente-six ans, double balafre en croix, tatouage martial, physionomie ouverte, éminemment intelligente. On sentait, à le voir, qu'il ne faisait jamais rien de machinal. Il avait ainsi la première qualité du matelot d'élite. Plein d'idées, raisonnant, calculant, il s'attachait à bien comprendre le pourquoi de toutes choses : ce qui, par parenthèse, l'empêcha de s'élever jamais au-dessus des rangs de la maistrance.

— Il y aura gras, mes petits vieux, foi de Mathieu salé ! s'écria-t-il en sautant sur le pont. Oui, mon gringalet, et tu en auras ta demi-part, ajouta-t-il en donnant une tape familière à Noëlle, dont les grands yeux noirs le dévoraient,

Elle en tressaillit de plaisir ; elle rougit à la rencontre de son regard joyeux et franc, puis se glissa derrière le groupe compact dont maître Talabardon devenait le centre.

— Pas de secrets à garder, disait-il, vu que *n-i-ni*, plus de communications avec la terre. De ce que notre capitaine dit au vôtre, on a le droit de parler bouche ouverte.

— Voyons voir?

— Eh bien, notre Du Bocage, étant malin sur l'article des renseignements, a connaissance d'un convoi de trente bons navires en partance, à Newport, sous l'escorte de deux frégates de seize. Nous portons dix-huit, vous aussi; zag! C'est gentil, pas vrai, de vous mettre de moitié! Je n'en dis pas plus, hormis que notre capitaine s'entend à savoir où la poule pond ses œufs.

Le nom de *frégate* était alors donné à de très légers navires armés de dix-huit, seize, ou même d'un moindre nombre de canons. Il indiquait surtout qu'ils étaient à trois mâts, munis d'artillerie et taillés pour la marche. Depuis, la frégate a singulièrement grandi; nous en avons eu de soixante bouches à feu. Elle s'est métamorphosée plusieurs fois; elle se transforme de nos jours, plus radicalement encore, sous la double influence de la vapeur et du blindage.

Qu'on ne s'y trompe pas, toutefois, la partie annoncée par maître Talabardon était loin d'être, à beaucoup près, une bagatelle, une simple rafle à force supérieure. D'une part, chacun des convoyeurs opposerait huit bouches à feu aux neuf que leur présenteraient les Malouins; de l'autre, les trente marchands portaient, comme le plus souvent à cette époque, un certain nombre de pièces d'artillerie.

Cependant, les rôles que se distribuaient les deux capitaines devant dépendre de la marche respective de leurs frégates, la campagne commencerait par une joute de vitesse. C'était entendu, bien entendu, et tous les détails avaient été prévus de concert quand le fameux corsaire cherbourgeois reparut sur le pont. Noëlle reprit son poste à la tire-veille.

— Il y aura gras, mes agneaux! conclut Talabardon en courant se rembarquer.

Mais, encore une fois, il ne passa point sans donner un coup d'œil au page du *Coëtquen*.

— Gentille frimousse, fit-il en souriant ; ta mine me revient, graine d'homme. D'où es-tu donc? Comment t'appelles-tu?...

Fleur-de-Misère balbutia et, par bonheur, ne fut pas obligée de répondre, car maître Talabardon, suivi de près par son capitaine, dut s'affaler en grand dans le canot.

Elle ne respira librement qu'en le voyant parti.

Mais, le lendemain, au sortir de Saint-Malo, beaupré sur poupe, *le Coëtquen* en tête, *l'Agile* dans ses eaux, le pavillon s'étant engagé dans la drisse, elle reçut ordre de grimper sur le pic d'artimon pour le faire mieux flotter.

Et de là, presque au-dessous d'elle, à l'extrême avant de l'autre navire, elle vit son petit camarade Loubet qui la contemplait bouche béante. Talabardon, au même instant, survint, la main levée, et l'apostropha d'une manière qu'elle n'en perdît un mot :

— Que regardes-tu donc, failli gars, au lieu de me lover ces manœuvres ?

Naturellement, le maître regarda aussi en l'air ; sa main levée retomba sans frapper.

Au hameau natal, l'avant-veille, Auguste Loubet lui avait été confié par son oncle.

— Me voici, enfin, à la fin des fins ! s'était écrié le marin fieffé en descendant d'une voiture à quatre chevaux, frétée tout exprès pour aller et venir à fond de train. On s'est fait un peu attendre, compère ; c'est qu'on naviguait à Cherbourg. Du Bocage me ramène ici ; mais, étant son maître d'équipage, pas une minute à moi ; fallait regréer *l'Agile*. J'ai, parce que c'est moi, la permission « la plus courte possible », a dit le capitaine. C'est bien ! crève les chevaux, postillon ; file-moi douze nœuds ; brûle, casse,

gagnons du temps. Et maintenant, mon vieux Loubet, va me quérir mon enfant, ma fille, Fleur-de-Misère, que je l'embrasse, pour lui payer un trousseau de princesse et lui faire un sort!...

Déception profonde! elle avait disparu.

— Comme elle est toujours fourrée sur les caboteurs ou les barques de pêche, elle reviendra peut-être bien...

— Quand nous serons au large, mille feux d'enfer! Deux cents piastres à qui me la ramène avant notre appareillage! Ah! si j'avais su écrire!... Non, ce *c-a ca* fera le malheur de ma vie de toutes façons!...

— Que veux-tu dire?

— On s'entend, suffit! J'ai bien le temps de te conter l'histoire!... Je voulais la rendre heureuse comme une reine, et elle me manque. Qu'on me la repêche; je le veux!

— Tu l'auras, dit l'oncle Loubet; j'irai aux informations; tu seras content.

— Merci! Et tout à ton service.

Sur ces mots, fut proposé le petit Auguste.

— Timide, mais pas poltron, suffit; on vous le dégourdira. Le capitaine ne me refusera pas un mousse. Fais ton paquet, coco; monte dans mon carrosse, et à bord!

Pourquoi et comment foule de Cancalais assiégèrent *l'Agile* jusqu'à la veille du départ s'explique facilement par l'appât des deux cents piastres. Ils eurent le don d'exaspérer maître Talabardon, qui n'en formait pas moins le petit Loubet à sa rude et loyale école, en sorte que, l'apercevant le nez en l'air, il bondit à ses côtés pour lui infliger une éloquente leçon de travail. Mais il n'en fit rien, car, pénétrant tout à coup le mystère:

— Huître de Cancale que je suis, s'écria-t-il; c'est Noëlle Jagut, mon enfant!

Fleur-de-Misère entendit, et son trouble fut tel, qu'elle lâcha prise. Du bout du pic qui surplombe le sillage, elle glissa en jetant un cri d'effroi.

Loubet, Talabardon, vingt autres y répondirent par des cris d'angoisse.

Ce ne fut pas à la mer, mais à son bord, qu'elle tomba ; aussi le timide Loubet, serrant les poings, dit-il avec fureur à maître Talabardon :

— C'est vous qui l'avez tuée !

Puis il fondit en larmes, tandis que le vaillant marin pâlissait en fronçant les sourcils.

IV

PARTS DE PRISES

— C'est un oiseau que ce petit mousse-là ! dit gaiement l'un des officiers du *Coëtquen*.

Par le double effet du tangage et de l'inclinaison du navire, Noëlle avait heurté la voile d'artimon et ensuite un cordage dont le nom technique est *l'écoute de gui ;* elle y rebondit sans être blessée, et, retombant sur ses pieds en dedans du bord, courut droit à l'échelle des haubans pour remonter sur le pic.

Duguay-Trouin, charmé, l'en empêcha en ajoutant :

— Tu es un brave enfant, mon Colibri.

Mais, à bord de *l'Agile,* d'où l'on n'avait pu voir, Talabardon disait à Loubet d'une voix étouffée :

— Me prends-tu donc pour un traître, petit sot?

— Sauvée, maître ! s'écria Loubet presque au même instant, car Fleur-de-Misère reparaissait à son poste de pilotin de timonerie sur le couronnement du *Coëtquen.*

On était hors des passes, la joute commençait. Les deux bâtiments s'écartèrent en se maintenant à portée de

voix, mais la discipline interdit aux gens de l'équipage de s'interpeller de bord à bord.

Loubet fit signe d'applaudir et puis posa la main sur son cœur. En même temps Talabardon, haussant les épaules, secoua la tête et, d'un geste expressif, fit comprendre à Noëlle qu'elle n'était qu'une niaise d'avoir eu peur de lui ; sur quoi, tirant la langue, il fit mine de se l'arracher.

Un éloge de M. René, une promesse paternelle de discrétion de la part du maître et le témoignage de l'amitié fraternelle de Loubet, sans parler des félicitations de bien des gens du bord, rendirent coup sur coup Noëlle plus heureuse qu'elle ne l'avait été de sa vie. Et l'équipage, adoptant le propos du capitaine, la surnomma *Colibri :* autre bonheur, puisque le nom de Jagut tombait ainsi aux oubliettes.

Même voilure. On s'observait mutuellement avec la plus grande attention.

Malgré sa réputation, *l'Agile* ne gagnait pas un pouce. Et les capitaines en furent presque embarrassés, puisque leur conduite ultérieure devait dépendre de leur différence de marche. Mais, le vent ayant refusé, Du Bocage héla, scindant mot par mot :

— Courons... quelques... bords..., s'il vous plaît !

— J'allais... le... proposer ! répliqua Duguay-Trouin.

— A la bonne heure.

— Pare à virer !

Bien que, sur *le Coëtquen,* on manœuvrât serré, *l'Agile,* en trois bordées, s'éleva au vent d'une manière sensible, et, au bout de quelques heures, quand on fut en bonne position pour couper la route au convoi de Newport, il dut rendre une partie de sa voilure haute pour se laisser rejoindre. Du Bocage serrait donc le vent de plus près

que Duguay-Trouin, et la question des rôles à prendre se trouvait ainsi tranchée, quand les vigies signalèrent : — Navires !

On eut peine à compter les points gris qui surgissaient à l'horizon.

L'Agile prit chasse vers le nord. *Le Coëtquen,* arrivant par l'ouest, hissa couleurs britanniques, simula une marche embarrassée, et, *faséyant,* c'est-à-dire ne laissant au vent aucune action sur sa voilure, resta presque sur place ; il attendait, les canons couverts par des bandes de toile, l'équipage caché dans les entreponts.

Ne dissimulant un canon ni un homme, Du Bocage cinglait à l'encontre de l'ennemi.

Fleur-de-Misère où, si l'on aime mieux, Colibri, était restée en vue, à l'extrême arrière, car Duguay-Trouin l'avait choisie pour transmettre ses ordres. Le premier qu'il lui donna fut tout aimable :

— Va dire au lieutenant de faire sortir des fers notre brave Bougon ; et, pour le remettre, qu'on lui serve double ration, vin compris, bien entendu.

— Merci, capitaine ! répondit Colibri en volant plutôt qu'elle ne courut.

Tant que durèrent les préparatifs, faits à la sourdine, elle porta les ordres ou les questions, rapporta les réponses avec une intelligente clarté, n'oubliant rien, et souriant d'un air enjoué qui plut surtout à Duguay-Trouin.

— Jolie acquisition que ce Colibri ! dit-il à demi-voix.

Cependant les deux frégates anglaises manœuvraient pour défendre leur convoi contre l'insolent *Agile,* qui, d'un prompt mouvement d'auloffée, présenta le travers à la première, lui envoya sa volée, y jeta le désordre tout en virant de bord, fondit sur la seconde, parfaitement prête à la rispote, la salua d'un feu roulant et, grâce à sa

marche supérieure, passa au travers du convoi. Il prenait ainsi le dessus du vent, coupait la route de retour en Angleterre, attirait sur lui seul les deux frégates d'escorte et devait naturellement être cause que les marchands se dirigeraient, pour la plupart, du côté où Duguay-Trouin les attendait.

— Que personne ne fasse feu avant mon commandement! dit ce dernier à demi-voix. Va, Colibri, cours de canon en canon, et profond silence!

L'enfant, joyeuse, s'en alla renouveler l'ordre du capitaine aux officiers, aux maîtres, aux chefs de pièce, puis remonta et vit avec surprise tout autour du *Coëtquen,* les fuyards qui, trompés par ses couleurs, son masque et sa route apparente, le dépassaient, non sans le plaindre de sa lourdeur.

—Corps de trompette! disait alors maître Talabardon, pour un joli coup de filet, en voilà un!

— Malgré ça, il n'y a encore rien de pris, fit Loubet, dont le respect craintif avait singulièrement diminué depuis qu'il s'était impunément permis d'apostropher son protecteur.

Du Bocage, en ce moment, voyant que presque tous les marchands étaient dans les eaux du *Coëtquen,* laissa porter, pour engager le combat désisif.

Aussitôt Duguay-Trouin commanda d'une voix retentissante :

—Affale! les masques!... Amène le pavillon anglais!... Hisse nos couleurs!... Et feu des deux bords.

Ce fut Colibri qui eut l'honneur d'arborer le pavillon bleu à croix blanche de la marine marchande française; aussi bien les corsaires, mi au sérieux, mi au plaisant, étaient-ils dits *marchands... de boulets,* qualification qui, dans le style familier, leur est restée après l'unification



Le convoi.

des couleurs des navires du commerce et de ceux de l'Etat.

A tribord et à bâbord sont deux gros bâtiments armés chacun de quatre pièces de fort calibre ; surpris comme ils le sont, ils amènent précipitamment. Duguay-Trouin passe coup sur coup assez près de leurs poupes pour leur lancer à chacun une petite escouade de gens armés jusqu'aux dents, qui y tombent comme grêle, enferment les prisonniers dans la cale, arborent pavillon bleu et gouvernent comme *le Coëtquen,* en détapant les canons pour le seconder.

Tous les marchands sont désormais sur la défensive ; les plus hardis forment groupe pour résister. Fleur-de-Misère entend enfin les boulets siffler à ses oreilles. Elle n'est pas, tant s'en faut, insensible à la crainte. La moitié du corps d'un gabier frappé par un projectile, dans la hune d'artimon, tombe à ses pieds et l'inonde de sang. Elle en frémit d'horreur ; mais, se retournant vers son jeune capitaine, impassible, tout entier au devoir, elle se rend maîtresse de son trouble et a le bonheur d'éveiller une bienveillante sollicitude :

— Blessé, Colibri ! s'est-il écrié.

— Non, capitaine ; ce sang n'est pas le mien.

— Ah ! tant mieux !

Ce terrible épisode n'est qu'un hasard. L'amarinage successif des marchands continue presque sans pertes. Il y en a déjà six d'enlevés ; les vingt-quatre autres s'enfuient dans toutes les directions. En vérité, *le Coëtquen* n'a fait que peloter.

Du Bocage, Talabardon et Loubet essuient des feux autrement nourris. Dans l'espoir de prendre les deux frégates l'une après l'autre, *l'Agile* les a par trop épargnées ; il court bientôt des dangers sérieux. Chargé, comme il l'est encore, d'un de ces nombreux équipages qui doivent

se répartir sur les prises, il a bien, à la vérité, plus de gens qu'il ne lui en faut pour combattre des deux côtés à la fois; mais les Anglais, qui s'en doutent, se maintiennent du même bord et ripostent ainsi de loin à neuf canons par seize.

Duguay-Trouin le voit, renonce à la rafle, serre le vent et ne tarde pas à venir en aide à son valeureux camarade, dont la mâture menace ruine. Comme lui, pourtant, il voudrait ménager les frégates ennemies.

Les marchands de boulets sont avares de leur marchandise. Le grand art consiste à cueillir des prises intactes comme roses fraîches.

Duguay-Trouin manœuvre donc pour éviter de son mieux de recevoir ni d'envoyer de bordées. Du Bocage recommence à en faire autant. L'artillerie se tait; le combat est silencieux.

Les Anglais, francs navires de guerre, voudraient y aller bon jeu, démâter ou couler leurs trop adroits ennemis. Duguay-Trouin les réduit à ne manœuvrer que pour se garer de l'abordage.

— Magnifique! s'écrièrent Du Bocage et tous les vrais connaisseurs.

— Nom d'un fifre vert! fait Talabardon, je ne donnerais pas ma place pour une loge à la comédie du roi!

Ne parvenant pas à utiliser leurs canons, les Anglais, serrés de tout près malgré leurs efforts, ouvrent un feu nourri de mousqueterie, auquel on ne ripostera même point, car enfin, coup sur coup, ils sont abordés par les deux corsaires.

Ceux-ci rencontreront une résistance digne de leur valeur. Le double assaut est horrible; la mêlée effroyable. Les capitaines eux-mêmes ont dû donner à la tête des dernières escouades d'attaque. Si l'on a ménagé le bois,

la toile et la corde, on ne ménage guère les hommes. Rage et carnage, flots de sang, atroces fureurs !

Loubet chercha des yeux et entrevit Fleur-de-Misère. Armé d'une longue pique, il faisait partie d'un groupe chargé de défendre l'avant de *l'Agile* en cas de retour offensif.

Noëlle, attachée au service de la timonerie, était toujours à l'arrière du *Coëtquen,* presque seule, n'ayant pour arme qu'un de ces poignards recourbés qu'on appelait simplement des *coutelas*.

Ni l'un ni l'autre des deux enfants ne pouvait raisonnablement faire partie des pelotons d'abordage, troupe d'enragés, armés de haches et de pistolets, que les gens pourvus de mousquets soutenaient de loin lors du premier assaut et rejoignaient ensuite pour charger à la baïonnette.

Loubet, voyant Noëlle couverte de sang, éprouva plus d'effroi que durant les deux combats d'artillerie, auxquels succédaient la lutte corps à corps, le comble de l'exaspération, les massacres. Il tremble, Fleur-de-Misère sourit, il se rassure ; mais, tout à coup, il pousse un cri perçant en faisant un signe de désespoir. Sous l'arrière du *Coëtquen* se glisse une chaloupe anglaise montée par un officier et une trentaine d'hommes résolus qui, à la faveur du tumulte, se sont halés le long du bord et vont essayer d'une surprise.

Noëlle, au geste de Loubet, se penche, voit, jette l'alarme, est ajustée par l'officier et roule à la mer.

Est-elle blessée ? A-t-elle péri ?

Cependant Duguay-Trouin, furieux de la contre-attaque, ramène à son bord un peloton vengeur qui ne fera aucun quartier.

La victoire est complète.

Les deux frégates d'escorte, ayant à peine souffert, sont au pouvoir des Français, qui, maintenant, forts de quatre navires, forcent de toile pour essayer de rattraper les marchands.

Le cas a été prévu; point d'ordres à donner aux premiers lieutenants, capitaines naturels des deux captures.

On se déploie donc en éventail pour une chasse qui n'amènera la prise que de dix traînards, car plusieurs vaisseaux anglais sont signalés à l'horizon.

— Chien de sort ! s'écria maître Talabardon, voici qui se gâte ! Sauvons les œufs ! Trompette du diable !

Il n'avait pas fini de jurer, qu'il dut emboucher son sifflet de manœuvre.

Jaloux de rendre à Duguay-Trouin service pour service, Du Bocage essaye de détourner sur lui seul les vaisseaux qui n'ont encore pu découvrir aucun des autres navires. Cet acte de dévouement sera sans effet. Parfaitement renseigné par quelques-uns des fuyards, le commandant de la division britannique dédaigne *l'Agile,* passe et, voulant à toute force reconquérir frégates et marchands amarinés, gouverne sur les côtes de Bretagne.

L'honneur de la journée devait revenir à Duguay-Trouin, qui, dès cette sortie de conserve, l'emporta d'autant plus que, malgré la canonnade acharnée des cinq vaisseaux de ligne, il mit à l'abri, en dedans des écueils de Bréhat, toutes les prises, sauf deux exécrables marcheurs évacués à temps; en sorte que les Anglais ne firent pas un seul prisonnier.

A bord du *Coëtquen,* le mousse Colibri ne répondit point à l'appel fait dès l'arrivée au mouillage.

— Malheureux enfant ! murmura Duguay-Trouin, il promettait.



Noëlle à la mer.

A la même heure, *l'Agile* repassait sur le lieu du combat, marqué par toutes sortes de débris.

— C'est donc ici, maître, disait Loubet à Talabardon, que je l'ai vue tomber à la mer, blessée, morte sans doute!

Le maître promena sur les flots un regard douloureux. Des cadavres cramponnés à des espars brisés flottaient deçà, delà.

— Prions comme sur sa tombe! dit-il.

Loubet s'agenouilla en sanglotant.

Mais une voix claire vibra dans la demi-obscurité du crépuscule.

— Ho! du navire! criait-elle.

— C'est mon enfant! fit Talabardon avec un accès de joie si retentissant qu'on l'entendit de la cime des mâts au fond de la cale et que Fleur-de-Misère y répondit joyeusement :

— Oui, mon père! c'est moi!

— Tiens! tu avais un garçon et tu n'en disais rien? s'écria Du Bocage.

— Je l'ai pêché dans le feu, tirons-le de l'eau!

On masquait les voiles pour amortir la vitesse et mettre ensuite un canot à la mer; ce fut inutile : s'accrochant à une corde lancée par Talabardon, Fleur-de-Misère se jetait dans ses bras.

— C'est donc une anguille que ton mousse! dit Du Bocage sur le ton amical.

— Loubet, commandait Talabardon, un hamac à la fosse aux lions, double ration, sans oublier le vin, et un rechange sec que tu vas lui prêter.

On sait que la fosse aux lions (anciennement aux liens ou cordages) est le logement particulier du premier maître de manœuvres.

Loubet, ivre de joie, s'y précipitait, trop heureux d'aller y servir sa chère Noëlle.

— Comment te nomme-t-on, marmouset? demandait Du Bocage à l'enfant adoptif de Talabardon.

— Colibri, mon capitaine.

— Descends ! demain tu nous diras ton histoire.

— Oh ! elle n'est pas longue ! Je veillais sur le couronnement de *l'Agile*, Loubet me fait voir la chaloupe anglaise, je crie : « Alerte ! » et me jette à l'eau pour prévenir M. Duguay; mais, j'ai eu beau nager, les navires filaient trop vite, et je suis revenu m'accrocher à un espar, espérant bien, avec la permission de Dieu, que je priais de tout mon cœur, être ramassé par amis ou ennemis.

— Et, pour ta récompense, tu l'es par tes meilleurs amis; va manger, te changer et dormir, nous avons de l'ouvrage !

— Grand merci, capitaine ; bonsoir, mon père.

On consolidait la mâture en faisant route pour Saint-Malo, non sans chercher fortune.

On la trouva cinq fois.

Dans les eaux de Jersey, sous le fort du Cornet, *l'Agile* enlève en un clin-d'œil un corsaire anglais de douze canons, armé à Saint-Hélier, prend moins d'une heure après un gros transport de Plymouth, puis deux petits interlopes et enfin une galiote de Hambourg. Sur quoi, l'on rentre à bon port.

— Beau métier, n'est-ce pas, mon petit Colibri ? disait Talabardon; tu es sur notre rôle, tu y restes, je m'en charge ; et tu auras part à nos cinq dernières prises comme aux autres. La misère n'est plus en fleur quand elle porte graines pareilles.

Loubet, trop heureux, servait Noëlle avec la plus ardente vigilance. De son côté, elle le traitait en frère et le charmait en l'appelant *son matelot*. Entre eux, maître Talabardon était aux anges, devenait moins rude et se rendait d'autant plus cher à tous les gens du bord.

Tandis que Duguay-Trouin courait à de nouveaux succès, les dix-sept prises, dont deux frégates, entrèrent toutes à Saint-Malo par un bon vent de nord-ouest. Chaque matelot du *Coëtquen* ou de *l'Agile* avait bien droit sur ce gros lot à mille écus de parts de prises. Quoique Loubet et Colibri ne fussent que simples mousses, il leur revenait sensiblement plus de moitié de pareille somme, attendu les prises nouvelles faites par *l'Agile* seul.

Or, l'oncle Loubet ne pouvait manquer d'avoir connaissance de la bonne fortune de son neveu.

— Va-t'en sauver le magot, lui dit sa femme.

— D'accord! mais la marine qui fait la part du roi et les armateurs qui règlent les comptes ne sont pas si pressés que nous. Sois calme, nous achetons pour le petit quelques bons arpents et, un jour venant, m'est avis que l'une ou l'autre de nos fillettes en profitera.

Il résulta des délais de l'oncle Loubet que *l'Agile,* réparé à neuf, reprit le large sans qu'il eût relancé son neveu.

Du Bocage laissait aux mains de Luc de la Barbinais une lettre de remerciements et d'éloges à l'adresse de son frère René Duguay, dont le post-scriptum était ainsi conçu :

« J'ai recueilli, le soir même, sur le lieu du combat, votre vaillant petit Colibri, qui s'était lancé à l'eau pour vous prévenir du contre-abordage. C'est, d'aventure, le fils d'adoption de mon excellent Talabardon, bien connu de vous. Je le garde donc, avec votre agrément, pour leur satisfaction commune. »

Très peu de jours après, *l'Agile* enlevait à l'abordage un vaisseau de la Compagnie des Indes, armé de quarante-six canons et chargé à Bombay de marchandises de grand prix.

Plusieurs autres captures furent le fruit de la même croisière. Les parts de prises de chacun se trouvèrent plus que triplées, ce que sut à merveille la tante Loubet.

— Mais va donc enfin à Saint-Malo, espèce de poltron! dit-elle à son mari; sans quoi, finalement, tout nous passera sous le nez.

V

CÉ, A, KA

Entre temps, quand il était sur son bien-dire, maître Talabardon ne dédaignait pas d'émerveiller par sa faconde les jeunes et même les vieux marins de son bord. Beau temps, belle mer, jolie brise, rien en vue, un soir il s'avisa d'expliquer à son auditoire comment il n'était pas devenu capitaine et ne le deviendrait jamais.

Accroupis en dernier plan, Colibri ni Loubet ne perdaient une parole.

— Pour être capitaine, faut savoir se reconnaître sur la carte, calculer, écrire et... lire pour commencer. — « Les autres l'apprennent, que je me dis à part moi, je ne suis pas plus bouché qu'un autre, je l'apprendrai bien. Puisque notre capitaine a fait de même, je puis bien en faire autant. » Au lieu de m'embosser à *la Puce-aux-Anglais,* qui est *le Grand-Engoulevent* de Cherbourg, je m'en vas, les poches pleines d'or, chez un maître d'école; j'en mets de chaque main une poignée sur sa table en disant : — « Papa Lunettes, comptez! Je vous en paye trois

fois autant si vous m'apprenez vivement à lire. » Il compte, recompte, me regarde, et, me trouvant l'air pas trop bête, me dit gaillardement : — « Commençons, voici l'A B C. » — Je m'y mets de tout cœur. Pas trop malin de reconnaître ses lettres, chacune un bec différent : l'A une manière d'échelle, le B une paire de bosses, le C une façon de faucille ; l'O un rond. En huit jours, je savais la chose sans broncher. Si j'étais content, je ne le dirais jamais trop ! Je vous régalais papa Lunettes chaque fois après la leçon ; je lui payais des poulets rôtis, des salades de céleri, de la confiture, des cafés, des pousse-café, des cigares de contrebande, en veux-tu? en voilà ! Je chantais sur l'air du tra la la :

A, Bé, Cé,
Dé, E, eF,
Gé, Hache, I !

Nous dansions ensemble sur cette musique-là dans tous les bouchons de Cherbourg, hormis à *la Puce-aux-Anglais*, où les autres étaient amarrés à quatre amarres, et je voulais savoir lire à l'effet de devenir capitaine. — « Tu connais tes lettres aussi bien que pas un, me dit papa Lunettes ; demain nous commencerons à épeler. — Qu'est-ce que c'est que ça épeler? » Il m'explique que c'est jumeler le A, E, I, O, U, qui s'entendent tout seuls, avec les autres lettres, qui, dit-il, ne s'entendent qu'en compagnie. C'était plus dur à se mettre dans la tête. — « Comment ! Bé ne s'entend pas tout seul? J'entends pourtant bien les moutons qui le disent à leur mode. » — Papa Lunettes riait, je ne riais point, moi. Ça ne mordait plus ! N'étant pas content, j'avais retranché rôti, salade, café, liqueurs, tabac, tout ! — « Bonsoir, Monsieur, à demain ! » Et après la leçon je m'en allais tout triste, en

me disant : « Bé, A, Ba, — Bé, E, Bé, — Bé, I, Bi !... Grappe de mitraille ! tu es donc une cruche, mon pauvre Talabardon ? » Jusqu'à temps qu'un matin, corps de musette ! corde à violon ! je vous saute en bas du hamac, plus content qu'une vieille veuve qui croche un jeune mari. Ça y est ! je tiens l'arrimage et je vous prends mon A B C en chantant :

Ba, Bé, Bi, Bo, Bu,
Sa, Cé, Ci, So, Su,
Ja, Gé, Gi, Jo, Ju !...

Je m'habille, je cours chez papa Lunettes et je lui dis : — « Je sais ! » — « Tant mieux, monsieur, qu'il répond d'un air malin qui me met en méfiance, voyons voir ! » — Et me voilà parti : — « Cé-A-SA... » — « Non, monsieur Talabardon, me dit-il, c'est : Cé-A-KA. » — Je le regarde, il riait en dessous : — « Ah ! ah ! c'est rapport aux poulets rôtis et aux pousse-café que Cé-A fait KA ! Ah ! tu préfères une volée à six poignées de louis ! » Et je vous lui tombe dessus à poings fermés ; il criait au secours ; plus il criait, plus je tapais : — « Ah ! Cé-A-KA ! Ah ! tu en veux de SA ? Non ! tu n'en veux pas, mais tu en auras tout de même, brigand ! Cé, A, SA ! Cé, É, Cé !... » — Les voisins crient à la garde en défonçant la porte. J'ouvre la fenêtre, saute sur les toits, m'affale dans la rue par les gouttières, arrive à bord, où l'on était en partance ; et voilà pourquoi, ne sachant pas lire, je ne suis, ni ne serai jamais capitaine ; Cé, A, KA, tremblement de marmites ! Tous les lisards m'ont dit et redit que j'avais eu tort de taper si dur sur le pauvre papa Lunettes et que, pour de vrai, il ne mentait pas. N'importe ! il faut que je comprenne ; j'avais compris, je ne comprenais plus ; j'ai renoncé en envoyant cinquante doublons au bonhomme, puisqu'il ne s'était pas moqué de moi ; mais,

je le demande, est-ce qu'il n'en avait pas l'air?... Cé-A-KA !

Lettrés ou illettrés riaient à l'envi ; mais Fleur-de-Misère resta sérieuse, et Loubet, qui ne cessait d'avoir les yeux fixés sur elle, s'abstint, par le fait, de partager l'hilarité générale.

— Pourquoi donc n'as-tu pas ri ? lui demanda-t-il.

— Parce que, c'est presque impossible d'apprendre à lire.

Qu'est-ce que ça nous fait à nous? dit naïvement le jeune garçon, à mille lieues de soupçonner les projets ambitieux de sa compagne d'enfance.

De son côté pourtant, il avait aussi ses projets tendrement caressés et qui, par force majeure, cadraient parfaitement avec les visées actuelles de son oncle et de sa tante Loubet.

Fut-ce après le second, le troisième ou le dixième retour à Saint-Malo de *l'Agile* qui, sous les ordres de Du Bocage, ne cessait de faire de brillantes et lucratives affaires au préjudice des Anglais et des Hollandais? Ne fut-ce même qu'en 1694, après sa sortie dans les eaux de Duguay-Trouin qui, commandant *la Diligente,* de quarante canons, navigua encore quelques heures bord à bord avec lui? Toujours est-il qu'un soir, l'oncle Loubet, en son costume des dimanches, se risqua, non sans effroi, au *Grand-Engoulevent,* pour y rejoindre son neveu qui s'y trouvait à la table de Fleur-de-Misère et de Talabardon :

— Mon oncle ! cache-toi ! dit le jeune garçon.

Colibri s'éclipsa. Le maître sentit que tout son bonheur était en péril. Peu s'en fallut qu'il n'assommât sur place le fâcheux, dont le moindre mot pouvait révéler

l'identité de son enfant et détruire ainsi les effets de ses ingénieuses et perpétuelles précautions. Son second mouvement fut un bond prodigieux. Il se jetait à corps perdu, les bras autour du cou de l'oncle Loubet, en criant :

— Pays ! mon vieux pays ! me voici ! Viens, je suis à toi !

Et l'entraînant dehors sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche, il appela Loubet et ne s'arrêta qu'en un lieu désert, où il dit enfin :

— Ne me parle plus d'elle, que j'ai retrouvée pour la voir mourir de faim entre mes bras, par votre faute à tous ! Ça me crève le cœur ! Et remerciez Dieu que j'aie eu le temps de me calmer, sans quoi je vous écharpais, tas de sans-cœur, à commencer par ta femme et toi ! Que personne au pays, entends-tu ? ne s'avise de me reparler jamais de Fleur-de-Misère, ma pauvre chère enfant !

L'oncle Loubet, tout tremblant, en fut quitte pour la peur.

— Je vous pardonne ! ajouta Talabardon en lui prenant la main, qu'il secoua formidablement. Et à revoir chez toi, un de ces quatre matins. En attendant, je te laisse avec ton Auguste, dont je n'ai pas à me plaindre. Bonsoir.

L'oncle Loubet, en se frottant le poignet, ne tarda point à attaquer la grosse affaire, s'informa des sommes acquises à son neveu, l'en félicita sans en paraître trop émerveillé et, tout en le conduisant à *la Quiquengrogne,* où foule de Cancalais seraient enchantés de le revoir :

— Je suis ton oncle et tuteur, mon cher enfant, dit-il ; te voilà quasiment riche, et je viens te proposer d'acheter chez nous, avec ton argent, de belle et bonne terre pour t'y reposer à ton gré, quand tu voudras.

— De tout mon cœur, mon oncle, car de mon côté j'avais la même idée.

— Ah! ah! de manière que tu nous reviens au pays.

— Pour ça, fit Loubet en étouffant un soupir, je ne puis vous répondre encore.

— A ton aise, mon gars.

Du moment que les parts de prises seraient représentées par une propriété au soleil, on avait tout le temps de voir venir. De deux choses l'une, en effet : ou le cher Auguste, quelque jour, resterait à la bataille, et l'on hériterait de lui tout naturellement, ou bien, las de la course et encore plus cossu, il reviendrait au hameau pour y épouser une de ses trois cousines, Toinette, Fifine ou Margoton, ce qui, sa tante aidant, paraissait infaillible.

Au sortir de *la Quiquengrogne,* Loubet courut au *Grand-Engoulevent,* où Noëlle avait une chambre contiguë à celle de Talabardon.

— Pan! pan!

— Qui est là?

— Moi.

La porte fut ouverte. Il y avait sur la table une lampe allumée et un abécédaire tout neuf, que Loubet remarqua fort bien; mais allant au plus pressé :

— Mon oncle, dit-il, va m'acheter au pays un beau lopin de terre, et je viens te demander s'il te plaît d'en faire autant.

— A moi! répondit Fleur-de-Misère en secouant énergiquement la tête.

Le plus doux espoir de Loubet s'évanouit.

— Veux-tu donc débarquer? demandait Noëlle à son tour.

— Si tu débarques, oui; sinon, non! Je ne te quitterai jamais.

— Tant mieux! merci! s'écria la fillette avec un accent de joie fraternelle.

Loubet, devenu hardi avec tous les gens du bord, n'était plus timide qu'auprès d'elle. Sa cordiale réponse le fit rougir ; elle ne s'en aperçut même pas, et montrant son récent achat :

— Les livres, l'instruction, des maîtres meilleurs que papa Lunettes, coûtent cher et je garde mon argent pour apprendre.

— Tu voudrais devenir officier, capitaine ? murmura Loubet en frémissant.

— Pourquoi pas ? répondit Noëlle, mon père ne va pas contre ; il dit même qu'étant officier, je cacherais bien plus aisément ce que je suis qu'en restant parmi l'équipage.

— Cé-A-KA, pensa Loubet, et ses yeux s'humectèrent.

— Bonsoir, Colibri ! dit-il d'une voix étouffée, et il s'en alla pour pleurer librement en se répétant avec douleur : Cé-A-KA ! Elle officier, moi matelot ! Mon plan à moi était le bon : avec ses parts de prises et les miennes, s'en aller vivre tranquilles chez nous ! Mais elle a son père, Talabardon, qui la veut, qui la garde, et mêmement la fait passer pour morte. Elle l'aime et n'a eu qu'à se plaindre des gens du pays dans les derniers temps. Oh ! si mon oncle et ma tante nous avaient gardés, elle n'apprendrait pas à lire maintenant, mon Dieu !... Si pourtant, moi aussi, j'étais capable d'apprendre !... Mais quand maître Talabardon y a renoncé, est-ce que j'y parviendrai jamais, moi !

Il se sentait la tête trop dure et ne doutait pas de l'intelligence de Fleur-de-Misère.

— Elle officier, moi matelot ! répétait-il en sanglotant. C'est égal, j'essayerai, et si je ne puis être son mari, je serai son chien !

Sa couchette était trempée de larmes quand il finit par s'endormir.

VI

LIQUIDATION COMMERCIALE

— C'est entendu, père ; avant deux heures, la liquidation sera régulièrement terminée, et dès demain en route pour Saint-Malo !

Sur ces mots, Fleur-de-Misère, alors âgée de vingt et un ans, s'éloigna d'un pas délibéré. Petite pour un homme, grande pour une femme, elle portait d'amples vêtements par-dessus un juste-au-corps à boutons ancrés, et plus de ceintures qu'il n'en fallait pour déguiser la finesse de sa taille. Ses cheveux étaient coupés ras, à la matelote. Elle exagérait à dessein l'allure marinière, non sans regretter de n'avoir pas trace de duvet au menton. Tant de femmes maudissent leurs fines moustaches ou leur barbe, encore plus fâcheuse ; elle avait eu beau faire emplette de pommades et de rasoirs, pas un poil follet.

Loubet, au contraire, portait un magnifique collier noir, et ce n'était chez lui calcul ni caprice que l'office du barbier. Son menton et sa lèvre supérieure avaient une virile teinte bleuâtre. Pour mieux travailler, s'il retroussait

ses manches, il laissait voir des bras velus attestant une rare vigueur.

— Jamais votre garçon ne fera un homme comme son matelot, disait-on à maître Talabardon, qui répondait par le proverbe :

— « Aux petites boîtes, les meilleurs onguents. »

Assis au frais sous la tonnelle de la devanture de leur auberge, en face de la Loire et des navires amarrés bord à quai à la fosse de Nantes, Talabardon et Loubet regardèrent s'éloigner leur cher Colibri.

— Officier à la fin !... et troisième lieutenant de Du Bocage ! C'est que ça y est, bec de hautbois ! disait le maître en souriant.

Triste et joyeux tout à la fois, Loubet entendait l'écho de son cœur, qui répondait :

— Elle officier, moi simple matelot !

Tout à coup, à cent pas, retentit le tintamarre d'un équipage conduit par un postillon enrubanné. Derrière deux étranges musiciens chamarrés, constituant un orchestre barbare, tant chacun d'eux faisait crier d'instruments divers, se prélassait un personnage à veste écarlate, chapeau empanaché, ceinture éclatante, chaînes et breloques d'or, splendide, rayonnant, muni d'un sifflet de manœuvre pour arrêter soudainement, par un son aigu le carrosse, par une rossignolade la musique. Il fumait une pipe noire, tout en distribuant des poignées de petite monaie et des coups de fouet aux gamins qui se baissaient pour recueillir ses largesses. Chaque fois que des matelots avaient passé le long de sa route, il s'était saisi, dans un vaste coffre placé devant lui, d'une paire de bouteilles, en criant : « Gare dessous ! », ne riant pas moins si les bouteilles se cassaient, en répandant leur contenu sur le pavé, que si les camarades les attrapaient au vol.



L'équipage de Bougon.

Mais à l'aspect de la tonnelle, la rossignolade succédant immédiatement au coup de sifflet unique, la musique se tut avant même que les chevaux fussent arrêtés, et l'homme aux plumets, se dressant dans son char, héla d'un ton joyeux :

— Maître Talabardon !

— Toi, Bougon ! ventre de marmite !

— Pour vous servir ! fit le tapageur en sautant à terre. Vous autres, attendez, dit-il majestueusement à son monde. Voulez-vous des vins de choix, maître? j'en ai une cargaison. Voulez-vous de la musique? elle est payée ; une promenade en carrosse? celui-ci est à moi ; je le revends demain et rembarque.

— Sur quoi ?

— Je n'en sais rien ; on cherchera.

— Minute ; tu ne vendras pas ton carrosse à un autre qu'à moi, vu que je t'enrôle pour la course, sous Du Bocage.

— Sous Du Bocage ! Oh ! maître, vous me portez toujours bonheur. Et le carrosse nous mène à Saint-Malo ! Fameux ! J'ai encore de quoi payer la musique jusque-là.

— Il me faut trois places ; tu fais quatre, et nous avons des bagages.

— Bien ! nous ferons la musique nous-mêmes. Mais quel est donc ce matelot-ci ?

— Un pays à moi, mon petit Auguste Loubet, fin gabier, fin canonnier, propre à tout...

— Propre à rien... qu'à me faire écharper... pour qui ? s'entend ! pensait le brave garçon, non sans sourire, tant il s'était fait à prendre l'air content avec le cœur meurtri.

— Si maître Talabardon le dit, c'est que tu n'es pas manchot, mon gars.

— On te l'a éduqué, Bougon, dans le genre soigné.

— Mais l'autre? puisque nous serons quatre.

— L'autre! répondit le maître, c'est mon fils.

— Mon matelot, plus qu'un frère, ajouta Loubet.

— Et d'aujourd'hui, c'est convenu par lettre, troisième lieutenant de Du Bocage, qui s'est acheté une belle frégate de vingt-six canons, pour se passer d'armateurs.

— Et lui pas bête! fit Bougon, qui faillit grogner, mais se reprit en disant : Ce n'est pas qu'on ait à se plaindre des Trouin; oh! non! Tout, rubis sur l'ongle. M. Luc de La Barbinais, l'honnêteté en lingot; M. Duguay, la générosité en capitaine des frégates du roi! Seulement, les commis, les commissaires, la part de Sa Majesté, le service, Brest et leurs ordonnances, ça m'agaçait. Vive l'indépendance et Du Bocage!

— Capitaine de frégate au service du roi, M. Duguay!... Ah! ah! fit Talabardon. Le voici en route pour passer amiral.

— Mais, interrompit Bougon, que serez-vous donc à bord, si votre fils est troisième lieutenant?

— Maître d'équipage, parbleu!

— Et il aura autorité sur vous?

— Comme de raison; l'officier doit commander au maître.

— Mais pas le fils à son père.

— Que veux-tu, mon pauvre Bougon, ce n'est pas sa faute si Cé-A fait Ka, et fallait-il empêcher son avancement parce que j'ai manqué le mien?

— Je connais ton Cé-A, KA, mais pas ton fils.

— Si, vieil oublieux, puisque c'est Colibri!

— Colibri!... Ah! le gentil petit Colibri qui vint me déhaler des fers et me faire donner double ration le matin des grandes amusettes à bord du *Coëtquen*. Si je le

connais !... Vous l'avez donc repêché avec *l'Agile ?...* Savais pas, puisque M. Duguay m'envoya sur une prise à Brest, où donc, depuis, j'ai toujours navigué sous lui, passant d'un navire sur l'autre jusqu'à la paix...

— De Ryswick, dit Talabardon; mauvaise histoire.

— Pour lors, rien à moyenner, hormis attendre en bougonnant le règlement des prises. Si les armateurs sont des pas grand'chose, les gens du roi sont des riens du tout. Ai-je sucé mon pouce? A la fin, pourtant, grâce à M. Duguay et à son frère, qu'on faisait droguer aussi, j'ai tout reçu. Va te divertir, les agneaux! En douceur! Ma bonne femme de mère vivait encore au Croisic, avec ma petite sœur Mazine; j'arrive, je les installe, je les soigne, ménageant les pistoles, rapport à l'ancienne...

— Très bien, ça, s'écria Auguste Loubet.

— Un dû, un charme! murmura Bougon, qui baissa la tête en laissant échapper un long soupir.

— Compris, fit Talabardon.

— Oui; mais la petite sœur Mazine est-elle morte aussi? demanda Loubet.

— Elle se porte mieux qu'un mât de hune!... J'entends que la guerre est redéclarée, bon!... Ah! ah! je ne l'ai pas encore faite, ma noce, s'entend! Je la ferai en double... Et vous voyez mon plumet, ma musique, mon carrosse... Mais vous?

— Nous, mon brave Bougon, comme tu n'as pas quitté M. Duguay, nous n'avons pas non plus quitté Du Bocage avant leur Ryswick de damnation.

— Et avez-vous eu chances?

— Par tonneaux d'argent et d'or.

— A la bonne heure!

— Nous pêchions les Anglais comme sardines et les Hollandais comme harengs, jusqu'à temps que, ne trou-

vant plus rien sur les fonds de pêche, nous allons nous dégourdir à terre, à Padstown, à Cardigan, levant des contributions, rançonnant bourgs et châteaux.

— Oh ! les veinards ! Mais vous devez avoir eu des parts de butin à crever les poches de la grand'cale?

— Et jamais à Saint-Malo un retard pour règlement des comptes. Du Bocage n'entend pas de cette oreille, à preuve que, s'étant fait pas mal de vilaines affaires avec les commis du roi, ils ne parlaient, pour s'en revenger, que de le faire casser de tout droit à commandement en course...

— Oh ! les sans-cœur ! Eh bien?

— Mais la paix est venue tout juste après notre plus rude campagne.

— Oh ! oh ! voyons ! fit Bougon en versant à boire. Et, rallumant sa pipe pour mieux écouter, il s'accouda, les yeux ardemment fixés sur maître Talabardon.

Ce fut Loubet qui prit la parole :

— Le maître me fait signe de filer le chose en deux temps, vu que nous avons pas mal d'affaires d'ici à demain.

— On t'écoute, petit.

— Afin de nous éviter, nous et les autres de Saint-Malo, les Hollandais, n'osant plus se risquer en Manche, doublaient l'Irlande et remontaient jusqu'aux Orcades pour rentrer des Indes chez eux. Du Bocage le devine. Nous allons nous établir sur leur nouvelle route de retour, et, un beau matin : voiles !... Deux superbes vaisseaux de la Compagnie, un de vingt-huit, l'autre de quarante-six canons.

— Et vous?

— Vingt-six, de beau calibre par exemple ! tout basses-tailles.

— Pour lors donc, vous ne montiez plus *l'Agile?*

— Si et non, puisque c'était *l'Agile* n° 3.

— Bon ! Vous en aviez usé deux.

— Le troisième fut usé aussi, j'en réponds, reprit Loubet. Sur les huit heures du matin, nous vous démâtons d'une bordée d'enfilade le petit vaisseau, qui, ne pouvant bouger pieds ni pattes, ne pouvait davantage nous tirer dessus, Du Bocage, par adresse, attaquant le gros de l'autre côté.

— Ça se voit! Le quarante-six était entre vous et le vingt-huit qui, étant sans mâts, restait à bayer aux mouettes.

— Au bout de six grandes heures, mon ancien, tout était haché à notre bord et nous allions manquer de poudre, quand un, qui a les bras solides, vous a la force de lancer le grappin dans les haubans de misaine du Hollandais...

— Cet un, c'est lui, Loubet, fit Talabardon en souriant.

— Et deux sautent ensemble sur le bastingage ennemi.

— Mais voyant que mon enfant est quasiment seul, interrompit le maître avec feu, je fais trois; nous voici cent. Du Bocage reçoit deux coups de sabre, un de baïonnette et des balles dans les côtes. Sans Colibri, qui fit coup double, deux soldats l'achevaient. Ils en avaient à bord toute une compagnie de passage, sans compter les autres passagers, des négociants, qui se battaient autant pour leurs richesses que pour leurs peaux et leur liberté. Valeur en pierreries, lingots et numéraires : quatre millions !

— Rien que ça de noyaux !

— Mais les prunes avaient coûté cher : vingt-deux morts, quarante-neuf blessés, et Du Bocage n'ayant plus

que tout juste le souffle pour dire : « L'autre !... à l'autre !... » C'était facile à comprendre, de manière que Colibri, qui m'aidait à le porter, lui dit de sa petite voix douce : « Soyez tranquille, capitaine, on va le cueillir. » Du Bocage, baigné dans son sang, répond : « Merci ! » Et de fait, un petit quart d'heure après, l'autre était dans le sac; et comme il arrivait des Moluques chargé de girofle, poivre, cannelle, muscade et gingembre, ça couvrit juste la part du roi, quand, à la fin des fins, ayant couru risque, en huit jours, d'être repris plus de vingt fois, nous entrâmes à Saint-Malo, où le capitaine resta bien quatre mois entre la vie et la mort. Mon Colibri, qui s'y entend, le veillait, le soignait comme un ange, et, pour la seconde fois, l'empêcha de nous être enlevé.

— Tous les médecins de Saint-Malo avaient dit : « C'est un homme perdu », ajouta Loubet; mon matelot les fit tous mentir...

— Bon ! bravo ! parfait ! interrompit Bougon; mais, après tout ça, avec vos parts sur les quatre millions, vous avez dû vous rattraper par de fameuses bordées du *Grand-Engoulevent,* à la *Quiquengrogne,* Cancale, Rennes, Paris, et tout !

Maître Talabardon, l'homérique Talabardon, faillit rougir, n'osant répondre.

— Hein ! fit Bougon, en secouant ses panaches et ses breloques, qu'avez-vous donc fait de vos argents ?

— Eh bien ! répondit le maître, non sans efforts, Loubet s'est acheté des terres dans son pays; Colibri, de l'instruction sur l'hydrographie et le reste, à Nantes, où nous sommes; et moi, j'ai pris intérêt sur un trois-mâts, où nous avons navigué, à cette fin que mon enfant y prît l'habitude de commander son quart, faire son point et marquer sa carte.

Clément, dit Bougon, natif du Croisic, recula, frappé en pleine poitrine par ce triple aveu, en renversa son banc, et, debout, avec un dédain suprême, s'écria d'une voix éclatante :

— Le soleil en baril de goudron !... Vous, maître Talabardon, armateur !... Vous, négociant !... Vous, plaçant à intérêts !...

Et l'étonnement l'emportant encore sur l'indignation, il laissa tomber sa vieille pipe, qui se brisa comme pour attester la fragilité des vertus humaines.

Maître Talabardon, confus, courba la tête sous l'anathème. Mais Loubet, redressant la sienne, repartit carrément :

— Faut-il finir un jour sur les chemins, pour faire tort aux mendiants en demandant l'aumône, au lieu d'avoir de quoi la faire? Nous préférons, nous, le bon sens aux folies, et la charité aux bamboches, voilà !

— Tais-toi, gâte-métier, paysan, propriétaire, fainéant, avocat, notaire, grippe-liards, sans-cœur ! hurla Bougon avec une verve impitoyable, qui échauffait singulièrement la bile de Talabardon, mais qui n'altéra pas la sérénité de l'herculéen Loubet, doux comme le sont ordinairement les gens doués d'une grande force physique.

— Les sans-cœur, dit-il sans emportement aucun, sont ceux qui, ayant au pays une petite sœur pauvre, s'achètent carrosses, breloques et plumets, et se déguisent en polichinelles, au risque qu'elle devienne malheureuse.

— Mazine, repartit Bougon, est dans une bonne condition, où elle ne manque de rien, comptant le trousseau que je lui ai payé. Je suis matelot, je travaille ; elle peut bien travailler aussi...

— Vous travaillez, vous ! merci ! fit Loubet en haussant les épaules.

La querelle risquait de tourner à mal, tant Bougon, blessé au vif, avait vidé de bouteilles depuis le matin. Par bonheur, survint Colibri, enchanté d'avoir définitivement apuré les comptes et réglé la liquidation commerciale.

De fort loin, elle en avait assez entendu pour être au fait.

— Bonjour, Bougon, mon premier pilote, me reconnaissez-vous ? dit-elle en lui tendant la main.

— Oui, bien, monsieur Colibri, mon lieutenant, balbutia le grognard, qui se rassit piteusement pour écouter en silence le compte rendu de la liquidation commerciale, adroitement mélangé, à son adresse, de touchantes communications.

Si les armateurs avaient fait strictement la part de maître Talabardon, leur associé, sur les affaires maritimes et commerciales, dont les opérations venaient d'être liquidées, le futur lieutenant de Du Bocage avait fait largement celle de la bienfaisance et en félicitait celui qui désormais était son père.

— Toujours bon, toujours généreux, comme envers moi, depuis le berceau jusqu'à présent ! Trouvant toujours à sécher des larmes, le plus grand de tous les plaisirs ! Votre nom, mon père, est béni à Nantes comme à Saint-Malo, par une foule de malheureuses veuves et d'orphelines de gens de mer.

— Mazine ! murmura Bougon.

Puis, sans autre transition, en homme soudainement converti aux idées les plus sages, il mit à part pour sa jeune sœur ses chaînes, ses breloques et le reste de son argent, jeta aux gens en guenilles ameutés autour de la tonnelle sa défroque théâtrale, sous laquelle il se trouvait vêtu en marin, décoré d'un galon de contre-maître, et ne craignit plus d'affronter les regards de ses amis.

Loubet et Talabardon souriaient bonnement.

— Je vous aime mieux ainsi, dit Fleur-de-Misère, et il me plaît de vous voir les insignes d'un grade que vous a décerné notre glorieux Duguay-Trouin.

— Pilotage pour pilotage ! répliqua Bougon, qui, l'on s'en aperçoit, était loin d'être un sot. Autrefois, sans le savoir, je vous ai montré le chemin qui vous a mené du cabaret au bureau d'armements et à votre grade d'officier ; aujourd'hui, vous m'en montrez un pareil. Fini les grosses farces ! ce galon-ci, j'espère, ne sera pas le dernier.

Sur ces mots, il congédia ses musiciens et renvoya son carrosse, non sans recommander au postillon d'y arrimer avec soin le restant des fines bouteilles, qui, tout considéré, auraient bien leur agrément durant le trajet de Nantes à Saint-Malo.

Ce qui ne fut pas dit, ce qui d'un commun accord fut passé sous silence, n'exposait de sa part à aucune question indiscrète.

Du temps de l'embarquement sur *l'Agile,* la crainte perpétuelle de Fleur-de-Misère et de ses deux amis était toujours qu'elle fût reconnue par quelque fâcheux habitant de Cancale. Durant les relâches de Saint-Malo, elle osait à peine s'y montrer dans les rues, se cachant comme une coupable, n'en étudiant que mieux. Mais ces arrêts perpétuels dégénérant en torture, il fut décidé en trio, lors de la paix de Ryswick et après la guérison complète de Du Bocage, qu'on s'installerait à Nantes.

Ne sachant pas si bien dire, le brave capitaine appelait volontiers Colibri *sa chère garde-malade*. Étonné de sa détermination, il essaya en vain de le retenir, mais lui fit promettre de lui écrire.

— Je n'y manquerai pas, capitaine, je vous le jure, dit Noëlle, et si jamais vous reprenez la mer, n'oubliez pas que maître Talabardon, mon père, mon matelot Loubet et moi serons toujours heureux de servir sous vos ordres.

D'autre part, entre deux croisières, Talabardon et Loubet n'avaient eu garde de négliger le hameau natal. C'était une précaution diplomatique éloignant d'autant les soupçons. Le maître faisait bonne mine à l'oncle et même à la tante Loubet; de Fleur-de-Misère, jamais un mot.

En revanche, de quelles cajoleries ne fut point l'objet ce neveu gênant qu'on avait, un jour, bon gré mal gré, livré à tous les hasards de la course. Le grand et beau garçon se montra bon prince, mais s'en tint là.

Toinette et Fifine durent, l'une après l'autre, en prendre leur parti, se marièrent et reçurent de leur généreux cousin de magnifiques cadeaux de noces. Ses domaines s'arrondissaient, et, parfaitement gérés, grâce à l'oncle Loubet, s'accroissaient à la fois par terre et par mer, ou, si l'on aime mieux, par fermages et parts de prises.

En jetant les yeux de Margoton, sa troisième fille, déjà grandelette, à son richard de neveu, si jeune encore, la tante Loubet se récitait coup sur coup les deux dictons : « Petit poisson deviendra grand... », et « Tant va la cruche à l'eau... »

— Ah! si la lecture, l'écriture, l'orthographe et le reste étaient aussi faciles à deviner que les idées de ma tante! pensait de son côté Loubet.

L'amour lui avait fait surmonter l'écueil du Cé-A-KA d'autant plus aisément que Noëlle lui dit : « Mon père, avec son grand bon sens, a voulu trouver de la raison où il n'y en a pas; n'en cherche point, va de confiance, comme un petit enfant : tu finiras par apprendre. »

Par des efforts prodigieux, Loubet, qui avait du reste une belle main, parvint même à écrire, Dieu sait comme. Mais, hélas! devant l'orthographe et en présence des rapides progrès de sa matelote, il se résigna douloureusement à n'en jamais savoir davantage. Toutefois, remarquable circonstance, il lui demandait avec une opiniâtreté, une ténacité, une insistance voisine de l'idée fixe, la bonne manière d'écrire tantôt un mot, tantôt un autre.

Fleur-de-Misère, dont la complaisance et l'amitié à toute épreuve ne se démentirent jamais, lui répondait de la meilleure grâce, avec une parfaite clarté. Mais, à la fin, les questions grammaticales cessèrent brusquement d'une manière si complète, qu'elle en manifesta sa surprise.

— Craindrais-tu de me fatiguer, mon bon Loubet? quand je voudrais partager avec toi tout ce qu'on m'a enseigné.

— Merci, mais j'en sais assez! répondit-il d'un ton en apparence insouciant.

Et sortant aussitôt, il gagna la campagne en murmurant : « J'en sais assez! » Puis, en rase campagne, quand il se vit bien seul, ce fut à pleins poumons qu'il hurla de même : « J'en sais assez! j'en sais assez! » Il gesticulait, il courait comme un fou.

Enfin, hors d'haleine, épuisé de fatigue, rendu, il tomba en ajoutant :

— C'est écrit!

VII

EN PORTUGAL

L'histoire ne nous a pas transmis le nom de la frégate de vingt-six canons que se donna Du Bocage lors de la reprise des hostilités en 1701. A Lisbonne, on l'appelait *l'Invencivel,* c'est-à-dire *l'Invincible.*

Non moins las de Saint-Malo, où l'âpreté des gens du roi avait failli le faire mettre à pied, qu'il ne l'avait été antérieurement des armateurs et des avocats de Cherbourg, le valeureux capitaine s'était décidé à prendre son port d'attache en pays neutre, afin de n'avoir de comptes à rendre qu'à son équipage.

— Bonne affaire, mon petit Loubet, dit Talabardon, plus de Cancalais par ici ; nous voici libres comme l'air.

Au retour des courses splendides de *l'Invincible,* qui ramenait galions sur galions, vaisseaux de compagnie et convois entiers dans le Tage, on pouvait sans crainte aller à deux ou à trois, en ville, à la campagne, au théâtre.

Le lieutenant Noël, le maître d'équipage Talabardon, et le modeste contre-maître Loubet, désormais le col-

lègue de Clément, du Croisic, restaient entre eux sur le même pied que par le passé.

En service, Talabardon disait *vous,* et on lui répondait : maître; hors du service, il tutoyait, et recevait le nom de *père*. Loubet était moins à son aise. Plus son amie d'enfance était séparée de lui par son rang d'officier, plus il se sentait timide auprès d'elle.

Fleur-de-Misère était, à bon droit, le lieutenant de prédilection de Du Bocage, qu'elle avait, au combat d'Irlande, préservé du coup mortel et ensuite rendu à la vie par ses soins dévoués, malgré les condamnations des médecins. Loubet se disait : « Il l'aime, c'est bien, c'est juste, elle le mérite... et elle aussi l'aime, trop !... » Sa blessure morale s'envenimait.

Maître Talabardon, fort peu langoureux et rendu singulièrement positif depuis qu'il faisait des économies, contribua plus que personne à un nouvel accès de Loubet, un soir qu'il se trouvait seul en loge avec lui au grand théâtre à l'italienne.

— Officier, lieutenant, bon! Mais ça n'empêche pas qu'elle soit en âge de se marier.

— Avec qui donc, maître, s'il vous plaît?

— Éduquée, stylée, riche comme elle l'est, et beau brin de fille au bout du compte, elle conviendrait à un prince mieux qu'une toque de velours. J'ai toujours envie de la voir en princesse pour changer. Regarde-la-moi de l'autre bord dans la loge de l'état-major, à côté de Du Bocage. Depuis qu'elle est officier, elle porte en boucles ses grands cheveux, et si elle ne se fagotait pas pour tromper l'œil, je te réponds qu'aucune de par ici ne lui damerait le pion. Compare avec ces Portugaises, duchesses, baronnes, comtesses en tralala, sur leur trente et un. Y en a-t-il une qui la vaille ?

— Non, maître, foi de matelot, pas une, pas la moitié, pas le quart d'une !

Le lendemain, Noëlle, remarquant le surcroît de tristesse de Loubet, lui proposa une promenade à cheval et, l'emmenant du côté de Cintra, lui dit affectueusement :

— Qu'as-tu donc, matelot? nous voici seuls, loin du bord, loin des yeux et des oreilles. Tu me caches quelque gros chagrin. Parle, ne suis-je pas toujours ta petite sœur ?

Loubet rougit, voulut éluder la question, essaya de son jeu ordinaire, ne parvint pas à remettre son masque et se prit à trembler. Noëlle insistait avec tendresse.

— J'ai honte, murmura-t-il ; ce que je pense est mal, mieux vaut me taire.

— Non, mon ami, soulage ton cœur, si tu as quelque mauvaise idée, je te l'ôterai.

— Impossible ! fit Loubet d'une voix étouffée.

— Assois-toi, ici, à côté de moi, épanche-toi, mon bon Auguste, je t'écoute.

Loubet obéit, la regarda, trembla plus fort, essaya de rompre le silence, soupira, et, se relevant désespéré, sauta sur son cheval ; Noëlle le poursuivait au galop en criant :

— Arrête donc, mon frère !... arrête, matelot !... As-tu donc peur de moi ?

A Lisbonne, enfin, Loubet fut bien forcé de mettre pied à terre. Noëlle, les yeux brillants, le front en sueur, le visage animé par un mélange charmant de colère et de pitié, lui apparut plus adorable que jamais. Elle lui prenait la main, et, d'un ton tout à la fois impérieux, suppliant et tendre :

— Parle, je le veux, je t'en prie, obéis donc à mon amitié pour toi !

— Eh bien ! murmura-t-il, je voudrais être officier, moi aussi !

Puis, baissant la tête, il attendit la réponse de Noëlle comme un arrêt de vie ou de mort.

D'une voix profondément troublée, elle lui dit enfin :

— As-tu donc peur que je me marie ? pauvre enfant. Non ! jamais je ne te ferai cette peine !

— Merci, ma sœur ! dit Loubet avec un sourire dont l'ineffable douceur n'était qu'une nuance du désespoir.

Le coup de canon de partance se fit entendre. Ils coururent à bord. *L'Invincible* mettait sous voiles, car l'horizon était dentelé d'une multitude de points bleuâtres.

— On dirait le rendez-vous de tous les navires du monde. Nous aurons du choix ! fit Talabardon.

— Oui, mais pas de poules sans coq ! dit Bougon en se dandinant.

— Les poules font des œufs, nous des omelettes !

Sur ces propos, la brise de travers étant excellente, on commença de savoir à quoi s'en tenir, d'autant mieux qu'un vaisseau de haut bord, se détachant de la flotte, venait de son côté en reconnaissance.

Soixante et quelques canons d'une part, vingt-six de bien moindre calibre de l'autre ; eh bien ! Du Bocage s'écria :

— Quel insolent !... Tout le monde aux postes de combat !

VIII

LA MAIN DANS LA MAIN

— Bas les boutefeux et amarrez les canons ! commanda Du Bocage, à la grande surprise de la plupart de ses gens, car c'était leur annoncer qu'on ne ferait aucun usage de l'artillerie. Par escouades, vivement ; que chacun aille prendre dans son sac ce qu'il a de plus précieux !... Et ne nous chargeons pas comme des mulets !...

— Grand déménagement ! fit maître Talabardon sans daigner bouger de son poste.

Ne pouvant sauver ses instruments ni ses livres, le lieutenant Noël ne descendit pas non plus.

Mais Loubet se précipita dans l'entrepont, retira de son sac un grand plastron, qu'il plaça sur sa poitrine, et revint auprès de sa matelote trop aimée.

A mesure qu'on approchait du haut-bord, excellent voilier, et comme tel choisi pour faire office d'éclaireur, Du Bocage continuait à donner ses ordres à demi-voix :

— Calfats, courez ouvrir en grand tous les robinets de la cale !... Charpentiers, quatre grands trous au-dessous

de la flottaison ! Sabordez lestement et remontez !... Tout le monde à plat le long des bastingages de tribord !

Puis, saisissant lui-même la roue du gouvernail :

— Sur votre vie, gardez-vous, quand nous l'aurons pris, d'ammener son pavillon !

Un murmure approbateur, mêlé de rires étouffés, fut entendu au ras du pont.

Le grand vaisseau, de coupe espagnole, mais battant couleurs britanniques, courait droit sur la téméraire frégate, dont les intentions devinrent manifestes, puisqu'elle ne déviait pas.

— Fanfarons de Français ! fit le commodore, attendant son temps pour couler d'une bordée les fous qui s'y exposaient et retourner protéger son immense convoi mixte, gardé, du reste, par plusieurs autres navires de guerre des puissances alliées.

A portée de pistolet, le haut-bord démasqua ses rangées de canons.

La vitesse de Du Bocage, chargé de toute la toile possible, rendait son *Invincible* merveilleusement manœuvrable ; il gouvernait lui-même, et, au moment où la foudroyante bordée se logea dans sa flottaison, déjà fortement immergée, il aborda par la hanche de bâbord arrière, rasant la poupe, et, restant à toucher, prolongea le côté de tribord sans le dépasser, car son navire y sombra au vu de tout le convoi, d'où s'élevèrent des acclamations, des applaudissements et surtout des rires moqueurs.

Mieux on eût fait d'y pleurer. Le vaisseau tombait au pouvoir des indomptables de *l'Invincible,* qui, tout en massacrant, descendirent à fond de cale, y délivrèrent plus de cent prisonniers espagnols ou français, et, les armant aussitôt, les rangèrent aux canons, pour exécuter la plus prodigieuse rafle que mentionnent les annales de la mer :

Deux vaisseaux de guerre, trois frégates, autant de brigantins, près de cent bâtiments de transport, chargés des productions de tous les pays du monde.

Mais, hélas ! cette victoire inouïe coûtait un prix inestimable.

Loubet, en couvrant de son corps sa chère Noëlle, tomba criblé de mortelles blessures, en lui tendant une main qu'elle prit, pour tomber elle-même sur son corps.

Un cri de douleur, tel que tous les combattants en tressaillirent, domina le tumulte. Talabardon vengeait formidablement sur place ses deux enfants abattus. Or, ce cri de désespoir paternel et de discipline navale était :

— Bougon !... remplace-moi !

Le lieutenant Noël et son matelot Loubet tués ensemble, se dit-on dans tout le vaisseau.

Le pont étant déblayé et les batteries envahies par les corsaires, dont moitié y avaient pénétré par les sabords, Talabardon prit ses deux enfants dans ses bras et les déposa dans la dunette, en appelant le barberot.

— Mort, celui-ci, dit l'homme de l'art, qui, trouvant le plastron sur la poitrine de Loubet, l'en retira et s'écria, non sans surprise :

— Son testament !... Encore vivante celle-là, dit-il presque aussitôt avec un surcroît d'étonnement qui se changea bientôt en épouvante, car Talabardon le menaçait de sa hache ensanglantée.

— Sois discret ou tu es mort, disait-il. Mais soignez-la donc, monsieur ; sauvez-la, c'est ma fille, ajouta le maître en laissant tomber son arme et se jetant à genoux.

Le barbier-chirurgien-apothicaire sans avoir pu détacher les deux mains étroitement unies, opéra un rapide pansement, donna de courtes instructions et courut à d'autres devoirs.



La main dans la main.

IX

VOLONTÉS DERNIÈRES

Fleur-de-Misère était encore sans connaissance, lorsque Du Bocage, fier de son immense victoire, pénétra tristement dans la dunette, où il la vit pâle, échevelée, le sourire aux lèvres, les yeux clos, belle de toutes les beautés du courage et du dévouement, de la tendre pitié de l'amour peut-être, peut-être seulement de la plus ardente amitié fraternelle.

Les deux mains n'étaient plus unies.

Loubet, pieusement enveloppé dans un lambeau de pavillon, rayonnait de sérénité dans sa mort, ardemment désirée telle qu'il venait de la conquérir.

— Infortuné Noël, brave et cher enfant, dit Du Bocage avec une émotion profonde, je n'aime et n'ai jamais aimé personne autant que lui ! Pour le rendre à la vie, je donnerais avec joie tous nos trophées, toute ma gloire !

— Capitaine, dit Talabardon, l'autre était un honnête cœur aussi. Mais, sans témoins, s'il vous plaît, lisez-moi ces papiers, puisque j'ai le malheur, moi, de ne pas savoir lire.

Écriture parfaite, et pas une faute d'orthographe. Non, pas une de ces fautes qui divertissent les niais, quand on ne devrait railleries qu'aux absurdités contradictoires de nos cruels usages grammaticaux. Il n'avait pas voulu, le loyal et timide héros, qu'on pût rire de son testament, prodige de persévérance, dont il était enfin venu à bout le jour où il répondit à Noëlle : J'en sais assez !

L'enveloppe, en parchemin à gargousses, fut ouverte ; le capitaine Du Bocage lut à haute voix :

« Ceci est mon TESTAMENT, déposé, d'autre part, à Nantes, en l'étude de M° Gélain, et, à Saint-Malo, en celle de Me Tanget.

« Je lègue à mon oncle Loubet les deux champs qui proviennent de mon patrimoine, plus, pour ses soins et peine de gérant de mes autres biens, deux mille livres, et rien, absolument rien, de plus.

« Pourquoi sa femme et lui ont-ils renvoyé Fleur-de-Misère de la maison et, finalement, du pays ? Pourquoi m'avoir fait mousse pour le malheur de ma vie ?

« Je lègue tout le restant de mon avoir, présent et à venir, à mon matelot, mon officier, ma sœur et mon amour, Noëlle Jagut, dite Fleur-de-Misère, puis Colibri, présentement lieutenant Noël. »

. . . .

— Oui, capitaine, dit maître Talabardon, répondant au silence de Du Bocage, c'est ma fille !...

« J'ai bien vu de suite que son goût allait aux officiers distingués, instruits, supérieurs, par le talent et le savoir, mais non par le courage et le sentiment, à de pauvres têtes dures de matelot comme moi.

« Je l'ai senti, dès le commencement, à sa manière de parler de M. René Duguay-Trouin, son parrain pour le nom de Colibri. Je l'ai senti bien davantage, dans ces derniers temps, quand elle s'est faite la garde-malade de notre capitaine Du Bocage.

« Pour lors, n'étant pas capable de devenir jamais un officier digne, comme eux, de l'épouser en tout honneur, je me suis dit : Je mourrai pour elle, et elle sera libre de son choix, car j'ai idée qu'avec son bon cœur elle a deviné ma peine et ne se marie pas rapport à moi. »

Ici des larmes jaillirent non seulement des yeux de maître Talabardon, mais de ceux de Du Bocage, qui, lui serrant la main, dit avec trouble :

— Qu'elle ne sache jamais que j'ai lu ceci! Je le recachèterai. Tu le lui feras lire à elle, quand Dieu nous la rendra.

— Merci, capitaine; vous êtes honnête autant que brave... Achevez; voyons!

« Si, par malheur, poursuivait le testament, elle aussi mourait au même combat, pour m'épouser en âme dans le ciel, je lègue tout à maître Talabardon, son second père.

« Et enfin, si maître Talabardon s'était fait tuer aussi, je veux que maisons, champs et le reste soient vendus, par les soins de mes deux notaires, pour être distribués à vieux matelots, pêcheurs, invalides de la mer, orphelins et surtout *orphelines* de marins, moitié à Saint-Malo, moitié à Nantes, avec une grosse belle part de vingt sur cent au moins prélevée en faveur de maître Clément (du Croisic), dit Bougon, et de sa sœur Mazine, au cas où ils en auraient besoin ou seulement fantaisie.

« *Signé :* Auguste LOUBET. »

— Capitaine, demanda Talabardon, permission, s'il vous plaît, de le faire enterrer chez nous.

— Accordé! dit Du Bocage, dont les innombrables captures rentraient en bon ordre dans le Tage, où le roi de Portugal, la cour, la noblesse, la bourgeoisie et le peuple les virent, avec admiration, prendre leur mouillage sur une étendue de plus de trois milles.

— Si mon cousin le roi de France n'a pas su prendre un tel homme à son service, s'écria dom Pedro II, enthousiasmé, moi, je le prendrai au mien, pourvu qu'il consente à se laisser naturaliser Portugais. Je l'anoblirai, je le décorerai de tous mes ordres; je le ferai marquis, et je le nommerai capitaine de mes vaisseaux en attendant qu'il mérite, sous mon pavillon, les insignes d'amiral!

X

NAUFRAGE CORPS ET BIENS

En rade de Rio de Janeiro, le maître d'équipage du vaisseau amiral *le Lys,* Clément, du Croisic, jadis surnommé Bougon et désormais le modèle des subordonnés du grand Duguay-Trouin, disait à quelques Malouins ou Cancalais, ses fidèles :

— Non ! cent mille fois non ! sur ma part de paradis, ce n'est pas moi qui donnerai jamais l'ombre d'un tort à notre grande corsairienne chérie Noëlle Jagut, de son vivant le meilleur cœur de matelot, la meilleure tête de capitaine, la plus sage et la plus droite créature qu'on ait vue sur la mer jolie. Non ! foi de matelot; que Dieu m'en garde !... C'est elle pourtant, c'est bien elle l'auteur de quasiment toutes nos pertes en braves soldats et matelots.

— Pardonnerez, maître Clément; mais comment ça se pourrait-il, puisqu'elle a péri corps et biens au sud de la Jamaïque, voici sept à huit ans, comme nous le savons tous ?

— Rien de plus clair, pas même le soleil.

— Ah ! par exemple ! hormis goudron, charbon, encre de commissaire, grand diable d'enfer et nègres du Congo.

— Innocents !

— Voyons donc votre idée.

— Voici !... Mais d'abord qui a défendu contre nous l'anse Vallongo, la praïa des Moças, les Bénédictins, et ensuite tous les postes de Rio de Janeiro, jusqu'au dernier moment, avec un courage et des inventions qui nous ont fait tant de tort ?

— Du Bocage, c'est clair.

— Eh bien, après nos grands combats en dehors de Lisbonne, quand, à la fin des fins, Fleur-de-Misère fut rétablie de ses terribles blessures, il s'en vient lui dire la main sur le cœur : « Lieutenant Noël, ma vaillante demoiselle, je vous aime de toute mon âme, et vous demande de consentir à m'épouser, pour être mon feu[1], mon compas[2], le pilote de ma vie et la reine de mon bord. » Mais elle refusa tout sec, à l'effet de ramener au pays le corps de son matelot Auguste Loubet, dont elle porta le deuil dans son cœur, encore plus que par ses robes noires.

— Oui, un vrai deuil, et qui fit trop jaser pas mal de mauvaises langues, rapport au testament.

— Pour lors, Du Bocage étant dans la peine, sans compas, sans pilote, comme il disait, se décide, par chagrin d'amour, à contenter le roi Dom Pedro. N'ayant goût à rien de rien, il se laisse faire Portugais, marquis, capitaine de vaisseau, décoré de toutes sortes de croix en argent, or, perles, diamants ; pauvres richesses ! Ensuite de quoi, l'âme chavirée, l'esprit à l'envers, malcontent, plus en peine que le malheureux Loubet qui, au bout du

1. Phare.
2. Boussole.

compte, n'a jamais été séparé d'elle que par la mort, il reprend le large, sans aucun de nous autres, ses anciens, jusqu'à temps que la guerre étant entre France et Portugal, il soit nommé commandant en second, ici, à Rio de Janeiro. Comprends-tu enfin, tas de paysans? Si elle avait consenti à être sa reine, ça se serait-il passé de même? Peut-être bien, mon Dieu, que la grande corsairienne bénie vivrait encore! Peut-être bien qu'ensemble ils seraient ici, sur rade, montant un beau vaisseau français!

— Oui, maître, peut-être bien, vu que son sort, naturellement, aurait été tout autre, et qu'on ne rencontre pas souventes fois, grâce à Dieu, des raz de marée tels que celui qui la capela en vue de la Jamaïque.

Les Malouins et Cancalais qui causaient de la sorte à bord du *Lys,* n'ignoraient, les uns ni les autres, comment, affligée et irritée des méchants propos de la dynastie Loubet, calomniée, dénigrée, presque méprisée, elle avait, aux sollicitations de Talabardon, acheté une jolie frégate baptisée *l'Auguste,* dont elle était l'unique maîtresse en sa qualité d'armateur-propriétaire. Pour se conformer aux ordonnances, elle se donna un capitaine porteur d'expéditions, simple employé à ses gages, et partit pour courir de nouveau les grandes aventures.

Lors de l'armement dont s'entretinrent tous les marins du littoral, elle avait eu l'honneur de recevoir la visite de Duguay-Trouin, qui fut profondément impressionné par sa franchise.

— Mieux eût valu, lui dit-elle, que je fusse restée dans mon ignorance primitive et, simple pêcheuse de chevrettes, que je ne me fusse jamais exaltée en admirant les grandes actions telles que les vôtres, monsieur René.

Duguay-Trouin comprit-il qu'un jour, au début de la

carrière, il avait décidé de sa destinée par l'impression qu'il produisit sur elle ?

— Je voulus devenir officier, dit encore Fleur-de-Misère, je sacrifiai le bonheur !

A peu de temps de là, plusieurs magnifiques prises faites par *l'Auguste* arrivèrent à Saint-Malo. La valeureuse corsairienne en fit ensuite beaucoup d'autres dans la mer des Antilles, où elle recomplétait ses équipages à la Martinique ou à la Guadeloupe.

Ses hauts faits lui avaient valu la glorieuse dénomination de Grande Corsairienne.

Mais, au bout de trois ou quatre ans, un jour l'infortuné Talabardon, échappé à miracle d'une dure captivité, avait lui-même fait retentir tous les échos de Saint-Malo, Cancale et alentours, de la nouvelle fatale.

— Tandis que, par malheur, disait-il amèrement, il était en reconnaissance avec la chaloupe du bord, au sud de la Jamaïque, où l'intrépide héroïne se proposait d'opérer une descente, le raz de marée se déclara. La chaloupe, fracassée, fut jetée en côte. D'immenses lames de fond et une trombe s'abattant coup sur coup à bord, *l'Auguste* avait dématé et sombré.

La perte totale de la vaillante femme de mer fut l'objet de regrets profonds, mélangés toutefois de quelques doutes favorables. D'optimistes incrédules trouvaient les récits du maître entachés d'une exagération attribuée à sa douleur.

— Un navire qui démâte, se trouvant déchargé, ne sombre pas. La mâture de *l'Auguste* avait été roulée dans les récifs comme l'était déjà sa chaloupe ; *l'Auguste* ne pouvait-il pas avoir trouvé prise pour ses ancres ?

Douze ou quinze mois après, aucune illusion, aucun espoir ne furent possibles.

La carcasse du navire, entraînée par les courants du

golfe du Mexique à trois cents lieues environ du lieu du sinistre, avait été rencontrée par des navigateurs malouins. Ils avaient recueilli le buste de poulaine représentant Auguste Loubet, ainsi qu'un fragment du tableau où le nom d'*Auguste* était incrusté en lettres de cuivre doré; après quoi ils avaient coulé l'épave pour qu'elle cessât d'être un écueil flottant.

XI

VIVANTE ! VIVANT !

Le 15 novembre 1711, cinq jours après la signature du traité de capitulation de Rio de Janeiro, Duguay-Trouin, très pressé d'en finir avec sa correspondance officielle, avait défendu, par une consigne expresse, qu'on vînt le déranger, sauf *cas d'urgence.*

Sa porte s'ouvrit. Un jeune garde-marine, enseigne de la compagnie colonelle du vaisseau *le Brillant*, de garde ce jour-là au quartier général, se permettait d'entrer.

— Que se passe-t-il donc ? Quelque sédition encore ! s'écria l'illustre marin en se levant pour prendre ses armes.

— Non, général, tout est tranquille ! Mais une dame de la plus haute distinction, parlant français avec une remarquable pureté, demande à être introduite.

— Monsieur de La Landelle, interrompit sévèrement le chef d'escadre, après votre garde vous irez aux arrêts !

Le jeune officier remit silencieusement une carte cachetée à Duguay-Trouin, qui la déroula et lut :

« Fleur-de-Misère, Colibri, Noëlle Jagut la Corsairienne, fille adoptive de maître Talabardon. »

— Attendez! dit le général à l'enseigne, étonné du changement soudain de son chef. Quel âge paraît avoir cette dame?

— Une trentaine d'années.

— Est-elle jolie, grande, brune?

— Très jolie, grande pour une femme, très brune, yeux noirs pleins de feu, sourcils admirables, mais tranchés à droite par une cicatrice qui ressemble vraiment à une blessure de guerre.

Voyant avec quel intérêt il était écouté, le garde-marine poursuivit :

— Elle est descendue, à la porte du quartier général, d'un carrosse armorié, qu'escortaient à cheval des esclaves en livrée. Elle s'est dirigée vers moi, et n'a pas tardé à me dire : « Il n'y a pas de consigne pour moi auprès de M. René; vous allez bien le voir, car, en votre qualité d'officier français, monsieur, vous ne me refuserez pas de lui faire passer mon nom. »

— Et cela dit avec grâce par une très jolie femme vous a déterminé à enfreindre la consigne?

Le ton radouci de Duguay-Trouin permettait la réponse que fit le garde-marine :

— Pardon, amiral, j'ai pensé qu'il y avait *urgence*.

— Et vous avez eu raison, monsieur. Donc, plus d'arrêts; et faites entrer.

L'arrière-grand-oncle de l'auteur du présent récit en fut, comme on le voit, quitte pour la menace.

— Vivante encore! pensait Duguay-Trouin, quand son vieux père d'adoption ne cesse de déplorer sa perte!... Une aventurière n'oserait pas se parer des noms de la Grande Corsairienne pour se présenter devant moi!... Saine et sauve!... Mais par quel romanesque concours d'événements à Rio de Janeiro?...

Fleur-de-Misère entrait. Vêtue selon la mode du temps et avec la plus grande richesse, elle était comparable, par son port comme par sa mise, aux plus grandes dames des cours de Cintra ou de Versailles.

— Mille grâces, général, dit-elle, je force la consigne et vous en demande pardon, mais je n'abuserai pas de vos précieux instants.

— Vous ne sauriez abuser, madame, dit galamment Duguay-Trouin en avançant un siège.

— Je viens d'au delà des montagnes da Tijuca, par une chaleur horrible, et... il y a *urgence!* dit-elle à son tour par allusion à la consigne violée.

Le chef d'escadre sourit en répliquant :

— Qu'importe! *puisqu'il n'y a pas de consigne pour vous auprès de M. René;* mais prenez donc la peine de vous asseoir. Le courrier est à mes ordres, et Son Excellence le ministre de la marine attendra devant les grâces guerrières d'une héroïne telle que vous!

Fleur-de-Misère s'inclina et fit nonchalamment jouer à la brésilienne son merveilleux éventail en plumes d'oiseaux des tropiques.

Duguay-Trouin était frappé du changement invraisemblable qui s'était opéré en elle depuis leur dernière entrevue à Saint-Malo.

Alors, sévèrement vêtue en veuve, la Corsairienne, prête à monter sa frégate *l'Auguste,* avait encore peine à porter le costume de son sexe : ses gestes étaient virils, sa démarche marinière, ses poses celles d'un officier de mer habitué à commander à de rudes matelots; on sentait que, pour compenser ce qu'elle avait de trop féminin, elle s'était fait une loi des allures mâles et fières qui imposent obéissance et respect. Aussi fut-elle souvent, sous ce rapport, comparée au maréchal de Tourville qui,

dans sa jeunesse, donnait, à grands coups d'épée, la preuve qu'il n'était pas une jeune fille.

Aujourd'hui, contraste charmant, Fleur-de-Misère avait conquis l'art d'être femme et femme du plus grand ton. Tout en elle avait un caractère aristocratique d'une irréprochable élégance. A Rio de Janeiro, avant le siège, elle donnait la mode et servait de modèle aux plus nobles dames, chacune de celles-ci sachant bien qu'à la cour de Portugal elle était déjà renommée, parmi les fidalgues de la couronne, pour sa tenue parfaite et sa rare distinction.

— Je ne me lasse pas de vous admirer, madame, disait Duguay-Trouin qui, usant du style mythologique en vogue à Versailles, ajouta en repoussant ses papiers : Minerve, Bellone et Amphitrite réunies en une seule beauté de la mer comme Vénus, méritent assurément le pas sur Monseigneur Jérôme de Pontchartrain.

— Qui n'est Apollon, Mars ni Neptune ! repartit la Corsairienne. Toujours galant et glorieux ce cher monsieur René !... Et toujours juste aussi, j'espère, car je viens vous adresser une requête.

— Si mes devoirs le permettent, madame, elle vous est accordée d'avance.

— J'ignore si vos devoirs vous le permettront, dit Fleur-de-Misère, changeant de ton et de pose, laissant l'éventail, redevenant la femme virile des heures de combats ; mais je sais que le devoir auguste et saint ordonne de fermer l'oreille aux calomnies et de se soumettre à la vérité.

— La vérité m'est chère par-dessus tout, madame, repartit Duguay-Trouin, renonçant aux fadeurs pour l'austère langage du grand homme de mer, et n'en doutez point, la calomnie, qui me fait horreur, me trouvera sourd.



Fleur-de-Misère et Duguay-Trouin.

— Mais non la prudence peut-être, dit gravement la jeune femme.

— Expliquez-vous, je vous en supplie.

— A la cour de Versailles, au ministère, à Saint-Malo même, mon brave monsieur René, vous ne pouvez manquer d'envieux, d'ennemis, d'adversaires intéressés, cupides et de mauvaise foi, prêts à vous faire un crime de n'avoir été que juste.

— Il est vrai, madame, mais encore?

— On accuse le marquis Du Bocage d'être un transfuge, traître à son roi et à sa patrie, quand il n'a fait que son devoir. Écoutez, général!

L'héroïne, se levant, poursuivait avec énergie :

— Indignement traité en France, où son mérite et ses loyaux services étaient méconnus au point qu'on alla jusqu'à vouloir le priver de ses droits de capitaine ; dépouillé à Cherbourg, persécuté à Saint-Malo, il se couvre aux yeux du Portugal d'une gloire telle, que le roi Dom Pedro, d'illustre mémoire, lui propose, avec les plus vives instances, la noblesse et les dignités que le roi de France, plus clairvoyant à votre égard, vous a successivement accordées. Du Bocage hésite... longtemps, quoique la France, si ingrate envers lui, et le Portugal, si spontanément généreux, soient alors alliés[1], et que devant Dieu et devant les hommes on soit en droit, sauf le cas de guerre, de changer de nationalité. Du Bocage hésitait néanmoins. Mais la femme qu'il aimait, une Française, lui refuse sa main et l'abandonne, l'exilant en quelque sorte, le bannissant, le réduisant au désespoir. Sa douleur fait alors pencher la balance, et enfin il accepte, en toute loyauté,

1. En 1701, Pedro II était entré dans la ligue offensive et défensive de l'Espagne et de la France contre la maison d'Autriche; l'Angleterre et la Hollande ne l'entraînèrent qu'en 1703 dans la politique opposée.

les consolations que lui offrent un roi, un peuple entier. Il est donc naturalisé, baptisé, je dirai même sacré, Portugais fidèle. Que devait-il faire à Rio de Janeiro? Je le demande au glorieux Duguay-Trouin, son vainqueur.

— Ce qu'il a fait, madame, répondit sans hésiter le sincère chef d'escadre.

— Très bien, monsieur René, repartit Fleur-de-Misère.

— Mais, au nom du ciel, madame, n'êtes-vous point vous-même cette femme, cette Française, dont les refus le décidèrent à renoncer à sa qualité de Français?

— Je suis cette femme!... et je viens vous demander de reconnaître hautement que, loin d'avoir forfait à l'honneur, il s'y est strictement conformé en vous combattant et en méritant, comme il l'a fait, du Portugal, désormais sa patrie. Eh! n'est-il pas vrai qu'en repassant dans vos rangs, il eût été traître, et qu'en essayant de rester neutre, il eût été lâche? Répondez-moi, René Duguay-Trouin!

— Vous avez raison, madame, dit l'illustre marin avec une fermeté toute gracieuse. Oui, Du Bocage s'est comporté en serviteur fidèle de son prince, n'a fait que son devoir et, de plus, l'a fait de manière à mériter l'admiration de tous les gens de cœur. Oui, je le reconnaîtrai, je le proclamerai, j'écraserai la calomnie dans les rangs de mon armée, et nul ne se permettra, je vous le promets, d'insulter à Du Bocage sans en être châtié.

— J'ai toujours su, monsieur René, que vous aviez un grand cœur!

— Oui encore, reprit Duguay-Trouin d'un ton qui n'était pas sans amertume, je serai sans doute calomnié à mon tour; mais, poursuivit-il noblement, votre requête est juste, et si j'aime la vérité, j'adore la justice, comme l'attribut supérieur de Dieu.

— Vous ordonnerez donc, général, que le marquis Du Bocage cesse d'être l'objet d'une exception injurieuse et vous lui accorderez un sauf-conduit, afin qu'il ait l'honneur et la joie de vous revoir, de vous féliciter de vos victoires, de fraterniser avec tous ses anciens amis et, enfin, de vous rendre ici les services commerciaux ou diplomatiques compatibles avec ses devoirs de sujet fidèle du roi Jean V.

Duguay-Trouin s'empressa de signer le sauf-conduit et, le remettant à Fleur-de-Misère :

— Cependant, madame, demanda-t-il, comment vous trouvez-vous au Brésil, *vivante,* quand à Saint-Malo tout le monde croit que vous avez péri?

— Moi! j'y passe pour morte?

— Sans doute, puisque vous n'avez écrit à personne que vous eussiez survécu au naufrage de *l'Auguste.*

— Dieu! *l'Auguste* aurait naufragé corps et biens, et personne n'a pu dire ce que j'étais devenue! Horrible catastrophe... Hé quoi! monsieur René, ici, tout à l'heure, vous ne saviez donc rien quand vous me demandiez si je n'étais pas moi-même cette femme, cette Française?...

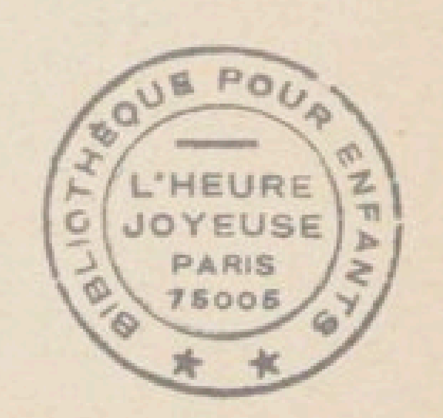
— Vous n'avez pas répondu à ma question indirecte; la discrétion m'a fait un devoir de ne pas vous demander plus clairement comment c'était vous qui veniez me solliciter en faveur de Du Bocage.

— Rien de plus simple pourtant, puisque je suis sa femme.

— Mais encore, madame la marquise?

— Eh! mon Dieu! j'étais au désespoir, moi aussi. Celui que j'appelais mon père, maître Talabardon, venait d'être englouti avec notre chaloupe, mise en pièces sur les brisants.

Duguay-Trouin fut sur le point d'interrompre, mais



ne fit qu'un geste et continua d'écouter avec un surcroît d'intérêt.

— Mon câble se rompit; nous allions sombrer, capelés par une de ces prodigieuses lames de rencontre qui enveloppent le navire entier comme un linceul, et que les plus vieux navigateurs traitent si aisément de fables. Hélas! si petit est le nombre des témoins qui puissent en parler! Dieu vous préserve, amiral, d'en constater jamais l'épouvantable réalité.

Ce vœu prophétique ne devait malheureusement pas être exaucé, on le sait[1].

— Une trombe géante, poursuivait la marquise, nous emporte comme un fétu dans un chaos sans nom. Tous les éléments étaient confondus. Je crus entendre le vent souffler et le tonnerre éclater sous notre quille, comme si nous eussions été soulevés au-dessus du creux des vagues, hors de la mer. Fût-ce une illusion? Je ne le sais. Mais il me semble que nous y retombâmes de très haut, tant fut violent un choc qui nous renversa tous et m'enleva plus de vingt hommes. Notre mâture fut déracinée, sans que nous eussions rien vu ni entendu. La foudre nous aveuglait. Nous étions assourdis. J'avais le cœur brisé. Enfin, la tourmente s'apaisa. Moi, je ne me calmai point. Avec des mâts et une voilure de fortune, je retournai sur le lieu du sinistre. J'y acquis l'affreuse certitude de notre dernier malheur, en voyant les débris de notre chaloupe dérivant parmi ceux de notre mâture.

Pour la seconde fois, Duguay-Trouin s'abstint de

1. Au retour de l'expédition victorieuse de Rio de Janeiro, périrent, dévorés par des vagues semblables, deux vaisseaux chargés d'immenses richesses, *le Fidèle*, de 66 canons, monté par M. de La Moinerie-Miniac, et *le Magnanime*, de 74, commandé par le chevalier de Courserac, intime frère d'armes de Duguay-Trouin, dont le vaisseau amiral *le Lys*, coiffé par la lame, fut sur le point d'être englouti comme eux.

rompre le silence. Fleur-de-Misère s'écriait douloureusement :

— Il avait donc péri celui qui remplaçait pour moi père, mère, frère, famille, patrie, amours ! J'appelai la mort ; mais je la voulais héroïque, digne de tous ceux que j'avais aimés. Nous allâmes nous réparer à Saint-Thomas, où je complétai mon équipage ; puis, je cinglai vers le sud, cherchant quelque rencontre inégale et terrible. Combien de temps se fit-elle attendre ? Pour moi, les heures étaient des siècles. Je ne dormais pas, guettant nuit et jour, sondant le morne horizon, irritée de ne pouvoir vaincre et mourir.

La femme du monde avait disparu, la corsairienne parlait :

— Mais enfin ! enfin ! poursuivit-elle avec une sorte de rugissement qui fit tressaillir Duguay-Trouin lui-même ; enfin ! une voile est signalée : « C'est un vaisseau de haut bord... un ennemi, j'espère, d'une force triple de la nôtre ; c'est bien ! » Mon porteur d'expéditions parla de prendre chasse. Fuir ! moi ! dans ma disposition d'esprit !... S'il avait osé insister, je l'aurais tué, je crois, l'honnête garçon !... Mais nul ne se permit de me désobéir.

Ici, Fleur-de-Misère changea de ton, elle se contenta de raconter, non sans chaleur, mais avec une certaine complaisance.

— Parée de mes plus beaux diamants et de mon diadème de grande corsairienne, vêtue de mon plus brillant justaucorps de satin broché, de ma robe la plus éclatante, éblouissante de désespoir héroïque, je montai sur mon banc de quart, en songeant au combat de *l'Invincible,* bien résolue à égaler, si je ne pouvais la surpasser, la sublime attaque de Du Bocage. J'apparus à mes gens

si terriblement belle, qu'ils ne purent contenir leurs cris d'enthousiasme. Ils criaient : « Vive la commandante ! » Je souris de pitié à les entendre, moi qui n'aspirais qu'à périr dans mon triomphe. Je ne suicidai pourtant pas mon navire ; seulement, je défendis aussi de faire feu et gouvernai droit sur le vaisseau. Spectacle étrange ! J'y vis bientôt sur le château d'arrière un groupe d'officiers tenant tête, sabres et pistolets aux poings, à une foule furieuse de nègres, de lascars, de Malais, à qui, comme je le sus plus tard, leur capitaine refusait de la poudre.

— Chose étrange, en effet ! s'écria Duguay-Trouin.

— Je hissai pavillon bleu à croix blanche, en l'appuyant d'un coup de canon. Le haut-bord n'arbora pas ses couleurs. Il était en panne. Comme autrefois *l'Invincible,* je me dirigeais sur sa hanche. Plus j'approchais, mieux j'entendais les hurlements de l'équipage sang-mêlé. Mon monde était prêt. J'étais impatiente d'agir, et pourtant troublée par le désordre de mes ennemis. Tout à coup, un homme accroupi jusque-là se leva, une lunette d'approche à la main, et commanda le silence d'une voix telle que le silence se fit. Puis, tandis que le pavillon blanc aux armes du Portugal se déployait à l'arrière de son vaisseau, il héla ainsi :

« Noëlle, je suis Du Bocage, et je vous aime toujours ! »

— Vous savez maintenant, général, comment je suis marquise.

Duguay-Trouin, pénétré, salua et, après un instant de silence, répondit aux questions muettes de Fleur-de-Misère :

— Sous les ordres de votre porteur d'expéditions, votre frégate reprit donc sans vous la route de France. Quelque nouvel ouragan la fit naufrager corps et biens.

— Pauvres gens ! murmura la corsairienne.

— Et enfin elle fut retrouvée la quille en l'air, ce qui sembla prouver que vous aviez péri, comme le dit encore avec une profonde douleur votre second père, maître Talabardon.

— *Vivant!...* s'écria Fleur-de Misère avec un trouble inexprimable.

— Duguay-Trouin vous l'atteste.

L'énergique femme de mer, défaillante de joie, s'agenouilla en levant les mains au ciel.

Et ce ne fut qu'après une longue pause que Duguay, ému jusqu'aux larmes, put lui apprendre comment le maître avait survécu, ainsi que tous les gens de sa chaloupe.

— Fait prisonnier par les Anglais, il s'est échappé seul, est revenu à son hameau et y a répandu la douloureuse nouvelle, si cruellement confirmée depuis. J'ajouterai, madame la marquise, que vous fûtes universellement regrettée, et que, repentants de leurs injustices à votre égard, tous les Loubet ont pieusement mené votre deuil.

— Mais lui, Talabardon, comment vit-il, général?

— Il est inconsolable, et pourtant il n'est pas malheureux. Tous ses amis le pressaient avec instance de se créer un intérieur et des affections nouvelles; moi, je l'ai décidé à épouser la sœur de mon brave maître d'équipage Clément, du Croisic.

— Mazine! Bougon! Ah! merci, général, dit Noëlle en souriant.

— Et vous êtes, sans le savoir, marraine d'une seconde Noëlle et d'un second Auguste, bercés aux récits de vos exploits.

— Que Dieu vous rende, mon bon monsieur René, tout le bonheur que je vous dois! dit enfin Fleur-de-

Misère, que l'illustre Duguay-Trouin reconduisit jusqu'au bas du grand escalier du quartier général.

Cocher, laquais et gens d'escorte ayant parlé, il y vit avec satisfaction la garde sous les armes, formant la haie en l'honneur de la marquise Du Bocage, la grande corsairienne.

Une foule de marins se pressaient aux abords du portail pour acclamer la valeureuse fille de Talabardon; mais, avant qu'elle remontât en carrosse, un premier maître, non moins vénéré des équipages, s'ouvrit passage et s'arrêtant devant elle, dit avec transport :

— Fleur-de-Misère, Colibri, lieutenant Noël, mon officier, ma commandante et ma nièce ou quasiment, permettez que je vous embrasse pour lui, pour elle, pour moi, pour tous, ça y est! En deux temps!

A la stupéfaction des laquais et de la négraille, aux vivats enthousiastes des marins et des soldats, la marquise Du Bocage se jeta dans les bras du frère de Mazine, Bougon, qui, jadis, sous les ordres de son mari, avait coopéré à la capture de *l'Horatio* — mémorable point de départ de la fortune navale du corsaire cherbourgeois, naguère commandant en second de Rio de Janeiro.

XII

CONCLUSION

Jusqu'à l'évacuation complète de la place, Du Bocage, honorablement et cordialement accueilli par Duguay-Trouin, fraternisa avec les officiers français de l'expédition, témoins de sa belle conduite.

La démarche de Noëlle et quelques loyales paroles du chef d'escadre victorieux avaient suffi pour mettre un terme à des accusations passionnées, irréfléchies, contraires au droit des gens.

Du Bocage, selon sa promesse, s'employa fort utilement, à la satisfaction commune des parties, à prévenir les conflits, aplanir les différends et faciliter la vente des marchandises. Par son zèle et sa droiture, il conquit l'estime générale, de même que, par ses talents et sa bravoure, il avait acquis dans les deux nations une réputation nouvelle.

Les Portugais reconnaissaient hautement que ce qu'ils avaient fait de mieux était dû à ses avis ou à ses ordres. Le soir de l'abandon de la ville, il fut le dernier à éva-

cuer son poste. Dom Francisco de Castro-Morais, le gouverneur, dut même l'y contraindre par des messages réitérés.

Mais la marquise, restée Française, ne prit aucune part à cette opiniâtre résistance. Elle avait choisi un rôle bien différent, en allant, sous le plus simple des costumes, prodiguer les soins, les consolations et les secours aux infortunés prisonniers de guerre français réduits en captivité depuis la désastreuse expédition Du Clerc.

Lorsque, enfin délivrés et vengés, ils la reconnurent en apprenant qui elle était, ils vinrent en corps la remercier de ses bienfaits.

Tel fut son dernier triomphe.

Duguay-Trouin venait de permettre à Du Bocage d'acheter un petit navire pour retourner en Portugal.

Cette légitime condescendance envers un rival digne de lui n'en fut pas moins l'un des griefs les plus odieux que ses ennemis lui imputèrent, comme Fleur-de-Misère l'avait si tristement pressenti.

On se permit d'affirmer que Du Bocage, représenté comme un méprisable aventurier, l'avait grassement payé pour échapper aux châtiments dus à ses trahisons, et cette infâme calomnie parvint jusqu'aux oreilles de Louis XIV. On alla plus loin encore, puisqu'on prétendit qu'il lui avait vendu une frégate du roi, et l'absurdité de cette assertion n'empêcha point qu'elle ne circulât à la cour.

Or, tandis que Duguay-Trouin, victorieux, en était réduit à se justifier par un douloureux mémoire des accusations de ses envieux, Du Bocage fut élevé par le roi de Portugal Jean V à la dignité d'amiral du Brésil. Et c'est en ce grade éminent qu'il termina sa carrière,

ajoute son biographe, après avoir dit à son sujet : « Depuis le grand siècle de Vasco de Gama, de d'Albuquerque et de Magellan, la flotte portugaise n'avait pas eu d'officier plus brave[1]. »

Comment peindre enfin la joie patriarcale de maître Talabardon, lorsque son collègue et beau-frère Clément, du Croisic, autrefois Bougon, lui fit part de l'invraisemblable résurrection de Fleur-de-Misère.

— Ah ! s'écria-t-il avec transports, je puis donc finir de vivre et mourir content !

Il mourut plus content encore, car ce fut elle qui, au pays natal, remplit le pieux devoir de recueillir son dernier soupir et de lui fermer les yeux.

1. Vérusmor, *France maritime*, t. IV, p. 390.

LES

NEVEUX DE JEAN BART

NOUVELLE HISTORIQUE

LES

NEVEUX DE JEAN BART

I

LA CROIX DE CHÊNE. — L'ÉPÉE DU RENARD. LE NŒUD DE RUBANS

Le 26 mars 1759, — cinquante-sept ans après la mort de Jean Bart, — deux frégates du roi, *l'Harmonie* et *la Danaé,* achevaient dans le port de Dunkerque leur armement ou plutôt leur changement, car on les équipait en flûtes.

Leur force défensive étant ainsi en grande partie sacrifiée au transport des marchandises, vivres, armes et munitions de guerre qu'il s'agissait d'expédier au Canada, l'on se demandait comment elles feraient pour échapper aux croisières anglaises. Les plus hardis s'étonnaient qu'un vaisseau, ou au moins une troisième frégate bien armée en guerre, n'eût pas mission d'escorter les deux conserves.

Et telle était assurément la cause de l'exécrable humeur de maître Simon Vanburg, qui, son sifflet de manœuvre d'une main, sa canne de l'autre, accélérait les travaux à bord de *la Danaé,* non sans jurer en flamand avec une verve qui eût honoré Cicéron en personne.

L'éloquence du valeureux maître d'équipage était célèbre dans le forum maritime.

Heureux les anciens à qui maître Simon Vanburg permettait de lui adresser quelques questions respectueuses sur les faits et gestes des braves Dunkerquois les Jacobsen, les Janssen, les Keyser et les Bart, innombrable lignée de véritables hommes de mer! Alors, s'il daignait répondre, pourquoi la muse des passavants ne s'empressait-elle point de sténographier ses récits? Mais, hélas! autant en emportait la brise du large!

Que de belles pages de notre histoire navale ont été perdues ainsi! — Et peu s'en faut, comme on le verra, que ne soient du nombre celles que nous transcrivons à la gloire des neveux de Jean Bart, l'un Pierre-Jean Bart, capitaine, l'autre Benjamin Bart, son fils, lieutenant de la frégate *la Danaé*.

Pour éloquent qu'il fût, maître Simon Vanburg n'était point bavard, à beaucoup près. Mais qui pouvait le faire jaser à discrétion, c'était la jeune Thomine, — Thomine sa fille chérie, — une enfant de quinze ans à cette heure, une modeste et angélique créature, foi de marin! douce et mignonne comme une colombe, plus fraîche qu'un bouton de rose, svelte et légère autant qu'un papillon, toujours prête à rougir pour peu qu'un étranger se permît de la regarder en face.

Thomine n'avait qu'à lever vers son père ses grands yeux bleus brillants comme les étoiles d'hiver, et le brave maître, allumant sa pipe au foyer de la case, entamait les longues et merveilleuses histoires de la dynastie des Jacobsen et des Bart.

— Tous marins ou prêtres, — des héros ou des saints, et souventes fois tous les deux, — ma fille, disait Simon Vanburg avec un pieux enthousiasme; car si notre vieux

grand Jean Bart n'est pas un saint dans le ciel, qui donc le sera?... A-t-on jamais vu sur la mer jolie homme plus croyant, ni plus charitable, ni qui ait tant fait de miracles sa vie durant, et dont le nom seul en fait encore et en fera d'autres, s'il plaît à Dieu?... Après avoir donné du pain à toute la France, par sa bataille du 29 juin (1694) et la reprise du grand convoi de blé, a-t-il jamais été riche, lui? Est-ce que ses enfants, ses petits-enfants et ses neveux sont seulement à leur aise suivant leur rang?... Non! et à preuve qu'avant-hier, au marché, M[me] Pierre Bart marchandait un beau poisson que la marchande lui faisait trop cher, et elle s'en allait en soupirant. « C'était, disait-elle, pour donner à souper aux amis de son fils Benjamin, le jour de la fête à ce cher enfant. »

— Oh! si j'avais été la marchande! s'écria Thomine.

— Bon! tu m'aurais ôté un fameux plaisir! car j'étais là par chance, derrière madame, qui ne me voyait pas, mais la marchande me voyait bien. Je cligne de l'œil en levant trois doigts : « Trois poissons pour le tien, la vieille! » Elle comprend; et la nuit d'après, j'allais à la pêche rapport au poisson qu'avaient déjà mangé M. Benjamin et ses amis.

Ici Thomine embrassa son père avec effusion.

— Je dis, moi, que Jean Bart est un saint, reprit maître Vanburg, charmé de la joie de sa fille, et même que saint Pierre, qui était un brave marinier dans son temps, a dû avoir un fameux plaisir à lui ouvrir la porte du paradis. Matelot pareil n'est de trop nulle part... Oui, encore une fois, c'est un saint, car je sais comment il est mort, là, dans son lit, à terre, résigné, calme, prêchant ses frères, ses enfants et ses serviteurs, de sorte qu'on ne pouvait pas l'entendre sans avoir une rigole le long des deux joues!... Je n'étais pas encore de ce monde, moi, et

j'y ai regret, mais mon père, étant patron du canot de Jean Bart, a tout vu et tout entendu. Il se trouvait dans la chambre, à genoux derrière les maîtres du logis. Malgré ça, Jean Bart l'aperçoit, lui dit d'avancer et lui tend la main : — Mon vieux Vanburg...

Quand maître Simon Vanburg en était à ce point de son histoire de Jean Bart, Thomine presque toujours était obligée de continuer et de dire comment son aïeul, le patron Thomas, avait reçu de Jean Bart mourant le don d'une petite croix de bois de chêne, précieuse relique de la famille.

Cette croix, devant laquelle maître Simon, ses frères et sœurs, et plus tard sa fille Thomine, avaient appris à balbutier leurs prières, suspendue au lieu le plus apparent de la demeure, occupait le centre d'un trophée d'instruments maritimes et d'images de dévotion. Elle avait été taillée dans un éclat de bordage qui, — à la glorieuse bataille du cap Bévéziers, — renversa de son banc de quart Jean Bart, commandant alors *l'Alcyon,* frégate-éclaireur de l'escadre de Tourville. Longtemps, à bord de plusieurs navires, elle avait été placée en évidence dans la chambre du capitaine Jean Bart.

Thomine et son père la contemplèrent un instant avec une religieuse émotion.

La jeune fille, bercée avec ces splendides récits de mer et nourrie en quelque sorte de l'amour des Bart, aurait pu raconter encore, aussi bien que Pierre-Jean Bart lui-même, comment se trouvait entre ses mains la glorieuse épée de Michel Jacobsen, le Renard de la mer.

C'était une belle lame de Tolède que cette épée d'amiral, solennellement donnée par le roi d'Espagne au bisaïeul de Jean Bart. Michel la destinait à son fils; mais le noble capitaine du *Saint-Vincent* périt près de onze ans

avant lui. Le vieux Renard de la mer reporta toutes ses affections paternelles sur sa fille Agnès, mariée au capitaine corsaire Michel Bart.

De cette union naquit un fils, Cornil Bart, le premier que nous connaissions de ce nom de *Cornil,* plusieurs fois illustré par ses descendants.

L'amiral, plaçant son épée dans le berceau du nouveau-né, s'écria d'une voix frémissante :

— A celui qui a les plus longs jours devant lui, de venger sur les Hollandais la mort de Jean Jacobsen !

Et tout jeune encore, Cornil Bart allait en course l'épée du Renard à la main. — Il fut la terreur des Hollandais, tandis qu'il battait la mer de concert avec son frère Herman, le plus tendre, le plus dévoué, le plus ardent des compagnons d'armes, à qui le père de Jean Bart rendait une tendresse, un dévouement, une amitié fraternelle à jamais célèbre parmi les gens de mer, comme le modèle de l'amatelotage.

La glorieuse épée échut en partage à Jean Bart, comme au plus digne des fils de Cornil.

Jean Bart mourant la donna comme un gage de sa haute estime fraternelle à Gaspard Bart, après qui elle passa naturellement à Pierre-Jean son fils, le commandant de *la Danaé,* simple capitaine de brûlot, mais marin du premier métier, comme l'avait bien prouvé son admirable combat de *l'Elisabeth,* l'un des beaux sujets de maître Simon Vanburg, qui pouvait le traiter en témoin oculaire et en acteur fort intéressé.

Cette épée, Thomine l'avait vue dans la chambre de M[me] Pierre Bart, et elle l'y admirait encore à l'heure même où maître Vanburg tempêtait en gourmandant l'équipage, étonné de ses fureurs insolites.

A l'arrière de *la Danaé,* laissant au brave maître tous

les soins matériels du service, rêvait et souriait avec mélancolie un officier à peine âgé de dix-neuf ans et qui paraissait beaucoup plus jeune. D'une taille élancée, mais qui manquait de carrure, il avait les traits délicats, le teint rose et velouté, le regard plein d'une douceur féminine, le front pur, les cheveux soyeux et blonds, les gestes arrondis et trop gracieux, — s'il est possible de pécher par excès de grâce.

Tel on nous représente le chevalier de Tourville, lors de son premier embarquement, quand chacun le prit à bord pour une passagère déguisée, — tel était Benjamin Bart, lieutenant de la frégate *la Danaé*.

Suivant une des vieilles traditions de la famille Bart, les pères et les fils, plusieurs frères souvent, s'embarquaient ensemble, au risque de plonger dans un double ou triple deuil les femmes, les mères et les sœurs alarmées. Ainsi Jean Bart emmena en mer avec lui son fils Cornil, âgé de dix à onze ans, lui donna dès le premier combat la plus sévère leçon de bravoure en l'amarrant au pied du grand mât, tant que dura l'action, et le conserva longuement sous ses ordres directs, en le chargeant sans cesse des missions les plus périlleuses. De même, Pierre Bart avait fait l'éducation maritime de son fils Benjamin, son digne lieutenant et un vrai Bart, en dépit de la beauté juvénile qui lui donnait quelque peu l'air efféminé. Mais, dans l'équipage, personne ne s'y trompait, à commencer par maître Simon Vanburg, qui, relevant un jour on ne sait quel propos railleur, dit aux mauvais plaisants :

— C'est un agneau… à cœur de lion, une petite femme… à bras de fer, un chérubin… comme l'archange saint Michel, race de loups cornus du diable !…

Mais un cœur de lion, — les preuves en fourmillent, — peut-être fort sentimental. Aussi ne devra-t-on pas



Vamburg et Thomine.

attribuer la mélancolie rêveuse du lieutenant Benjamin aux mêmes causes que la méchante humeur de maître Simon Vanburg ou que la profonde tristesse de Mme Pierre Bart.

Thomine était venue, comme tous les jours, rendre visite à la bonne dame et bercer le petit frère du lieutenant Benjamin, Pierre-Robert-Marie ou, plus simplement, Marie Bart, dernier rejeton de la famille, dont le culte remplissait son cœur. Thomine, par excès de zèle, adressa sans doute quelques questions indiscrètes à Mme Bart, qui lui répondit avec bonté :

— Chère enfant, j'attends mon mari, dont le retard me chagrine, mais j'ai tort... A Paris, les affaires s'expédient si lentement!... Je voudrais bien aussi que Vincent fût à la maison.

Vincent, — humble personnage dont l'histoire nous a transmis le nom, — c'était un bon nègre attaché depuis l'enfance au service du capitaine Pierre Bart.

— Madame, dit Thomine, ne pourrais-je pas remplacer Vincent... ou bien l'aller chercher, si vous savez où il est?...

— Il doit être à bord de la frégate. Vas-y donc, mon enfant. En tout cas, tu prierais mon fils de me l'envoyer le plus tôt possible.

Thomine se hâta d'obéir.

Mme Bart alors ne fut plus obligée de se contraindre et, pressant entre ses bras le petit Marie Bart :

— O mon Dieu! s'écria-t-elle, prenez pitié de nous!... secourez-nous!... protégez-nous!...

Le lieutenant Benjamin, insoucieux des dangers qui faisaient frémir sa mère, songeait, — on l'a deviné sans doute, — aux grâces charmantes de Thomine, la fille du maître d'équipage. Certes, il ne manquait pas à Dun-

kerque de rieuses jeunes filles, roses et blondes Flamandes aux jolis yeux bleus, brunes et sveltes Espagnoles aux grands yeux noirs. Cet hiver, chaque soir, Benjamin les avait toutes rencontrées au bal ou aux veillées; l'autre été, c'était aux kermesses qu'il dansait avec elles. Mais, parmi ces folâtres jeunes filles, en était-il une seule qui eût l'enthousiasme de Thomine? En était-il une autre dont les beaux yeux devinssent humides à contempler l'épée de Michel Jacobsen ou le portrait de Jean Bart?

Et puis, Thomine était l'enfant du logis, la fille de la nourrice de Benjamin et du fidèle contre-maître Simon Vanburg. Thomine, enfant, avait longtemps partagé les jeux enfantins du jeune officier. Peu à peu les convenances les séparèrent. Au retour de sa première campagne au large, Thomine, affectant une prudente réserve, avait cessé de tutoyer M. Benjamin, qui faillit en pleurer, mais imita son exemple.

— Eh! qu'importe qu'elle ne soit pas la fille d'un officier? pensait Benjamin. En est-elle moins digne de mon affection? Mon père et ma mère estiment trop maître Vanburg pour mettre un éternel obstacle entre nous... Elle n'a que quinze ans, je n'en ai pas dix-neuf!... Quand je serai capitaine, je dirai tout à ma bonne mère... Mais cependant, si Thomine, trompée par ma froideur apparente, disposait de son cœur!... Oh! je veux lui dire tout avant de prendre la mer? je veux qu'elle me promette d'attendre comme j'attends, qu'elle espère comme j'espère.

On pesait sur les palans, on embarquait des barils de salaison, on arrimait dans la cale des quarts de farine. Le lieutenant Benjamin n'avait que faire de stimuler l'ardeur des matelots, harcelés par le maître d'équipage. Se livrant tout entier aux douces pensées qui l'agitaient, il

se demandait où, quand, comment il pourrait se déclarer à Thomine. Cent fois, il s'était trouvé en tête-à-tête avec elle; cent fois, il avait négligé de précieuses occasions; c'est qu'alors sa résolution n'était pas encore bien prise. L'occasion reviendrait-elle à temps? Benjamin s'était borné jusqu'ici à n'adresser à Thomine que des paroles amicales et fraternelles; au seul dessein de faire à sa jeune sœur de lait une déclaration en règle, le brave neveu de Jean Bart se sentait intimidé.

Thomine parut sur le quai du port. Il l'aperçut, son trouble redoubla. Elle sauta légèrement sur la planche qui mettait le navire et la terre en communication; elle accourait vers son père en souriant.

Tous les matelots la saluèrent à l'envi, non sans faire son éloge à demi-voix. — Quant à Benjamin, dont le premier mouvement avait été de se précipiter à sa rencontre, il fut mieux inspiré en montant sur le rouf d'arrière, désert en ce moment. Benjamin eut cent fois raison, car le maître lui envoya sa fille, puisqu'elle avait, disait-elle, à lui parler de la part de Mme Bart.

En la voyant se diriger de son côté, le lieutenant sentit son cœur battre avec violence :

— Du calme, du courage! mon Dieu! inspirez-moi! ne permettez pas que je prononce un mot qui ne soit digne d'elle!

Thomine regardait avec bonheur le jeune représentant de la race de héros qu'elle vénérait, Benjamin Bart, qu'elle aimait plus qu'un frère et dont elle aurait voulu être l'humble servante. Que de fois, maudissant son sexe, elle s'était prise à regretter de ne pouvoir servir comme mousse à bord du navire de MM. Bart!

Pour gravir l'étroit escalier du château de poupe, elle s'appuya sur la main que Benjamin lui offrait. Thomine

rougit, baissa les yeux et balbutia, intimidée à son tour. Ce fut à grand'peine qu'elle remplit son message.

— Thomine, je pensais à vous, comme j'y pense sans cesse ! disait Benjamin d'une voix mal assurée. Avant de prendre la mer, je voulais vous déclarer que vous remplissez tout mon cœur. Comme vous avez été ma sœur d'enfance, consentez à être la compagne de ma vie.

— Monsieur Benjamin, murmura Thomine, bouleversée, oubliez-vous donc qui je suis et qui vous êtes?...

— Je n'oublie rien, Thomine, et c'est parce que je n'oublie rien que je n'épouserai jamais que vous!... Je le jure par ce noble pavillon qui se déroule sur nos têtes, je le jure par la mémoire de Jean Bart et devant Dieu qui m'entend!... Nous sommes trop jeunes encore pour que j'aie osé confier mon secret, même à ma bonne mère!... Mais, avant le départ de *la Danaé,* ne fallait-il pas vous en instruire, vous, de qui dépend tout mon bonheur en ce monde?

— Monsieur Benjamin..., pourquoi ici..., quand tout l'équipage nous observe?

— J'ai trop longtemps attendu!... Demain, au point du jour, cette nuit, ce soir peut-être, nous serons sous voiles. Si je pouvais me jeter à vos genoux, j'y serais, et je vous supplierais à mains jointes de me répondre...

La jeune fille demeura muette un instant; puis levant sur Benjamin ses regards limpides :

— Je suis trop heureuse!... heureuse comme au ciel, monsieur Benjamin, car vous êtes un Bart, et Bart n'a jamais menti.

Alors elle détacha de son corsage un nœud de rubans, et quand Benjamin lui tendit de nouveau la main pour l'aider à redescendre du rouf, elle y plaça ce gage d'un

serment pieux que les anges ne purent recueillir sans verser des pleurs.

Les anges savaient, hélas ! quel serait le lendemain de ces deux jeunes cœurs, si dignes de s'appartenir devant Dieu.

Ame tendre et craintive, épouse et mère par-dessus tout, Mme Pierre Bart, née Isabelle Vaneckoutte, admirait, sans parvenir à les partager, les sentiments héroïques de ses aïeules. Bien différente des compagnes de ces corsaires hardis dont se glorifie Dunkerque, elle maudissait la guerre, elle redoutait la course, elle déplorait que son mari et son fils aîné fussent exposés aux dangers de la mer.

— Non ! non ! s'écriait-elle en embrassant son enfant nouveau-né, non ! tu ne seras pas marin !

Vouloir qu'un Bart échappât aux destinées de la famille, c'était une sorte de blasphème.

Les yeux fixés sur la glorieuse épée avec laquelle Michel Jacobsen le Renard de la mer, Cornil Bart, Jean Bart et Gaspard Bart, père de son mari, avaient tant de fois vaincu des ennemis supérieurs en force, — Isabelle oubliait les victoires pour ne se rappeler que les désastres.

Le nègre Vincent vit sa bonne maîtresse agenouillée, les yeux pleins de larmes ; il fut bien obligé de lui apprendre que monsieur, arrivant de Paris, venait de paraître à bord, où ses premiers ordres avaient été de tout disposer pour l'appareillage.

Mme Bart s'était relevée, elle interrogeait du regard l'honnête Vincent, qui aurait bien voulu lui donner quelque bonne nouvelle ; mais que dire ? — Ah ! s'il avait su que dire !

— Ensuite, chère madame, monsieur est allé à bord de *l'Harmonie*.

— Et puis?... et puis?... Est-ce tout?... A-t-il parlé d'un troisième navire?

Vincent se creusait la tête sans comprendre.

— Oh! je le sens!... je le vois!... Les démarches de Pierre ont échoué!... Tout est perdu! s'écria Mme Bart avec douleur.

— Pourquoi ce désespoir, ma chère Isabelle? dit le capitaine Pierre Bart, qui entrait.

— Le ministre t'a refusé une escorte?

— Je l'avoue; mais...

Mme Bart, frémissante, se jeta dans les bras de son mari, qui s'efforçait de la calmer.

— *La Danaé* est montée par un équipage d'élite. Officiers, maîtres, matelots, me sont dévoués jusqu'à la mort!...

— Oh! ça même! fit Vincent.

— Le capitaine de *l'Harmonie* est un brave sur qui je puis compter comme sur un autre moi-même. Tu sais que, pendant la dernière guerre, il a remporté de grands succès avec *la Sainte-Anne* et, plus tard, à bord du *Comte de Lowenthal*.

— C'est possible! mais je n'aime pas ce M. Pierre Lefèvre, dit Juin.

— Ma chère amie, voici pour le coup une prévention sans fondement, le capitaine Juin est un brave.

— M. Juin n'a pas le regard franc et loyal d'un vrai marin dunkerquois; il me déplaît, il m'a toujours déplu. Oh! je crains tout maintenant! On te refuse un convoyeur. Les Anglais couvrent la mer... Le ministre ne peut vouloir la perte de deux frégates du roi... Tu ne partiras pas! Pierre, tu ne partiras pas!...

Un douloureux sourire glissa sur les lèvres du capitaine de *la Danaé*.

— Ah bon!... ça même!... pas partir!... dit Vincent.

— Isabelle, répondait Pierre Bart, je connais nos côtes, je suis prudent, aie confiance et courage...

— Confiance et courage, quand les matelots eux-mêmes sont remplis de crainte.

— Qui dit cela? interrompit d'un ton sévère Pierre Bart, dont les regards firent trembler le malheureux Vincent. Serait-ce toi?...

— Oh! murmura le nègre, tous braves, commandant!... Tous parés à mourir, là même, pour Bart!...

— Pauvre garçon! reprit Pierre avec indulgence, il est de l'avis de tout le monde. Tu as eu tort, Vincent, d'augmenter par tes bavardages, les inquiétudes de ta maîtresse.

— Moi! commandant, avoir toujours dit à bonne maîtresse : Les Anglais pas venir... les Anglais avoir peur du brave commandant à moi!

— Très bien! achève mes malles et celles de mon fils; qu'on les porte immédiatement à bord.

Isabelle s'assit découragée. Elle savait trop bien que Pierre obéirait militairement; elle songea un instant à solliciter le débarquement de Benjamin; — mais à quoi bon? ni le père, ni le fils ne consentiraient à se séparer.

— Isabelle, dit encore le capitaine de *la Danaé,* tu t'exagères le péril. Notre mission est pacifique; je vais porter des munitions au Canada, et j'ai ordre d'éviter tout engagement...

Pierre Bart se faisait violence pour tenir ce langage.

De tous les enfants, petits-enfants ou neveux de Jean Bart, c'était, au dire des vieux marins du port, celui qui lui ressemblait le plus. D'une stature un peu au-dessus de la moyenne, de formes carrées, mais sans raideur, Pierre était nerveux, souple, robuste, dans toute la vigueur de

sa quarante-sixième année. On avait maintes fois remarqué qu'il était né le 22 octobre, jour anniversaire du baptême de Jean Bart, né le 21 du même mois. Comme Jean Bart, il avait les yeux bruns, le teint clair, les cheveux noirs, le front haut, la face pleine, un air à la fois débonnaire, intelligent et martial. Comme Jean Bart aussi, Pierre savait, pour donner des consolations à une femme affligée, adoucir sa voix, accoutumée à dominer celle des tempêtes et des canons. Il n'eut garde d'entrer dans les détails de sa fâcheuse entrevue avec le ministre, que ses observations avaient ébranlé d'abord, mais qui subit tout à coup l'influence d'on ne sait quel officier de salon, survenu par malheur.

— Si M. Bart trouve tant de difficultés dans cette opération, avait dit ce dernier, mon neveu s'en chargera.

— Vous n'osez pas, sans doute, vous en charger vous-même ! riposta Pierre indigné.

Le ministre mit fin à cette scène en tranchant la question :

— Partez, monsieur Bart, dit-il; le roi, plein de confiance en vos talents, espère que vous réussirez !

Courtoises, mais imprudentes paroles, qui ne remédiaient à rien.

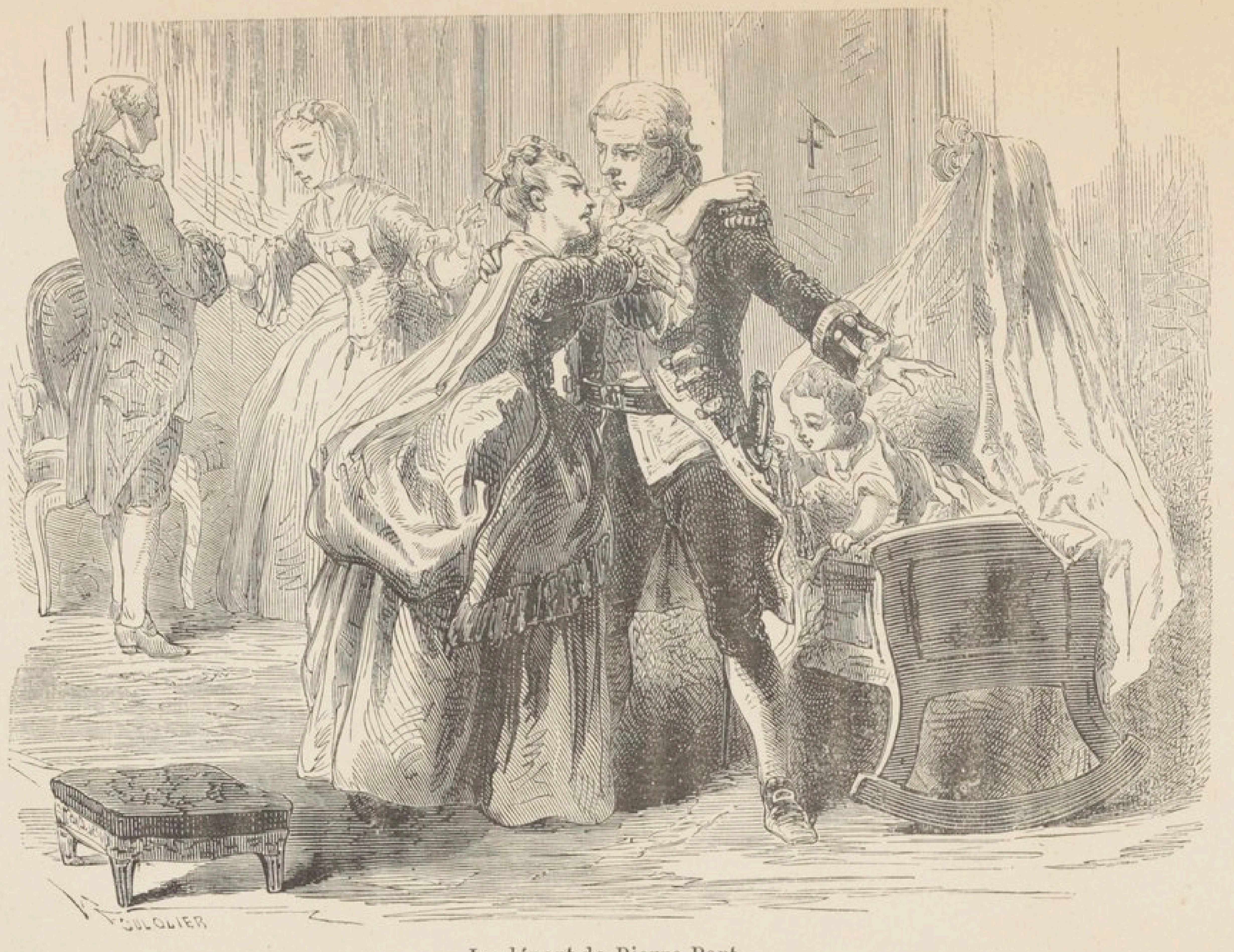
Le lieutenant Benjamin parut, et saluant son père :

— Commandant, dit-il, tout est paré pour l'appareillage.

— C'est bien, lieutenant!... Mon fils, embrasse ta mère!...

Sur ces mots, Pierre Bart se dirigea vers l'épée de Michel Jacobsen, de Cornil, son aïeul, de Jean, son oncle, et de Gaspard, son père. Il la décrocha silencieusement et la mit à sa ceinture.

Mme Pierre Bart poussa un cri d'effroi.



Le départ de Pierre Bart.

Pierre bénissait le berceau de son dernier enfant, qu'il pressa un instant contre son cœur. Marie Bart, cependant, jouait avec la dragonne d'or qui pendait à la poignée de la vieille épée.

Les adieux furent courts.

Mme Bart, consternée, était sans forces.

Pendant que, pour la dernière fois, elle embrassait son fils Benjamin, le nègre Vincent, qui pleurait à chaudes larmes, baisa humblement le pan de sa robe.

Thomine entra ; — elle entra pour soutenir Mme Bart, défaillante, et recueillir avec bonheur l'adieu fraternel du lieutenant Benjamin, son fiancé devant Dieu.

Puis, comme la plus tendre des filles, elle prodigua ses soins à Mme Bart, dont les sombres pressentiments ne cessaient de s'accroître.

La pauvre femme offrait au ciel ses angoisses ; elle priait encore en tremblant, lorsqu'à nuit tombante *la Danaé* et *l'Harmonie* sortirent du port de Dunkerque.

Le ciel était couvert d'épais nuages, un léger brouillard s'élevait, circonstances favorables pour tromper la vigilance des ennemis qui croisaient aux alentours des passes. — Pierre et Benjamin causaient gravement ensemble sur le gaillard d'arrière de *la Danaé.* — Sur le gaillard d'avant, maître Simon Vanburg contait une de ses splendides histoires à la louange des Bart, et le nègre Vincent, accroupi parmi les matelots, l'écoutait bouche béante, avec un indicible plaisir.

— Ça bon !... ça même !... Oh ça, vrai comme Jésus, bon Dieu à moi !... murmurait-il de temps en temps.

II

LA CANTATE

Après avoir donné à son fils et lieutenant ses instructions de capitaine, Pierre Bart lui parlait non sans dessein des actions héroïques de leurs ancêtres. Il trouvait en lui un auditeur avide de l'entendre et capable de lui répondre ; car ce n'était pas un récit, pas même une leçon, que leur conversation de cœur à cœur à la veille du danger. Benjamin, pas plus que Thomine, n'ignorait aucun des hauts faits dont un trop grand nombre ont été dérobés à l'histoire par les admirateurs exclusifs de Léonidas et de Curtius.

— Partout où il y a des ennemis à braver, des services à rendre et de la gloire à recueillir, disait le capitaine, partout un Bart se distingue.

— A bord de *la Danaé,* mon père, dit Benjamin à demi-voix, c'est deux Bart qui se distingueront s'il plaît à Dieu !...

Maître Simon Vanburg, en son style, traitait des sujets

analogues. Ainsi, de l'arrière à l'avant, on ne s'entretenait que des vaillantes actions des Bart.

Tout à coup, un refrain cher au peuple maritime de Dunkerque retentit sous la ralingue de misaine :

A bord, tant qu'on fera le quart,
On chantera Jean Bart!

Pierre et Benjamin s'approchèrent en souriant. La chanson déroulait toute la biographie de Jean Bart; nous ne l'interromprons pas ici, comme elle le fut dix fois à bord de *la Danaé* par les bravos et les hourras de l'équipage. Déclarons donc, avant de la reproduire, que le capitaine fit un signe; le nègre Vincent accourut à ses ordres :

— Trente bouteilles de mon meilleur vin!

— Ça même! fit le serviteur, enchanté.

Bien avant la fin de la cantate, l'équipage avait trinqué avec enthousiasme aux dignes neveux du vieux Jean Bart.

Or, voici quelle était la chanson dont les matelots répétaient le refrain à pleine voix :

JEAN BART

A bord, tant qu'on fera le quart
A la belle étoile,
Torchant de la toile,
A bord, tant qu'on fera le quart,
On chantera Jean Bart!

Toujours calme dans le danger,
Il n'avait pas l'air d'y songer;
Hardi croiseur, pilote sage,
Fin matelot, bon canonnier,
Comme pas un manœuvrier,
Il venait à l'abordage,
Maître Jean Bart!

Ne craignant que d'offenser Dieu,
Il ne savait pas de milieu

Entre le devoir et sa route.
Rien à l'envers, tout à l'endroit,
Sans embarder naviguant droit,
D'un cœur franc, coûte que coûte!
Voilà Jean Bart!

Simple corsaire il commença,
Et par ses exploits surpassa
Tous les plus fameux en vaillance.
Des ennemis c'était l'effroi.....
Tant on en parla, que le roi
Au service de la France
Voulut Jean Bart!

Un jour que monsieur de Forbin
Le taquinait d'un air malin,
Disant un tas de fariboles;
La pipe aux dents, sans se fâcher :
— « Je n'ai pas le temps de chercher
Les puces à vos paroles! »
Répond Jean Bart.

Le petit Cornil Bart, son fils,
Au premier feu des ennemis
Paraît se troubler, il tressaille :
— « Que jusqu'à la fin du combat
On l'amarre au pied du grand mât,
Le front devers la mitraille! »
A dit Jean Bart.

Tant il gagna de grands combats,
Que le vrai nombre on n'en sait pas,
Faudrait avoir trop de mémoire!
Mais on sait comment il fut pris,
Se risquant seul pour ses brebis;
Ça ne gâte pas l'histoire
Du vieux Jean Bart.

Tout le convoi qu'il escortait
Fut sauvé pendant qu'il prêtait
Les flancs à deux vaisseaux de guerre.
Ah! s'il n'avait été blessé,
Autrement ça se fût passé.
Les Anglais perdaient l'affaire
Contre Jean Bart.

Droit en prison il est conduit;
Il s'évade une belle nuit.
En prison il ne resta guère,
Toujours il se le rappela,
Et bravement s'en consola
Aux dépens de l'Angleterre,
Notre Jean Bart.

L'Anglais a beau faire son fier,
Jean Bart était maître sur mer.
Il n'avait qu'à suiver ses bottes!
Nuit et jour, sans être arrêté,
Comme l'éclair, sabre au côté,
Passait à travers leurs flottes
Le grand Jean Bart.

La France, n'ayant plus de pain,
Était quasi morte de faim;
Pour elle c'est le cas de moudre!
Les Hollandais avaient raflé
Le grand convoi chargé de blé.
Sur eux va tomber la foudre,
Avec Jean Bart.

Gare dessous! le vingt-neuf juin [1].
Sur les six heures du matin,
Attrape à commencer la danse!
Bord contre bord et main sur main,
A toute la France, demain
Nous donnerons l'abondance!
A dit Jean Bart.

Tenant tout ce qu'il promettait,
Comme un vieux brave qu'il était,
Il met la famine en déroute;
De façon que les bons Français,
Qui ne manquaient plus de pain frais,
Disaient en cassant la croûte :
Vive Jean Bart!

A la cour, chacun le fêtait;
Durant qu'on le complimentait,
Le roi s'approche pour lui dire :
— « Jean Bart, vous m'avez satisfait,
Chef d'escadre je vous ai fait!.....

— Et vous avez bien fait, sire! »
Répond Jean Bart.

De Dunkerque il était sorti,
Portant le prince de Conti;
On courut grands risques en route :
— « Vous pouviez être, Monseigneur,
Sans craintes; en cas de malheur,
J'aurais fait sauter la soute, »
Lui dit Jean Bart.

Devant que de rendre l'esprit
Dans sa maison et dans son lit,
Comme un bon bourgeois de la ville :
— « Le bon Dieu m'appelle là-haut,
Cornil, je t'ai fait matelot,
Je puis m'en aller tranquille, »
Disait Jean Bart.

Dans sa maison et dans son lit
Il mourut donc... Quand on le dit,
Dunkerque n'y voulut pas croire.
Les pauvres gens et les marins
Pleuraient comme des orphelins;
Depuis, la France et la Gloire
Pleurent Jean Bart!

A bord, tant qu'on fera le quart
A la belle étoile,
Torchant de la toile,
A bord, tant qu'on fera le quart,
On chantera Jean Bart!

Ceux qui avaient chanté la cantate de Jean Bart et ceux qui l'avaient écoutée devaient, avant vingt-quatre heures, fournir eux-mêmes le sujet d'un autre chant non moins héroïque.

III

LE COMBAT DE LA DANAÉ

Les deux frégates faisaient route sous une petite voilure, car la nuit brumeuse, le temps menaçant et les variations fréquentes de la brise rendaient fort dangereuse la navigation au milieu des bancs. Le capitaine Bart attendait impatiemment les premières lueurs du crépuscule. Le service, du reste, fut réglé selon l'usage. Chaque moitié de l'équipage fit alternativement le quart.

Un peu avant le jour, — dans l'est l'horizon pâlissait, — Pierre envoya réveiller son fils, lui donna la route à suivre et lui remit la direction du navire. Benjamin fit larguer les ris des huniers, hisser les perroquets et border la grand'voile. *L'Harmonie* avait reçu, par signal, l'ordre d'en faire autant et de naviguer dans les eaux de *la Danaé*.

— A la bonne heure ! voilà qui va bien ! disait maître Simon Vanburg. Belle brise de travers ! Et le cap en route !...

Ce qu'entendant, le débonnaire Vincent se frotta les mains avec joie :

— Ça bon!... ça gentil!... Belle brise travers... cap en route!... Ah! chère bonne petite maîtresse à moi, pourquoi *li* tant pleurer!...

Benjamin s'était endormi en rêvant de gloire, il s'était éveillé en rêvant de bonheur; — à vrai dire, ses deux rêves n'en faisaient qu'un, puisqu'il s'agissait de Thomine. Tout en établissant voiles sur voiles, il songeait à l'enthousiaste enfant du maître d'équipage ; il portait la main au nœud de rubans qu'elle lui avait donné la veille; et puis il la voyait, au moment des derniers adieux, remplissant déjà auprès de sa mère le rôle d'une fille attentive. Benjamin souriait à l'avenir, il ne doutait pas de son bonheur, il était heureux. A dix-neuf ou vingt ans, qui n'a caressé, comme lui, de charmantes illusions de jeunesse, tendres fleurs de printemps que n'épargnent guère les ardeurs de l'été?

Le capitaine Pierre Bart, rentré dans sa chambre, y pointait sa carte marine.

Tout à coup l'homme de vigie cria :

— Voiles!... deux voiles... à tribord devant!

Pierre Bart reparut sur le pont. Benjamin, sa longue-vue en bandoulière, s'élança dans la mâture.

Au milieu du plus profond silence on l'entendit bientôt qui disait :

— Frégates... haut mâtées... de construction anglaise.

— Bien! fit le capitaine. Branle-bas général de combat! Signalez à *l'Harmonie* de se rapprocher à portée de voix.

A bord chacun courait aux armes. — Les mèches s'allumaient, les sabords s'ouvraient, les canons étaient détapés, les hommes se rangeaient à leurs postes de combat.

Maître Simon Vanburg ne jura plus; — c'était bon la veille. On vit, au contraire, ses regards s'illuminer d'un feu martial.

Quant à Vincent, il soupira en songeant aux inquiétudes de sa maîtresse.

Deux frégates armées en guerre, et chacune plus forte d'échantillon que *la Danaé* ou que *l'Harmonie,* contre deux frégates équipées en flûtes !... La partie était déjà très inégale ; mais la valeur suppléerait à la force. Bart commandait en chef et Juin était un brave...

Non ! il ne l'était plus !...

Un cri d'indignation part de toutes les bouches : *l'Harmonie* contre-brassait et laissait porter vers Dunkerque. — Pierre Bart, pâle de colère, fait tirer un coup de canon en arborant le signal de ralliement. — Le boulet va mourir au ras de la poupe de *l'Harmonie*. Ce fut le seul qu'entendit siffler le capitaine Juin.

Maudit soit le lâche fuyard, le traître, le renégat, qui déshonore le port de Dunkerque ! Les malédictions et les huées ne l'arrêtent point. Il désobéit impudemment à son chef. Il abandonne le vieil ami qui lui avait fait l'honneur de le choisir pour servir sous ses ordres.

Quand il descendit à terre, le peuple lui jeta de la boue. Avant que les autorités maritimes eussent avisé sur le parti à prendre à son égard, il avait quitté la ville.

On ne sait trop quel fut son sort, mais l'exécration des marins le poursuivit.

Les conteurs de légendes assurent que, plus tard, à bord du *Saint-Marcan,* le capitaine Juin, qui avait perdu l'honneur par peur des Anglais, perdit son âme par peur de la tempête, car il la vendit au diable pour en obtenir une remorque. *Le Saint-Marcan* fut, en effet, remorqué à bon port jusqu'à Granville, mais à peine l'ancre mordait-elle le fond que Satan emporta son misérable capitaine.

Tandis que le soleil, empourprant l'horizon,
Rayonnait sur le Roc couronné de gazon,

La barque de l'enfer, la remorque du diable,
Tout avait disparu. Bientôt, par fond de sable,
Le Saint-Marcan mouilla. Mais qu'était devenu
Pierre Juin, son patron? — Ce ne fut pas connu.
Seulement on a dit, — la chose est peu certaine, —
Qu'au service du diable il passa capitaine.

En voyant *l'Harmonie* s'engager de nouveau dans les bancs et gouverner sur les passes, maître Simon Vanburg frappa du pied, se croisa les bras et mordit avec colère son sifflet d'argent.

La Danaé, cependant, continuait son chemin; mais Pierre Bart avait feint d'hésiter :

— On nous trahit, dit-il à son fils. L'ennemi est quatre fois plus fort que nous... Il serait temps encore de regagner les passes.

Benjamin répondit à haute voix :

— Mon père et commandant, en route !

Et Pierre sourit d'un noble orgueil.

— Vivent les neveux de Jean Bart ! cria maître Vanburg !

— Vivent les neveux de Jean Bart ! répétèrent tous les gens de l'équipage.

Le nègre Vincent fut le seul qui regretta la valeureuse résolution de ses maîtres ; il songeait, le pauvre garçon, à Mme Pierre Bart.

Le pavillon fut arboré, appuyé d'un coup de canon et salué par tous les marins. La prière fut récitée sur le pont ; ensuite on ne s'occupa plus que de la manœuvre.

Il était strictement ordonné au capitaine Bart d'éviter le combat. D'ailleurs, l'honneur du pavillon ne pouvait l'obliger à engager une lutte disproportionnée. C'était le cas de déployer ses talents de pilote, et d'échapper par une navigation audacieuse aux deux frégates *la Mélampe* et *la Southampton*.

Favorisé par son moindre tirant d'eau, chargé de toile



La chasse de *la Danaé* par *la Mélampe* et *la Southampton*.

à tout rompre, Pierre Bart fit preuve du sang-froid et de l'habileté les plus rares. Il longeait la côte avec une témérité que n'osaient imiter les Anglais. Ses canons de dessous le vent labouraient la mer. Sa frégate, qui filait plus de dix nœuds à l'heure, semblait deviner le péril; elle volait comme une hirondelle. Et certes, elle aurait fini par distancer les deux anglaises, si celles-ci, qui se tenaient au large, n'avaient eu l'immense avantage de parcourir la route la moins longue, car la disposition des terres forçait *la Danaé* à décrire le plus grand circuit.

Pierre Bart n'aspirait qu'à gagner quelques portées de canon pour s'élever en pleine mer.

Les Anglais, de leur côté, se couvraient de toile, et ne négligeaient rien pour mettre fin à une chasse que la hardiesse de Pierre Bart prolongeait merveilleusement. — Une carte à grands points sous les yeux, il disait à son fils Benjamin :

— Quelques heures encore, et la configuration de la côte nous vient en aide. Les Anglais, à leur tour, seront obligés de faire quatre milles contre trois. Passé le cap de la Hougue, nous arrondissons de près, nous gagnons une lieue; la nuit arrive; avant le jour, nous sommes débarrassés des croiseurs.

Ce calcul était rigoureusement juste, pourvu qu'il ne survînt aucun des nombreux incidents qui peuvent anéantir les prévisions des navigateurs.

En vérité, l'équipage commençait à en prendre fort à son aise. On dîna du meilleur appétit. Maître Simon Vanburg décocha aux Anglais plus d'un trait peu attique, dont les camarades rirent de bon cœur. Le bon Vincent se fit expliquer le pourquoi et le comment de la gaieté renaissante, — deux grandes frégates ennemies, sabords béants,

boute-feux allumés et brûlant la mer, lui paraissant être, en somme, un spectacle peu récréatif.

— Moricaud, mon fiston, le pourquoi, c'est d'abord que ton maître est le plus fin pilote qu'on ait jamais vu sur la mer jolie et un manœuvrier premier calibre.

— Ça même, ça vrai, ça pas nouveau, ça bon, mais ça pas drôle...

— Si fait, mon petit, ça drôle, ça très drôle !... Le Renard de la mer ni Jean Bart ne feraient mieux que lui, je t'en réponds ! Et le comment, petit-fils à Coco, c'est que tantôt, venant en grand sur bâbord, nous envoyons un pan de nez à ces deux milords habillés en frégates, qui nous verront passer sans leur permission la pointe de Normandie.

— Ah ! vrai ? fit le nègre.

— De là sur Ouessant, un temps ! et nous sommes parés !

Vincent fut tenté d'applaudir.

— Malgré ça ! disait par moments maître Vanburg, si j'étais chargé de serrer la cravate à ce traître de Juin, il n'en rirait pas, aujourd'hui 27 mars !

Quoique *la Southampton* et *la Mélampe,* qui naviguaient parallèlement sur la droite de *la Danaé*, fussent hors de portée de canon, elles tiraillaient souvent, faisant ainsi, en apparence, beaucoup plus de bruit que de mal.

Le front de Pierre Bart s'était rembruni.

— Mais, mon père, dit Benjamin, leurs boulets ne nous atteignent pas; la brise est bien faite; vos projets réussiront.

— Crois-tu donc, enfant, que les Anglais perdent leur poudre et leurs boulets pour s'amuser ?

— Dieu ! serait-ce un signal ? s'écria Benjamin.

La vigie se chargea de la réponse :

— Frégate !... Frégate !... Au plus près !... devant nous !

Cette frégate avait le vent contraire, et ne pouvait de plus d'une heure être dans les eaux de *la Danaé.*

— Si elle est française, dit le capitaine, rejoignons-la ! mais si elle est anglaise...

— Eh bien ? demanda Benjamin d'une voix frémissante.

— Nous ferons ce qu'eût fait Jean Bart à notre place.

La troisième frégate était anglaise. Attirée par la canonnade, elle accourait et devait fatalement barrer la route à *la Danaé.*

— Vive le roi ! cria Jean Bart.

— Vive le roi et vive Bart ! cria l'équipage.

Cessant de côtoyer, *la Danaé* prit la bordée du large. *La Mélampe* et *la Southampton* lui appuyèrent la chasse sous sa nouvelle allure. Pierre Bart ne refusait plus le combat, il ne visait qu'à séparer les chasseurs les uns des autres. — Et, en effet, *la Mélampe,* meilleure marcheuse, reçut seule la première bordée. Deux de ses mâts de hune furent brisés ; l'équipage français poussa un hourra de joie.

La Danaé n'attendit pas *la Southampton,* laissa porter sur elle, la prolongea et lui fit de graves avaries. Malheureusement la frégate anglaise tint bon. Elle riposta en essayant d'en venir à l'abordage.

— Bart aborde, mais ne se laisse pas aborder !... Feu !... matelots ! feu ! commanda Pierre, qui eût été trop heureux de permettre le combat corps à corps.

Le pouvait-il lorsque *la Mélampe,* qui se regréait à la hâte, allait revenir, et qu'une troisième attaque paraissait inévitable ? — L'action avait lieu à portée de pistolet. Au bout d'une demi-heure, *la Southampton* pliait, quand *la Mélampe* rouvrit son feu.

Pierre Bart fit ici des prodiges d'adresse.

Habilement secondé par maître Vanburg, qui le devine, il exécute coup sur coup deux mouvements inattendus. *La Southampton* et *la Mélampe* sont successivement prises en enfilade. La mitraille de *la Danaé* balaye leurs passavants. Cent cordages sont coupés ; les poulies pleuvent sur les assaillants ; les voiles, trouées, se déchirent et se collent sur les mâts. Les manœuvres des Anglais s'embarrassent. — Un tel succès est invraisemblable. — Ah ! si un troisième ennemi n'approchait bord sur bord, la retraite serait certaine, la victoire même ne serait point impossible !

Cependant *la Danaé* a gravement souffert aussi ; elle ne pourrait éviter d'être prise entre deux feux qu'en commettant la faute de laisser derrière elle deux adversaires encore trop redoutables, qu'elle est maîtresse d'entraîner dans un sens opposé à la marche du troisième.

Pierre se résigne donc à prêter à la fois les deux flancs à *la Southampton* et à *la Mélampe,* qui veulent toujours essayer de l'abordage. Les braves de *la Danaé* se multiplient. Benjamin repousse quatre tentatives d'assaut. L'artillerie tonne et foudroie ; les grenades éclatent de toutes parts. La mousqueterie fait merveilles.

Maître Simon Vanburg s'occupe avec un sang-froid sans égal de la réparation des avaries, et, comme à miracle, cordages hachés, vergues brisées, voiles emportées, sont remplacés par les gabiers qu'il dirige.

La Danaé, voiles hautes, sort d'un tourbillon de feu et de fumée. *La Southampton* et *la Mélampe,* restées de l'arrière, s'apprêtent à lui envoyer leurs bordées dans la poupe ; Pierre a prévu leur dessein, il leur présente rapidement le travers et les salue d'une volée qui les oblige à ralentir leur feu.

L'on respirerait, si la troisième frégate anglaise n'était déjà sur le point de prendre part au combat.

L'action, qui s'est déplacée, continue à demi-portée de canon.

— Ces Français sont de vrais démons !... A couler bas ! à couler bas !... commande l'un des capitaines anglais, tandis que l'autre se retire de la mêlée pour mettre de l'ordre dans sa mâture.

Les boulets frappent la flottaison de *la Danaé*, où plusieurs voies d'eau se déclarent; mais, de même que les gabiers ont su réparer toutes les avaries du gréement, de même les charpentiers et calfats, suspendus à l'extérieur du navire, bouchent les trous de boulets avec des plaques de plomb.

Pierre Bart saisit tout à coup un moment favorable, lance sa frégate de manière à prendre par l'avant son second adversaire, le démantèle et va le forcer d'amener pavillon; par malheur, la brise adonne, la troisième frégate anglaise se trouve en un instant bord à bord.

Ce troisième navire, — dont l'histoire ne nous a pas transmis le nom, — couvre tout d'abord *la Southampton* et *la Mélampe*. — Il vient ravir à Pierre Bart la plus belle des victoires. Ce ne sera pourtant pas sans l'acheter chèrement, et sans être obligé, lui aussi, de s'éloigner pour se réparer à la hâte.

— Misérable Juin de malheur ! murmure de temps en temps Simon Vanburg, car la moindre diversion, le moindre renfort aurait suffi.

Pierre Bart n'a jamais le temps d'abattre entièrement un ennemi ; le second, le troisième renouvellent la lutte. — Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?... Il tenta d'imiter le dernier des Horaces. Il fut plusieurs fois sur le point de réussir, mais ses forces s'épuisaient.

A bord de *la Danaé,* les ponts sont couverts de cadavres et de sang ; les mâts, criblés de boulets, ne tiennent que par les ingénieux artifices de maître Vanburg ; le dernier jeu de voiles est mis en lambeaux.

Le combat dure depuis plus de quatre heures.

Le beaupré, clef de la mâture, est coupé enfin : sa chute entraîne celle du mât de misaine et du grand mât de hune. Par bâbord, *la Mélampe* tire à couler bas ; par tribord, la troisième frégate fait feu presque à bout portant :

— Amenez ! amenez ! crient les Anglais.

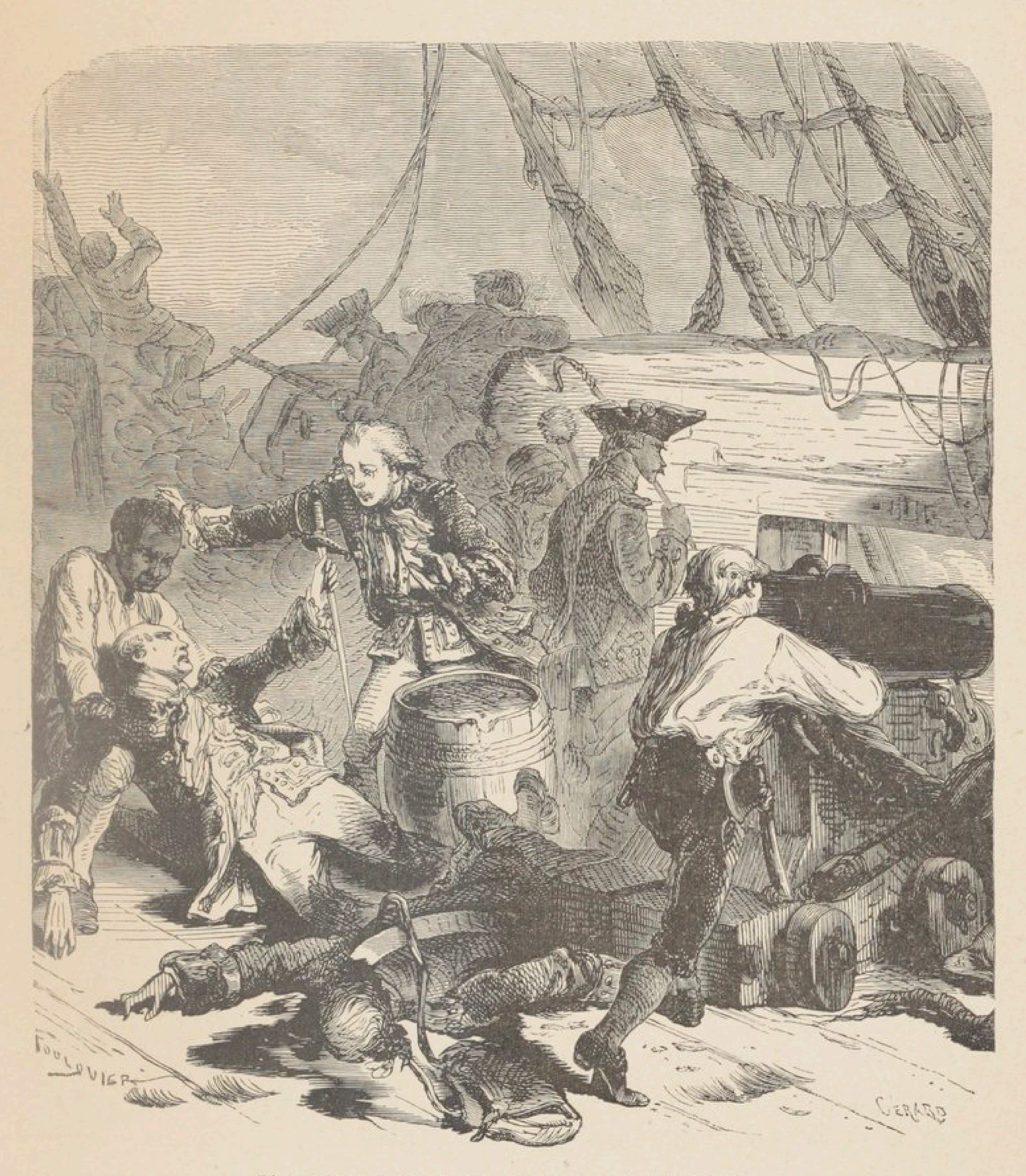
— Seriez-vous cent de plus, Bart n'amène point. Vive le roi ! répond Pierre Bart. Feu des deux bords !

La double bordée part. Les efforts redoublent de part et d'autre ; la bataille redevient plus furieuse que jamais.

Le plus habile des manœuvriers, lorsqu'il prête côté à deux ennemis, ne saurait déjouer les mouvements d'un troisième. Et, du reste, *la Danaé* gouverne à peine. Les gabiers, à commencer par maître Simon Vanburg, abandonnent le service de la mâture pour remplacer les canonniers morts à leur poste de combat. *La Southampton* s'est fait remorquer par ses chaloupes, et se met en travers sur l'avant de *la Danaé,* qui essuie alors le feu des trois frégates.

Tout espoir de vaincre est perdu, toute possibilité de battre en retraite est interdite ; il ne s'agit plus que de mourir.

Mais Pierre Bart a résolu d'entraîner dans sa ruine les trois navires qui l'entourent. Les munitions destinées aux Canadiens permettent de prolonger la défense ; les canons, chargés à double projectile, font des ravages incroyables à bord des deux frégates qui battent les travers. — Pourquoi faut-il que *la Southampton,* la moins redou-



Pierre Bart, blessé, donnant son épée à Benjamin.

table par elle-même, soit placée de manière à ne craindre que deux pièces d'avant, auxquelles répond toute sa batterie?

Elle vomit une bordée formidable.

Le capitaine Pierre Bart tombe baigné dans son sang; il a les deux cuisses emportées.

Sa noble voix ne retentit plus à l'arrière. Benjamin y court et voit le pauvre Vincent qui tient son maître dans ses bras. Le jeune lieutenant frémit de douleur; à l'aspect de son père mourant, ses yeux s'emplissent de larmes. Il voudrait que le commandant se laissât transporter dans sa chambre et s'y fît panser.

Pierre a déjà refusé. Il veut mourir sur son banc de quart, l'épée de Jean Bart à la main. A l'exemple de plusieurs autres héros de mer, il s'est fait mettre par Vincent dans un baril de son.

— Feu! matelots!... Feu! mes braves Dunkerquois!.., s'écrie-t-il.

Et le combat, un instant interrompu, recommence.

Maître Vanburg, qui dirige les deux pièces de chasse, a l'idée d'y mettre, par-dessus les boulets et la mitraille, des lambeaux de voiles et de cordages goudronnés qui s'enflammeront peut-être à bord de l'ennemi.

Son stratagème a des résultats inespérés.

La Southampton est bientôt en proie aux flammes. Les deux autres frégates anglaises sont forcées de lui expédier des secours; il faut qu'on la remorque sous le vent pour éviter un embrasement général. *La Mélampe,* criblée de boulets à la flottaison, est obligée en même temps de mettre aux pompes la majeure partie de son monde, et la mâture de la troisième frégate s'écroule avec fracas. — Un désordre inexprimable s'ensuit. Le canon cesse de tonner.

L'incendie, la voie d'eau, les plus graves avaries et surtout la manœuvre des chaloupes, réduisent les Anglais au silence. — *La Danaé* profite de cet instant de répit. — Officiers, maîtres, matelots, blessés pour la plupart, avisent aux réparations les plus urgentes. On aveugle les principales voies d'eau; on remonte à la hâte quelques affûts; des haillons de toile sont ajustés sur les débris du grand mât et du mât d'artimon; les canons sont rechargés jusqu'à la gueule.

Les mourants, imitant leur capitaine, travaillent avec un sang-froid et une obstination sublimes.

On vit un simple voilier, dont le sang ne pouvait être étanché, coudre entre eux un amas de chiffons, pour en fabriquer une petite voile de fortune. Quand il eut fini, le digne homme sourit et mourut.

Plus de dix amputés, sortant de leurs cadres, vinrent prendre part à l'ouvrage. Personne ne voulait être moins opiniâtre que le capitaine Bart.

Celui-ci, pourtant, sentait la mort venir. Il tendit à Benjamin sa glorieuse épée :

— Elle fut au *Renard de la mer,* à Cornil, frère d'Herman, à Jean !... Elle fut à mon père Gaspard !... à moi !... Elle est à toi maintenant. Je te lègue l'honneur de notre nom et de notre équipage... Point de larmes !... Du sang-froid !...

Pierre était soutenu par Vincent, dont il serrait la main fidèle. — Ce serrement de main fut compris : c'était le suprême adieu à la famille.

Un pavillon français couvrit le corps du capitaine Pierre Bart; le capitaine Benjamin Bart prit son poste.

Le feu se rouvrit.

Les Anglais, de leur côté, avaient utilisé le temps. — L'incendie est éteint à bord de *la Southampton,* qui se

regrée tant bien que mal. Les trois frégates, criblées d'avaries, reviennent à la charge.

Mais les dernières paroles de Pierre Bart circulent à bord de *la Danaé ;* elles électrisent les marins, jaloux de venger sa mort.

Benjamin commande d'une voix entrecoupée. Des cris de fureur répondent aux ordres du jeune Bart. La victoire est encore indécise. — Les Anglais, repoussés par un feu terrible, se demandent où la petite frégate française a pu trouver des forces nouvelles. Par quel prodige grandit-elle soudain?

Ce prodige, c'est le nom de Bart qui le fait.

Un enfant, — l'héritier des grands marins, — commande à une poignée de braves, et l'on ne peut plus prévoir l'issue de la lutte.

Tour à tour chacune des trois frégates plie. *La Danaé,* sous son unique voile de fortune, s'éloigne du champ de bataille ; elle gouverne droit sur la côte de France, où elle ira échouer ses glorieux débris.

Le commandant en chef des Anglais fait le signal à ses conserves de serrer au feu et de tirer à couler bas, tandis qu'au contraire il pointe toute son artillerie sur le tronçon de mât et le gouvernail de *la Danaé.*

Mât et gouvernail volent en éclats.

Successivement plusieurs pièces sont démontées. Leurs servants remplacent les servants tués aux pièces voisines, dont le feu devient plus vif. Les voies d'eau gagnent avec une horrible rapidité ; les poudres risquent d'être noyées. Benjamin ordonne de les retirer de la soute. Cette mesure peut entraîner l'explosion du navire. Qu'importe ! l'essentiel est de faire feu tant qu'on flottera. — Et le feu se prolonge au delà de toute attente.

L'extrême avant de la frégate n'existe plus. Une brèche

en occupe la place ; les deux canons que surveillait Simon Vanburg croulent sur leurs affûts brisés ; l'un d'eux roule à la mer ; tous les servants sont morts.

Seul, Simon Vanburg survit ; il court à l'arrière et s'y retrouve avec Vincent, qui fait stoïquement le service de pourvoyeur et qui, le voyant pointer un des derniers canons, lui dit avec mélancolie :

— Ah ! *maît',* ça pas drôle !...

— Eh ! mon pauvre moricaud, je ne dis plus non ! mais l'Anglais ne trouve plus ça drôle non plus !

Tous ceux des combattants qui tenaient encore dans l'entrepont ou la batterie montent en criant :

— Nous coulons !

— Eh bien ! les poudres sur le pont ! répond Benjamin, chargez toutes les pièces !... Feu !...

Les quelques pièces qui peuvent encore tirer vomissent triple charge. Les ennemis ripostent et les démontent, à l'exception d'une seule, celle que recharge Simon Vanburg.

Les Anglais suspendent leur feu.

— Cher monsieur Benjamin, disait Vincent, vous pas rendre le navire, mais *li* couler... Permettez-moi amener pavillon.

Les mourants, étendus autour du banc de quart, semblent approuver ces paroles.

Lorsque *la Danaé,* qui ne peut plus se défendre, va être engloutie, baisser son pavillon, ce n'est point la rendre à l'ennemi, c'est demander asile pour des blessés.

Benjamin hésite pourtant.

Et Simon Vanburg tire son dernier coup de canon.

Trois bordées y répondent. — Leur effet est horrible.

Benjamin Bart eut à son tour la jambe emportée, il tomba mourant sur le corps de son père.



Le nègre Vincent.

Maître Simon Vanburg, broyé par la mitraille, n'est plus qu'un tronçon; il tourne vers son capitaine un regard où brillent encore son dévouement et son courage.

Le bâton auquel pend le pavillon a été coupé ; il roule dans le sang de Benjamin.

Déjà les chaloupes anglaises se dirigent vers *la Danaé* pour y recueillir les mourants. — Elles accostent. Vincent veut emporter son jeune maître. Benjamin résiste.

Il embrasse le corps de son père, il se drape dans le pavillon, il regarde le cadavre de Simon Vanburg et murmure le nom de Thomine.

Vincent insiste :

— Non ! non ! je veux mourir à bord !... Je vais rejoindre mon père !... je te charge de consoler ma mère et de lui transmettre nos adieux...

Puis, s'adressant aux débris de l'équipage :

— Matelots ! mes braves amis, ajouta le jeune héros, que ce pavillon soit notre linceul !... vous prierez pour le repos de nos âmes !...

A ces mots, l'épée de Jean Bart tombe de la main du valeureux héritier de son nom.

Elle devait être à jamais perdue...

Car Vincent se hâte de faire déposer dans une embarcation Benjamin évanoui.

La Danaé coule peu d'instants après.

Elle coule, après avoir soutenu un combat inégal qui dura en tout plus de six heures, un combat dont toutes les circonstances sont héroïques, et qui, cependant, est demeuré peu connu.

A la vérité, le ministre avait commis la plus grave des imprudences, en résistant aux sages avis de Pierre Bart et en expédiant sur une mer couverte de croiseurs des frégates armées en flûtes, sans les faire escorter. Aucune

relation officielle du combat n'existe dans les archives de la marine ; aussi, nos meilleurs historiens n'ont-ils rien dit de la journée de *la Danaé ;* aucune publicité ne fut donnée à la sublime défense des neveux de Jean Bart. Pour déguiser une faute, on étouffa leur gloire. Si le nègre Vincent, qui vécut jusqu'en 1796, n'avait été un témoin d'une incontestable sincérité, si la famille Bart, le port de Dunkerque et les populations du littoral de la Manche n'avaient conservé la tradition des faits, on oserait peut-être les révoquer en doute.

Les ennemis se comportèrent noblement. Ils recueillirent à leurs bords, non seulement Benjamin et ses compagnons, mais aussi le corps du brave Pierre Bart. Du reste, les trois frégates, hors d'état de continuer la croisière, retournèrent dans les ports anglais.

IV

LA COMPLAINTE POPULAIRE

L'admiration que la belle défense de *la Danaé* inspirait aux vainqueurs l'emporta cette fois sur les haines et les préjugés nationaux. A leurs bords, criblés de boulets français, teints de sang anglais, avariés, délabrés, incapables de tenir la mer, ils surent rendre à l'équipage dunkerquois tous les honneurs dus au courage malheureux.

Lorsque Benjamin Bart, mourant, fut porté sur le pont de la frégate commandante, le capitaine et les officiers se découvrirent avec respect ; les matelots, rangés sur les passavants, imitèrent l'état-major ; les soldats de marine, alignés sur le gaillard d'arrière, présentèrent les armes.

Le nom de Bart circulait déjà dans tous les groupes.

Lorsque le corps de Pierre Bart, encore enveloppé dans le pavillon de *la Danaé,* parut à bord, un funèbre roulement de tambours fut ordonné.

Enfin, les prisonniers, — contrairement à un usage cruel et trop fréquent, — ne furent point dépouillés, ne

subirent aucun mauvais traitement et eurent à se louer de l'accueil des ennemis.

Ils étaient tous blessés : on les pansa. — Ils étaient répartis sur les trois navires : aucun d'eux ne fut mis aux fers ; et ceux qui se trouvaient encore en état de prendre part à la manœuvre, laissés libres sur le pont, unirent leurs forces à celles des marins anglais.

Ainsi, vingt ans plus tard, à bord de *la Surveillante,* commandée par Du Couëdic, furent recueillis et traités les braves marins anglais de *la Québec.* Alors aussi vainqueurs et vaincus s'entr'aidèrent pour préserver de l'incendie et puis du naufrage la frégate victorieuse, qu'il s'agissait de ramener à Brest.

La Southampton, la Mélampe et leur conserve, s'étant séparées, atterrirent à grand'peine dans les ports de Bristol, Hull et Portsmouth.

Ce fut à Portsmouth que mourut Benjamin Bart.

Il mourut en murmurant la louange de son père, en chargeant une dernière fois Vincent de ses adieux pour sa mère et pour Thomine, — l'orpheline de maître Simon Vanburg. Il mourut en pressant sur son cœur un petit nœud de rubans, relique mystérieuse que son serviteur devait bientôt rapporter à Dunkerque.

Les prisonniers français suivirent le convoi de leur capitaine, de leur lieutenant et de plusieurs autres de leurs braves compagnons. Les uns, le bras en écharpe ; les autres, le front bandé ; ceux-ci se traînant avec des béquilles ; ceux-là, pâles et défaits, appuyés sur des bras amis, s'avançaient lentement, le cœur fier, la tête haute, les yeux humides.

Le commandant et les officiers anglais menaient le deuil.

La population, instruite des détails du combat, témoi-

gna par des cris d'enthousiasme les impressions qu'elle ressentait. Et qui eût pu voir d'un œil sec les débris du noble équipage accompagnant les dépouilles des héros à leur dernière demeure? Qui eût pu rester insensible à la vue de ce peloton de blessés dont le navire avait combattu jusqu'à ce que la mer l'engloutît, et dont les chefs, — un père et un fils, neveux de Jean Bart, — avaient payé de la vie leur sublime résistance à des forces six fois supérieures?

Entre tous, on remarquait le pauvre nègre Vincent, blessé comme les autres, mais moins gravement que la plupart. Seul, il ne portait pas le costume marin, que remplaçait pour lui la livrée modeste de la famille Bart.

Les gens de *la Danaé,* témoins de son dévouement, lui avaient fait prendre une place d'honneur : il ne les en remercia même point. Vincent ne levait pas le front; une légitime fierté ne tempérait pas sa douleur. Depuis qu'il avait fermé les yeux de M. Benjamin, il pleurait et sanglotait.

Et c'était à lui qu'était réservée la pénible mission d'instruire Mme Bart de la perte de son époux et de son fils.

A Dunkerque déjà la fatale nouvelle était connue; les gens du port s'entretenaient du combat du 27 mars et de la fin héroïque de MM. Bart; car il était arrivé des lettres de Bristol, de Hull et de Portsmouth. Mais personne ne se sentit le courage d'apprendre à Mme Bart le glorieux désastre qui la plongeait dans un double deuil.

Par une généreuse mesure exceptionnelle, l'équipage de *la Danaé* fut renvoyé en France sur un navire parlementaire. — Ainsi, plus tard, le roi Louis XVI ne voulut pas que les combattants de *la Québec* fussent retenus prisonniers de guerre, et les fit reconduire en Angleterre avec tous les égards dus à leur courage.

De tels exemples font honneur à l'humanité ; ils consolent des horreurs des combats.

A peine les braves de *la Danaé* eurent-ils mis pied à terre, que les gens de Dunkerque accoururent en foule à leur rencontre. — Ce fut à qui les traiterait et les fêterait. — Mais Vincent ne voulut pas rester un seul instant avec ses compagnons de gloire et d'infortune ; il se dirigea en tremblant vers la maison de Mme Bart.

Dans le parloir du logis, madame travaillait de l'aiguille, à la lueur d'une lampe de cuivre ; Thomine, qui demeurait avec elle depuis l'appareillage de *la Danaé,* travaillait de même ; elles n'échangeaient que peu de mots, mais regardaient alternativement le petit Marie Bart, qui se roulait sur une natte des Antilles.

Bien diverses avaient été les impressions d'Isabelle et de Thomine, même depuis le funeste retour de *l'Harmonie.* Les pressentiments sinistres de l'une n'avaient cessé de grandir ; l'autre avait pris à tâche de se faire illusion ; elle conservait, la folle jeune fille, toutes ses espérances d'avenir et de bonheur.

Isabelle, depuis quelques jours, croyait lire dans tous les yeux des présages néfastes ; il lui semblait qu'on évitait de lui parler ou qu'une sorte de compassion se mêlait aux moindres paroles qu'on lui adressait.

Thomine se berçait des rêves gracieux de son âge ; elle redisait à toute heure le nom de Benjamin.

— Il m'aime !... il me l'a dit !... Je suis sa fiancée !... j'ai sa promesse... et Bart ne trompe jamais ! — Chère dame, je ne suis que votre humble compagne ; dans votre bonté, vous m'appelez souvent : Ma fille !... Un jour, je serai votre fille tout de bon ; comme vous, je serai moi-même une Bart !...

— Pas de nouvelles !... et pourtant c'est devant deux

frégates ennemies que ce lâche Juin a pris la fuite ! pensait Mme Bart. Pas de nouvelles !... O mon Dieu ! mon fils, mon mari ont péri peut-être...

Mais Thomine souriait.

— Ils ont échappé, ou plutôt ils sont vainqueurs, se disait-elle ; mon Benjamin s'est couvert de gloire. A son retour, le roi le nommera capitaine. Moi, j'aurai mes seize ans accomplis... Ma mère n'avait que seize ans tout juste le jour de son mariage.

Le petit Marie Bart trébucha et faillit tomber ; la jeune fille courut, le prit dans ses bras et le porta vivement à Mme Bart, qui ne put retenir ce cri de douleur :

— Pauvre enfant !... as-tu encore un père et un frère ?

— Oh ! madame !... interrompit Thomine d'une voix harmonieuse, quelles sinistres pensées !...

— Pardon, chère enfant, ton père aussi est à bord de la frégate...

— Mon bonheur tout entier est à son bord, madame ; il y est avec mon père, avec votre mari, votre fils...

Thomine rougit un peu ; mais son trouble devait échapper à la mère affligée de Benjamin.

— J'espère, madame, et je voudrais dissiper votre tristesse...

Mme Bart remercia d'un regard bienveillant, — puis elle reprit son ouvrage. Tout retomba dans le silence.

Le marteau de la porte extérieure ne tarda pas à retentir. La servante qui ouvrit à Vincent poussa un grand cri ; Mme Bart se leva frémissante. Vincent parut.

Il tremblait et balbutiait ; ses yeux étaient rouges, sa face portait l'empreinte de la consternation ; il avait un crêpe noir au bras, un autre crêpe au chapeau.

Lequel... lequel ai-je perdu ?... demanda impétueusement Mme Bart.

Au lieu de répondre, le nègre fondit en pleurs.

— Tous les deux?... tous les deux?... ajouta Mme Bart.

Vincent courba la tête ; — ensuite, il la soutint.

Thomine s'était affaissée sans dire un seul mot ; — si Vincent revenait seul, maître Simon Vanburg, son père, avait assurément péri comme son fiancé. Un voile épais couvrit ses yeux.

Le parloir s'était rempli des servantes et des voisines, qui venaient enfin au secours de Mme Pierre Bart et de l'infortunée Thomine.

Une heure mortelle s'écoula dans les gémissements et les sanglots. La veuve et l'orpheline, la mère et la fiancée, foudroyées par l'horrible nouvelle, étaient entourées de soins pieux; mais quelles consolations leur offrir? qui eût osé leur parler de la gloire impérissable des naufragés de *la Danaé?*

Si la honte est pire que la mort, si la mère spartiate ne peut revoir son fils que sous ou sur le bouclier, — la gloire, hélas! pour celles qui aiment ne vaut pas la vie de ceux qu'elles aimaient.

Mme Pierre Bart rompit le silence ; elle voulut connaître les détails du combat où avaient péri son mari et son fils.

— Mon cœur est en deuil depuis l'instant de leur départ, dit-elle avec amertume, et quand j'ai su que *l'Harmonie* les avait abandonnés, j'ai perdu toute espérance... Mais parle donc, Vincent, parle!... j'écoute.

Thomine écoutait aussi.

Et Vincent allait entreprendre le récit de la journée du 27 mars, quand un chant héroïque et lugubre se fit entendre au dehors. Vincent étendit les bras :

— Ça même!... murmura-t-il.

En effet, le chant, composé par un des combattants de *la Danaé,* n'était autre chose que la relation du combat. Au

sortir du banquet qu'on leur avait offert, les marins le chantaient, et les deux derniers vers de chaque couplet, répétés en chœur, produisaient un effet profondément triste.

Mme Bart, qui tenait Marie pressée contre son cœur, permit d'ouvrir la fenêtre.

Thomine s'était agenouillée.

Sur un rythme lent et grave comme un psaume sacré, le chant de deuil et de gloire retentissait distinctement. Les échos du port de Dunkerque se renvoyaient des paroles que le temps devait singulièrement altérer, — au point que le nom même de Bart ne fut pas respecté; — mais l'air, populaire sur le littoral de la Manche, y est connu de nos jours sous le nom de *Complainte du corsaire Barbe*. Nous lui restituerons son véritable titre.

COMPLAINTE DES NEVEUX DE JEAN BART

Chrétiens et gens de mer, Français, Bretons, Normands
Et vous Flamands,
Au triste et glorieux récit de nos tourments,
Pour ne point trouver de charmes
A verser de grosses larmes,
Il faudrait des cœurs de fer
Forgés au fond de l'enfer. } *Bis.*

C'était le vingt-six mars, messieurs Bart père et fils,
Marins finis,
Nous commandaient à bord; — mais malgré leur avis
Notre frégate légère,
A peine équipée en guerre,
A tous risques déborda
Pour aller en Canada. } *Bis.*

La Danaé sortit de Dunkerque, le soir,
Par un temps noir,
Et, dès le point du jour, on cria du bossoir :
« Au vent, deux voiles de guerre,
Deux frégates... d'Angleterre ! »
Aussitôt Pierre-Jean Bart
Monte sur son banc de quart. } *Bis.*

D'un lâche déserteur, non, non, mille fois non,
Jamais le nom
Ne salira mes vers par son vilain renom.
Il fuit avec la réserve,
Qui naviguait de conserve.
Notre capitaine à part } *Bis.*
Prend son fils Benjamin Bart.

— « Nous avons pour aïeux Jacobsen le Renard,
Le grand Jean Bart,
Michel, les trois Cornil... Je suis fils de Gaspard...
Mais on nous trahit... que faire?
— Doutez-vous de moi, mon père?
En route et tambour battant! } *Bis.*
— Bien, mon fils, je suis content.

— « Hissez le pavillon!... Détapons, démarrons,
Pointons, tirons!
Pour l'honneur de la France, à l'ennemi courons! »
Une bordée à mitraille
A commencé la bataille;
Feu de tribord et bâbord! } *Bis.*
Feu de bâbord et tribord!

Chacun d'eux est plus fort que nous, — eh bien! amis,
Nous avons mis
Vingt fois en grand danger chacun des ennemis.
La frégate, armée en flûte,
Chaudement soutient la lutte.
L'espoir d'en sortir vainqueurs } *Bis.*
Pénètre enfin dans nos cœurs.

— « Courage, matelots, faisons notre devoir! »
Il faillait voir
Mitrailles et boulets autour de nous pleuvoir,
Quand un navire se montre
Venant à notre rencontre.
— Ah! si c'était un français!... } *Bis.*
Non! c'est un troisième anglais!

— « Seraient-ils cent de plus, Bart n'amène jamais.
Braves Français,
Du sang-froid! abattez leurs mâts et leurs agrès! »
Mais, hélas! la canonnade,
Qui nous prend en enfilade,
Blesse à mort le commandant : } *Bis.*
— « Appelez mon lieutenant.

— « Prends cette vieille épée, enfant, et souviens-toi,
Au nom du roi,
Qu'à Jacobsen, Cornil et Jean Bart, puis à moi,
A moi, Pierre Bart, ton père,
Elle appartint noble et fière.
Je meurs!... ne me pleure pas, } *Bis.*
Mon fils, commande et combats! » }

Benjamin prend l'épée et le commandement
Du bâtiment.
Cette épée à la main, il combat vaillamment,
Mais, six heures écoulées,
Après plus de cent volées,
Elle tomba de la main } *Bis.*
Du cher monsieur Benjamin. }

Tout nous manque à la fois, poudres, boulets et bras,
Voiles et mâts;
La Danaé n'est plus qu'un ponton coulant bas.
— « Je ne rends pas le navire,
Mais il sombre et moi j'expire;
Demandez, je le permets, } *Bis.*
Secours aux canots anglais. » }

Il n'avait pas vingt ans, il était brave et beau,
Le lionceau,
Droit comme un mât tout neuf, souple comme un roseau.
A voir s'éteindre la flamme
De ses doux regards de femme,
A le voir qui se mourait, } *Bis.*
Tout l'équipage pleurait. }

— « Voici ma volonté, vous mettrez sur nos corps,
Pour drap des morts,
Ce pavillon français qui flotte à nos sabords.
Je vais rejoindre mon père,
Tout le deuil reste à ma mère.
Vous lui direz notre adieu. } *Bis.*
Pour nos âmes priez Dieu! » }

Voilà comment sont morts messieurs Bart père et fils;
De profundis!
Matelots, Dieu les ait en son saint paradis!
Voilà quelle est votre histoire,
De sang, de deuil et de gloire.
Dignes neveux de Jean Bart,
Morts sur votre banc de quart,

Morts sur votre banc de quart,
En vrais neveux de Jean Bart!

Pendant le dernier couplet, toutes les femmes et Vincent s'étaient agenouillés.

Comme le demandait le barde populaire, le *De profundis* fut récité en commun.

Ensuite Vincent dit à Mme Bart comment il avait été chargé pour elle des adieux du capitaine Pierre Bart et de ceux de M. Benjamin. Puis, en présence de Thomine, il lui remit le petit nœud de rubans dont le jeune officier ne s'était séparé qu'en rendant le dernier soupir.

Mme Bart pressa sur ses lèvres ce gage d'un sentiment qu'elle ignorait; Thomine frissonna de douleur.

— Mais quelle est celle qu'il aimait? s'écria la pauvre mère, où est-elle pour que je l'appelle ma fille?...

— Appelez-moi donc votre fille, madame! dit Thomine palpitante.

Mme Bart lui ouvrit ses bras.

. . . .

Elles pleuraient ensemble, ensemble tous les jours

Le nègre Vincent les servait.

A la place où l'on voyait autrefois l'épée du Renard de la mer, de Cornil premier, de Jean Bart, de Gaspard et de Pierre Bart, — l'épée de Benjamin, — Thomine avait appendu la petite croix de chêne donnée par Jean Bart à Thomas Vanburg, son aïeul.

Peu après, à cette petite croix fut attaché un nœud de rubans. — Thomine, avec un élan de reconnaissance et d'amour, baisa la main maternelle qui l'y mettait. Sur cette main coulèrent de grosses larmes.

Puis elles parlèrent de M. Benjamin.

Lorsque le nègre Vincent les entendait causer ainsi, à chaque éloge nouveau, il murmurait en soupirant :



Mme Bart et Thomine. — La croix et le nœud de rubans.

— Ça même !...

Mais déjà cette touchante approbation du bon serviteur faisait sourire *le jeune monsieur* Marie Bart, qui grandit au récit des grands exploits de ses ancêtres, en entendant raconter le combat de *la Danaé,* en entendant chanter la complainte des neveux de Jean Bart.

Sa mère s'alarmait de lui voir prendre un intérêt trop naturel à des histoires qui eussent charmé tout autre enfant de son âge. Pouvait-elle empêcher qu'un neveu de Jean Bart, qu'un fils du capitaine de *la Danaé* se montrât avide de connaître les belles actions qui faisaient l'honneur de son nom et de sa famille? Pouvait-elle empêcher Dunkerque entier de lui dire : Tu es un Bart !...

Et Thomine était là, toujours prête à satisfaire l'ardente curiosité du petit garçon, Thomine dont la douleur s'était lentement convertie en une vénération enthousiaste pour la mémoire de son infortuné fiancé. Elle n'avait rien oublié des anciens récits de maître Simon Vanburg ; elle savait de plus, aussi bien que le bon Vincent lui-même, tout ce qui s'était passé pendant la sublime journée du 27 mars.

Vincent, de son côté, en parlait trop souvent en son style naïf.

Marie Bart n'avait pas de plus grand plaisir que d'écouter Thomine. Plus que personne au monde, il trouvait du charme à verser de grosses larmes quand on peignait devant lui les derniers moments du brave Pierre Bart, son père, et la généreuse opiniâtreté de son frère Benjamin.

Thomine ne lui laissa rien ignorer de ce qu'elle avait appris, dès l'enfance, de la vie et de la mort des deux Jacobsen, des Janssen, de Michel Bart, des trois Cornil, l'un père, l'autre frère, le troisième, fils de Jean Bart.

Tous les chants, tous les poèmes rimés en l'honneur du célèbre chef d'escadre, elle les récitait. Elle pouvait raconter aussi comment André Bart, autre neveu de Jean, s'illustra tour à tour sur *la Sirène, la Reconnaissance* et *le Blackoal*.

Un jour vint où Marie Bart déclara qu'il voulait être marin pour venger la mort de son père et de son frère, en marchant sur les traces de ses aïeux.

Mme Bart en frémit ; elle essaya de s'opposer aux desseins de son fils. Thomine soutint Marie Bart ; il fallut que la pauvre mère cédât.

Marie Bart, nommé garde-marine, partit pour le port de Rochefort.

Les adieux furent déchirants.

— La mer et la guerre me le prennent donc, lui aussi ! s'écriait Mme Bart. O mon Dieu ! par pitié, conservez-moi mon dernier fils !

Cette prière fut exaucée. — Pierre-Robert-Marie Bart survécut longuement à sa tendre mère, dont il ferma les yeux, assisté par Thomine et par le bon Vincent.

La carrière de ce dernier, consacrée tout entière au service des Bart, se prolongea jusqu'en 1796 ; mais Thomine, peu de jours après la perte de sa protectrice, mourut, jeune encore, en bénissant Dieu et en murmurant le doux nom de Benjamin.

V

LES DERNIERS BART

D'après M. Vanderest, qui a compulsé avec un soin scrupuleux les registres de l'état civil de Dunkerque, quatre-vingt-quinze Bart du sexe masculin y sont nés, de 1623 à 1673 seulement ; et le même auteur en compte en tout cent six ; mais la plupart furent marins et prodigues de leur sang généreux. Si vivace que fût la tige, la guerre et les travaux de la mer devaient faucher tous ses rameaux.

Le dernier Bart, fils unique de Marie Bart, après avoir eu la douleur de perdre son noble fils et de voir ainsi s'éteindre le beau nom de Bart, est mort lui-même dans les environs de Dunkerque, le 16 février 1855.

Il s'appelait Henri-Ferdinand-Marie. Né à Dunkerque le 22 février 1781, et adopté, à l'âge de sept ans, par sa ville natale, il était appelé à parcourir brillamment la carrière de ses ancêtres. Il servit quelque temps sous les ordres du futur contre-amiral Vanstabel ; mais la révolution brisa misérablement son avenir, qui fut ainsi perdu pour la marine française.

Jean-Pierre Bart, son fils, né à Bordeaux le 11 septembre 1807, se montra digne à tous égards de son grand nom maritime. Ses nombreux camarades proclament qu'il était l'un des officiers les plus distingués et les plus braves de notre marine contemporaine, où il figurerait sans doute aux premiers rangs s'il ne lui avait été prématurément enlevé.

N'étant encore qu'écolier, Jean Bart se signale par un acte de courage, en sauvant, après un naufrage, une femme et un enfant, qui eussent inévitablement péri sans son intrépidité. Cet acte de sauvetage attira sur lui l'attention du ministre. Entré à l'école de marine en 1823, il y remporte un second prix, et peu après est mis à l'ordre du jour pour avoir puissamment contribué à la reprise, sur les Algériens, d'un brig de Marseille. Sous une grêle de mitraille, il ose couper lui-même les amarres, et mérite ainsi d'être nommé d'emblée enseigne de vaisseau. Partout il se fait remarquer par son zèle et son courage : en 1838, à bord de *la Terpsichore,* pendant un coup de vent qui mit la frégate en perdition ; — en 1839, à l'île Maurice, en relevant énergiquement l'insulte faite par les Anglais à notre pavillon ; — en 1840, dans la division qui faisait le blocus de la Plata ; et enfin, au retour de cette campagne de guerre, lorsqu'il fut appelé au commandement de la corvette *la Sarcelle* et envoyé aux îles Comores avec une mission difficile.

Il est mort à Mayotte, le 3 juin 1843, n'étant encore que lieutenant de vaisseau. Ses dépouilles mortelles reposent à Nossi-Bé (Madagascar).

L'arrière-petit-fils du capitaine de *la Danaé,* le dernier représentant de la famille Bart, avait toutes les belles et nobles qualités de ses pères, tous les généreux instincts d'un marin de race, toutes les vertus qui font ai-

mer les gens de mer, et, par-dessus toutes, une ardente piété filiale qui s'unissait en lui à la plus aimable simplicité, à la plus touchante modestie.

En lui finit, — au delà des mers, — cette glorieuse famille des Bart, dont on peut dire, — chose rare dans l'histoire des plus illustres : — Elle s'éteignit sans avoir dégénéré !

LE

CHATEAU DU TAUREAU

LE

CHATEAU DU TAUREAU

I

PARTIE INTERROMPUE

— Ho du canot ! ho ! héla au porte-voix la sentinelle de la plate-forme.

Point de réponse.

L'embarcation, grande et belle chaloupe, favorisée par la marée descendante, s'éloignait de la rivière de Morlaix, s'engageait dans le chenal de l'ouest et tentait évidemment de violer la consigne. A l'arrière, gouvernait un homme jeune et vigoureux, dont un manteau ciré cachait le costume. Deux bas Bretons, assis au pied des mâts chargés de toile, s'y tenaient les bras croisés. Le milieu était entièrement couvert par une de ces épaisses toiles goudronnées que les marins nomment *prélart*.

— Accoste, à l'ordre ! cria encore le soldat, qui, lâchant le porte-voix, arma son fusil.

— En voici trois qui ont l'oreille diablement dure ! fit le caporal de garde.

— Toujours de même ces Bretons ! ajouta le portier-consigne en haussant les épaules.

— Feu donc ! feu ! s'écriait en trépignant le capitaine Hervé Plourin, dit Balafrot, parfait grognard de la grande armée, vétéran à demi invalide, présentement commandant du château du Taureau, qui protège la rade

Vieux serviteur de la république et de l'empire, ancien ami de la Tour d'Auvergne, mais grand admirateur du petit caporal, bonapartiste par entraînement, cœur français avant tout, moustache grise, jadis sabreur, au demeurant le meilleur des hommes, Balafrot a été cent fois dessiné par Charlet. Qui ne connaît sa martiale et sympathique physionomie ? Ses états de service y étaient gravés. Lors des Cent-jours, en 1815, il ne pouvait avoir moins de cinquante-cinq ans.

Quant au château, il n'a guère plus de trois siècles. Bâti sur un îlot rocailleux, à dix kilomètres de la ville, entre les deux chenaux, celui de Léon et celui de Tréguier, c'est une forteresse oblongue, dont l'origine, exclusivement municipale, remonte à 1542.

Quand le roi Louis XIV eut confisqué le château du Taureau, Vauban y construisit des casemates voûtées, et arma sa batterie basse de canons de gros calibre, dont le capitaine commandant Balafrot aimait à vanter la longue portée.

Il n'en avait que faire à cette heure, mais il pestait en vieux soldat, car son potage allait refroidir.

— Chiens de têtus ! On ne peut seulement pas se mettre à table ! disait-il avec humeur.

Le matelot Guichavoa, son factotum, ne craignant pas que le roulis avariât la soupière, l'avait suivi en se dandinant.

— Encore un qui veut gober quelque prune ! fit-il d'un ton fort insouciant.

Mais, dès qu'il put voir la barque et raisonner en marin, l'incident l'intéressa.



Le château du Taureau.

Pas un navire, pas un bateau, petit ou grand, ne devait passer sans être interrogé ou même visité, s'il y avait lieu. Grand ennui pour les pêcheurs qui, en louvoyant, s'étaient élevés au vent et ne se résignaient qu'à contre-cœur à renoncer à un avantage obtenu parfois à grand'-peine. Fâcheuse perte de temps pour le caboteur en position d'entrer aisément en rivière, mais que la formalité de la visite attardait de plusieurs heures en lui faisant manquer la marée. De là le grand nombre des récalcitrants. Il fallait sans cesse recourir à l'emploi des fusils, des espingoles et pièces légères braquées aux embrasures de la plate-forme, ou même aux gros canons. Mais l'impertinente chaloupe qu'on hélait avait bon vent de travers, ne perdait absolument rien à obéir et se rendait par conséquent suspecte.

Elle éveillait par cela même l'attention professionnelle de Guichavoa, seul et unique marin en résidence au château du Taureau.

Trente ans, nez retroussé, lèvres épaisses, yeux gris et perçants, teint basané, cheveux bruns à tire-bouchons, oreilles en cornets de dragées, décorées d'annelets d'argent, buste d'athlète artistement tatoué, bras musculeux couverts de dessins indélébiles, taille au-dessous de la moyenne, comme la plupart des riverains trégorrois, Efflam-Denez Guichavoa, natif de Locquirec, avait fait tous les métiers que peut faire un matelot sans cesser d'être marin. Il avait été pêcheur, caboteur, apprenti pilote, aide-calfat, aide-charpentier, décolleur de morue, gabier et canonnier au service de l'État, corsaire, ce qui lui plaisait le mieux, matelot au long cours depuis la paix, et, en dernier lieu, batelier, ce qui ne lui plaisait aucunement.

Moyennant la modique rétribution de cinq centimes par tête, il transbordait bêtes ou gens, non loin de l'embou-

chure de la rivière de Morlaix. Triste emploi pour un gaillard de son âge et de sa trempe.

Que voulez-vous ? Quand Napoléon revint de l'île d'Elbe, Guichavoa était inscrit au rôle de *l'Active,* beau brig de la maison Tardif et Cie, achevant de décharger une cargaison de vins d'Espagne. Le brig désarma net ; l'équipage fut congédié. Trop heureux alors de trouver à ramer dans un bateau de passage, Guichavoa jetait de mélancoliques regards sur la mer grande, où reparaissaient déjà les croiseurs anglais.

— Plus de corsaires ! pensait-il ; mais pourquoi pas ? Quand donc me reviendra la chance ?

Ce fut dans cette situation que le retrouva Mme veuve Destournelles, sœur puînée du capitaine Balafrot, rappelé depuis une semaine au commandement du château du Taureau.

Plusieurs années en çà, les nombreuses blessures qui empêchaient le digne officier de servir plus activement, lui avaient valu ce poste. Dès les premiers jours de la première restauration, il le perdit. Revers affligeant. Réduit à une chétive pension de demi-solde, au lieu de venir en aide à sa pauvre sœur, allait-il être une charge pour elle ? Les attentions filiales de sa nièce Philiberte ne le consolaient point de son retrait d'emploi. On végétait dans une vieille maison du quai Tréguier appartenant à l'armateur Tardif, indulgent propriétaire et parfait voisin ; mais encore on végétait. Le retour inopiné de l'empereur changea toutes choses. Tandis que les Tardif, inquiets du sort de leurs navires en cours de voyage, désarmaient *l'Active* et mettaient sur le pavé le matelot Guichavoa, Hervé Plourin, dit Balafrot, était réintégré dans ses fonctions, sans avoir été contraint, grâce au ciel, d'entamer une certaine somme qu'il regardait comme sa-

crée. Pour le moment il voulait à son service un marin du pays, bon à tout faire.

— Du pays, j'en suis, madame, comme vous le savez, dit Guichavoa; les courants et les roches de toute la côte me connaissent, et tout faire, ça me connaît encore mieux.

— Parfaitement vrai! s'écria en souriant la jeune Philiberte, qui accompagnait sa mère; je sais que vous avez beaucoup de connaissances.

— Hormis celle d'une demoiselle plus mignonne que vous, dit Guichavoa d'un ton dégagé, et d'une dame plus brave que madame votre maman.

Courage et travail étant synonymes pour Guichavoa, *brave* signifiait ici *laborieuse*.

L'honorable veuve ne parut pas insensible au compliment.

— Savez-vous faire un peu de cuisine? demanda-t-elle.

— La cuisine! ça me connaît, soyez calme! A bord de *l'Artémise,* j'ai fait fonction d'aide-coq, et sur *le Formidable,* j'étais marmiton de l'état-major.

— Et le service de table?

— Quand j'étais mousse sur *la Jeune-Coquette* de Saint-Malo, on me surnommait *maître d'hôtel*. Déboucher les vins fins, ça me connaît! Et cirer les bottes, donc!

— Je ne vous parle de batelage ni de pêche, poursuivit Mme Destournelles; mais à quelques brasses du fort, sur un rocher, mon frère a entrepris de faire un petit jardinet avec des terres rapportées ,et...

— Le jardinage! interrompit Guichavoa, comment pouvez-vous me demander si ça me connaît?...

— Oubliez-vous donc, maman, dit Philiberte, que Guichavoa, l'an dernier, a été mon collaborateur.

— A bord de *la Cunégonde,* de Nantes, je cultivais les salades, les radis, le persil, et si le capitaine m'avait

laissé faire, j'aurais planté un prunier au milieu du navire dans une caisse de tôle tapissée de liserons...

— Décidément, mon garçon, vous êtes bien l'homme qu'il faut à mon frère, et vous n'avez qu'à vous rendre au château du Taureau pour entrer immédiatement à son service.

— Dans un quart d'heure, dit Guichavoa, j'aurai cédé ma place à un camarade trop content de la prendre, et dans une heure je serai au fort. Grand merci d'avoir pensé à moi.

— Ce n'était que justice ! dit Philiberte, qui, pendant l'armement de *l'Active,* en chargement pour Malaga, s'était fort applaudie de l'obligeance du matelot.

Avec un zèle ingénieux et une grande adresse, Guichavoa l'avait aidée à l'ornementation de son petit jardin ou, en langue morlaisienne, de son *kombot.*

Le mot signifiait jadis, en bas breton, *étage,* comme l'atteste Legonidec. Les Bretons l'ont oublié en s'emparant du mot français, qu'ils estropient abominablement. Depuis, les Morlaisiens, qui le lisent tous les jours sur les affiches de notaires, s'en demandent l'origine ; ils le font dériver du saxon ou de l'espagnol ; quelques-uns opinent pour le sanscrit.

Philiberte faisait ses délices du *kombot* le plus élevé, dépendant de la vieille maison à pignon sur quai. On y accédait par un pont jeté au-dessus de la cour intérieure, entre le grenier et le roc, d'où l'on gravissait ensuite deux fois vingt marches.

A Morlaix, sur l'une et l'autre rive du port et des deux ruisseaux qui s'y déversent souterrainement, il y a des jardins ainsi étagés, subdivisés en six ou huit terrasses, dont la plus haute est souvent couronnée d'arbres séculaires.



La rivière de Morlaix.

Dans son petit jardinet perché presque au sommet de la colline et d'où l'on jouissait d'une vue admirable, Philiberte, en des jours relativement prospères, s'était complue à construire une sorte de grotte ornée de coquillages, de quelques pierres celtiques et de curiosités offertes, en général, par des matelots de la maison Tardif ou par des paysans qui, en échange, ne refusaient pas un léger pourboire.

Le bras grossièrement sculpté d'on ne sait quel magot, tenant une tablette de pierre brisée, fut un jour aperçu dans la vase de la rivière par la jeune fille, qui témoigna le désir de l'avoir.

Guichavoa l'entendit, se mit à l'œuvre, retira du fond le débris de sculpture, et après l'avoir gratté, brossé, savonné, le transporta, non sans peine, jusqu'à la grotte du petit jardin. Il l'y assujettit ensuite entre deux blocs de granit où l'on distinguait quelques dessins druidiques :

— Pareils à ceux de Gavr'Inis, ça me connaît! avait dit à ce sujet l'obligeant garçon, qui n'était point sans avoir fréquenté la baie du Morbihan.

Philiberte para sa trouvaille de plantes grimpantes et de fleurs vivaces. L'ensemble était d'un effet charmant. M. Tardif en complimenta la jeune fille. Le bras lui parut être celui de quelque saint d'une vieille église du pays ; mais, d'après l'architecte de la ville, ce n'était taillé dans aucune pierre de Bretagne. Peu importait à Guichavoa, puisque mademoiselle était contente.

Non sans regretter la navigation et surtout la course, le matelot s'efforçait de contenter de même son commandant Balafrot. Et depuis près de trois mois, avec un zèle infatigable, il cuisinait, cirait, brossait, batelait et jardinait quand, vers le soir, fut hélée la grande chaloupe où l'on feignit d'abord de ne rien entendre.

Mais la balle qui siffla fort près de l'arrière et la menace au porte-voix d'un biscaïen en pleine coque forcèrent le jeune patron à une brusque arrivée.

— Au diable le grognard ! fit-il.

Et soulevant le prélart.

— Attention, camarades! que personne ne bouge! Tout n'est pas perdu... je l'entortillerai !

Bien !... on fera les morts ! répondirent quelques voix étouffées.

Silence !

Peu d'instants après, la grande barque était au ras de l'îlot fortifié ; les voiles larguées en bannière faseyaient, et, sans sortir de l'embarcation, le patron disait au capitaine invalide :

— Hé ! mon cher ami, quelle mouche vous pique? Je profite du beau temps pour aller à la pêche !

— Dufresny ! s'écria gaiement le grognard, qui était descendu sur le pont-levis avec le portier-consigne et l'inévitable Guichavoa. Pas du tout ; les jours sont longs ; tu iras plus tard !...

— Vous me feriez perdre toute une marée ! objecta le jeune homme.

— Tu plaisantes farceur ! Je te tiens, je te garde ! répondit le vétéran en passant du pont-levis sur l'escalier taillé dans le roc.

Dufresny avait beau dire que Mme et Mlle Destournelles comptaient sur sa pêche :

— Ah ! par exemple ! interrompit le vétéran, me priver d'un convive qui m'arrive si à propos ! Pas pour un empire ! Un second couvert, Guichavoa, et quelques fines bouteilles !...

L'obéissant Guichavoa, loin d'obéir, resta en observation.

— Mais, j'y songe! s'écria Balafrot, pourquoi diable passer sans te faire reconnaître?

— Eh! parbleu! je pensais, moi, que, me reconnaissant, vous ne me héleriez même pas! répondit Dufresny qui, sentant le danger de prolonger le dialogue, fit contre mauvaise fortune bon cœur et sauta sur l'escalier.

Il jetait en même temps son manteau ciré dans la barque et apparaissait en petite tenue de lieutenant de vaisseau.

Le portier-consigne se découvrit, le factionnaire de l'entrée qui donne du côté de la rade, c'est-à-dire au midi, s'apprêtait à porter les armes. Guichavoa reniflait, ce qui était chez lui un signe d'attention surexcitée au plus haut point. Les deux officiers se serraient la main.

Dufresny, si peu pressé tout à l'heure de sortir de sa barque, semblait avoir hâte de pénétrer dans le fort, mais Balafrot le retenait affectueusement.

— Si tu n'as pas soupé, disait-il, tu souperas avec moi, et si tu as soupé, tu me tiendras compagnie en trinquant. Ensuite, sois libre comme l'air; passe la nuit à la pêche, sans imprudence, bien entendu; messieurs les Anglais ne sont peut-être pas loin.

L'un des pêcheurs bretons étouffait les voiles, l'autre amarrait la chaloupe, Dufresny s'efforçait en vain d'emmener le vétéran, qui s'écria tout à coup :

— Mais!... mais!... qu'y a-t-il donc sous ce prélart?

— Nos filets, nos provisions!

— A d'autres! ça remue!

Le vieux capitaine descendit jusqu'à la barque et, d'une main indiscrète, souleva la toile goudronnée.

— Maudits les drôles qui ont bougé! grommelait Dufresny, tandis que son trop clairvoyant ami l'apostrophait en riant :

— Des filets, des provisions !... où comptais-tu donc aller avec tes quatorze gaillards?

— A la pêche des Anglais, parbleu ! riposta le marin, horriblement contrarié.

— Ça me connaît ! murmura Guichavoa qui, suffisamment renseigné, prit sa course pour la salle à manger du commandant.

Du fond de la barque se levaient, en s'étirant, les douze hommes couchés jusque-là.

Y compris les deux pêcheurs bretons, l'équipage enrôlé par Dufresny se composait bien de quatorze aventuriers, tous gens de mer, tous plus ou moins déguenillés, des solides, déconcertés maintenant comme des écoliers pris en flagrant délit par un régent de collège.

— Plus mèche !... Rasés ! coulés ! se disaient leurs piteux regards.

— Mangez ! leur cria l'officier de marine, je vais en faire autant.

Et sur ces mots, sans attendre le capitaine commandant, il monta dans le fort en homme qui en connaissait parfaitement les êtres. Les factionnaires lui portèrent les armes, et il fut salué par tous les soldats qui, d'ailleurs, l'avaient vu bien souvent, car il était l'un des rares visiteurs du brave Balafrot, qui le tutoyait d'enfance et l'aimait comme un fils.

— Veille au fond ! se disait Guichavoa ; il y a, j'espère, moyen de moyenner un joli petit coup de commerce !

II

LES DEUX FOSSETTES

Après avoir pris une part plus glorieuse que lucrative à toutes les guerres de la république et de l'empire, quand Hervé Plourin, dit Balafrot, fut appelé, pour la première fois, au commandement du château, Dufresny était embarqué sur l'escadre de Brest.

Le jeune marin venait de temps en temps à Morlaix, où il visitait fort assidûment M. et Mme Destournelles. Il avait vu ainsi éclore et se développer les grâces enfantines de Philiberte, que Guichavoa, le grand connaisseur, devait par la suite proclamer mignonne comme pas une.

M. Destournelles occupait un excellent emploi dans la maison Tardif et Cie. Il y rendait les meilleurs services, et l'on y parlait de le faire participer aux bénéfices des opérations, quand il mourut presque subitement.

Le pot au lait de la famille fut brisé.

Un mobilier confortable et mille écus d'épargne furent l'unique héritage de Stylite Plourin qui, ayant fait un mariage d'inclination, se promit hautement de ne pas laisser Philiberte suivre un si imprudent exemple.

La médiocrité de sa position la contraignit à s'industrier pour faire face aux besoins renaissants de chaque jour. Elle ouvrit un atelier de lingerie et de confection. Philiberte, déjà grandelette, la secondait courageusement.

A l'exemple de l'armateur Tardif, le haut commerce, l'opulente bourgeoisie et les familles de négociants, dont quelques-uns, vers cette époque, firent d'immenses affaires, s'intéressèrent efficacement à l'estimable veuve. Jamais elle ne manqua d'ouvrage.

Sa principale ressource, néanmoins, était la contribution fraternelle d'Hervé le Balafrot. Aussi quelle crise, après la rentrée de Louis XVIII, quand il fut démonté de son commandement!

Philiberte entrait alors dans sa vingtième année. Sa physionomie spirituelle avait au plus haut point le caractère local. L'agréable irrégularité de ses traits le disait hautement. Profil capricieux, minois chiffonné, front bombé accusant l'intelligence dont pétillaient ses yeux bleus et grands, doux et fins. Son nez délicat était arqué légèrement à l'inverse du nez aquilin, cher aux classiques. Sur des lèvres bien épanouies s'épanouissait un sourire tantôt sérieux, tantôt mutin, toujours charmant.

Elle n'était petite ni grande, parfaitement prise dans sa taille, remarquablement gracieuse.

Son teint éblouissant était sa principale beauté; on le citait comme incomparable, et son ondoyante chevelure châtain clair encadrait à merveille l'ovale incorrect, mais ravissant, d'un visage franc, ouvert et pourtant malicieux au point d'intimider parfois l'intrépide Dufresny.

A la vérité, sa fossette de la joue droite ne correspondait qu'à celle du menton, qui s'effaçait dès qu'un mouvement de gaieté creusait la première. Ceci eût fait le dé-

sespoir d'un peintre de portraits. L'une éclipsait l'autre. Jamais elles n'étaient visibles en même temps.

Dufresny, qu'on n'intimidait pas tous les jours, appelait celle-ci *la plaisante,* celle-là *la sévère,* allusion à un vers de Boileau-Despréaux, badinage d'ami de la maison, propos d'amoureux peut-être.

Eh bien, invraisemblable phénomène, les bonnes langues de la petite ville de Morlaix n'en jasèrent aucunement. Non; pas une médisance inconvenante, pas un commérage, pas un propos fâcheux, et cela, quoique la boutique d'épicerie du rez-de-chaussée fût occupée par les trois sœurs Kyrio, vulgairement les *Kyrielles,* ci-devant les trois Grâces, présentement les trois maigres, un perpétuel cancan en trois personnes. Dieu sait pourtant ce que faisaient et défaisaient de mariages ou même de réputations Mlles Aglaé, Phrosine et Mélie! Dieu sait combien de chapitres inédits leur devait la chronique de l'arrondissement!

— Mais, disait Phrosine, M. Dufresny n'était qu'un oiseau ou plutôt un papillon de passage, sans autre avenir que son épaulette. Tout Morlaix savait que ses parents, à leur mort, ne lui avaient laissé que tout juste de quoi désintéresser leurs créanciers.

— Ne me parlez pas des marins, ajoutait Aglaé; ils ont leur cœur un peu partout et ne se marient nulle part.

— Du reste, fit Mélie, celui-ci a de l'ambition, à preuve qu'il a tourné dare dare au drapeau blanc dès le retour du roi. Il est reçu dans la vieille noblesse.

— Il écrit maintenant son nom en deux mots : Du Fresny; on prétend que, dans la rue Saint-Melaine, il s'intitule vicomte.

— Un officier de l'empire, quelle horreur! s'écria Mélie.

— Il vise maintenant à la main de quelque riche veuve entichée de blason, et ne pense pas plus à Philiberte qu'à toi.

— Merci, ma sœur, dit aigrement Mélie, qui n'avait pas perdu toute prétention.

— Calme-toi, reprit Phrosine, Aglaé n'a voulu dire qu'une chose, c'est que M. le vicomte se mésallierait en épousant la nièce d'un vieux bleu comme Balafrot, dont il ne partage aucune des opinions.

— Comment ne sont-ils pas brouillés ? C'est inconcevable !

Les Kyrielles ne pardonnaient pas à Mme Destournelles et à sa fille la considération générale dont jouissait leur honorable pauvreté. Quand mourut le père de famille, elles s'apitoyèrent un moment ; quand Balafrot fut mis en demi-solde, elles ne purent se contenir.

— On avait grand tort, disait le charitable trio, de faire état de bourgeoises, de porter chapeau, d'avoir une petite bonne à trois francs par mois, nourrie, logée, blanchie, quand on devrait être chez les autres.

— Pourquoi mademoiselle ne se placerait-elle pas comme femme de chambre ?

— Pourquoi madame ne se mettait-elle pas résolument derrière un comptoir ?

— Pourquoi garder un appartement qui, malgré toutes les charités de M. Tardif, représentait bien soixante écus, et un jardin à deux *kombots*.

Les goûts ridicules et dispendieux de Philiberte ne pouvaient être épargnés :

— Une ouvrière en lingerie se faire collectionneuse d'antiquailles ! se permettre de cultiver des plantes exotiques, oser convertir sa grotte artificielle en serre, au moyen d'une porte vitrée exposée en plein midi, et faire

grimper des lianes du Brésil autour du bras de son magot de la Chine.

— Espère-t-elle, demandait Mélie, que ce bras fasse un miracle pour ses beaux yeux?

— On se console comme on peut de coiffer sainte Catherine, dit bravement Aglaé.

Mélie étouffa un soupir ; Phrosine ajouta :

— Au fait, ce n'est pas la grotte de Saint-Jacques qui lui fera trouver un mari. Les galants d'aujourd'hui veulent d'autres coquilles.

Aussi, un damoiseau ambitieux, intéressé, cupide comme le joli vicomte, avait beau se montrer aux petits soins pour Philiberte, il ne songeait guère à l'épouser.

Mais, encore une fois, comment pas le moindre nuage entre le jeune officier entaché de royalisme et le vétéran de la grande armée, mis à pied par Louis XVIII?

Aglaé Kyrio eut l'audace d'adresser cette question à Mme Destournelles en personne.

— Voudriez-vous donc, ma chère voisine, nous voir fâchés avec notre meilleur ami? dit l'excellente dame en souriant.

Philiberte ne souriait point, elle. Sa fossette badine avait disparu; la sérieuse, la grave, celle du menton, paraissait seule, quand elle ajouta vivement :

— Mon oncle a été le premier à conseiller à M. Dufresny de se rallier sans réserve au gouvernement du roi.

— Pas possible! Incroyable! Vraiment? s'écrièrent simultanément les trois Kyrielles.

— La France, mon ami, est toujours la France, lui disait mon frère, reprit la mère de Philiberte. Tu as le double bonheur d'être jeune et de servir dans une arme où l'on peut se distinguer en temps de paix. Voyages d'exploration, études scientifiques, sauvetages, voilà de

nobles travaux. C'est une belle mission que de protéger sur toutes les mers notre commerce renaissant. Va donc, navigue, pioche ferme et sers bien ton pays !

— Quoi ! c'est ainsi qu'ils se sont quittés, chère dame, au moment où monsieur votre frère avait le malheur de perdre sa place !

Philiberte ne put s'empêcher d'ajouter :

— Et c'est une des causes entre mille pour lesquelles ils sont meilleurs amis que jamais !

Les trois vieilles filles n'avaient plus mot à souffler. La malicieuse Philiberte les vit si contristées de leur échec, qu'elle en sourit de son plus malicieux sourire. Plus de vestige de la grave fossette du menton, la plaisante creusait trop gentiment sa joue droite. Mais à peine Aglaé, Phrosine et Mélie furent-elles redescendues en leur boutique, que la fossette maligne devint imperceptible ; seule, la sérieuse reparut, car la plus noble des émotions faisait battre le cœur de la jeune fille.

Elle se récitait la lettre suivante, reçue de Brest moins de huit jours après les adieux de Dufresny à son oncle :

« Mon vieil ami,

« Je suis embarqué, grâce au ciel, et à la veille de partir pour les Antilles françaises, où nous allons faire arborer le pavillon du roi. Vous êtes démonté de votre commandement et vous risquez, par le fait, vous et les vôtres, de vous trouver avant peu dans l'embarras. Or je suis casé, je n'ai plus besoin de rien et je me trouve à la tête de deux mille francs, partie d'économie, partie d'avances de campagne ; je vous les envoie ci-inclus.

« Vous ne me les rendrez que si vous le pouvez.

« Ceci entre nous ; pas un mot à ces dames, mais tous mes compliments les plus affectueux.

« A vous de cœur.

« DUFRESNY. »

— Pas un mot à ces dames ! non, mille fois non ! s'était écrié le vétéran en présentant la lettre ouverte à sa sœur, qui la lut à haute voix.

Des larmes de reconnaissance baignaient les paupières de Philiberte.

— Que Dieu le protège ! dit le vieil officier, tandis que sa sœur et sa nièce, les mains jointes, levaient les yeux au ciel ; mais, mille tonnerres ! il faudra que l'herbe soit bien courte pour que nous touchions à ce dépôt sacré !

— Assurément, fit Mme Destournelles.

— Deux mille francs, tout ce qu'il possède ! Et encore une partie, étant avance de solde, n'est pas acquise par conséquent. La paix, qui a du bon, va faire reprendre les armements du commerce. L'excellent M. Tardif ne me refusera pas une place de commis. J'ai été fourrier et sergent-major autrefois ; il me reste une écriture magnifique. Allons, allons, ma sœur, du courage ! la misère n'est pas toujours à la porte des honnêtes gens !... Mais ce qu'on n'y trouve guère, c'est des amis d'en deçà la bourse comme ce brave garçon !

Or, après les bavardages des trois Kyrielles, au souvenir de cette scène, la fossette sévère reparaissait toute seule, et Philiberte soupirait.

— Ah ! pensait-elle, pourquoi ma mère et mon oncle ont-ils juré de m'empêcher de faire un mariage d'inclination !...

Mais, à dix-neuf ans, la pensée passe volontiers du grave au doux, du touchant au badin. Les aimables propos



de Dufresny n'étaient pas oubliés ; et, dans la grotte où Guichavoa venait d'installer le bras et la tablette de pierre retirés de la vase, Philiberte, tout en travaillant, se complaisait, de sorte que bien souvent en sa joue droite se dessinait finement la fossette de la gaieté.

III

PANTOMIME ENCOURAGEANTE

Vers la fin de mars 1815, lorsque le capitaine Balafrot reprit avec bonheur son poste de vedette dans le château fort de la rade, en vertu de la grande loi de bascule, Dufresny, était à demi disgracié.

Son tort, on le devine, était l'empressement avec lequel il s'était rangé sous le drapeau blanc après la première chute de l'empire. Ses chefs, tout heureux de signer l'acte additionnel, lui témoignèrent tant de froideur, qu'il trouva bon de solliciter un congé, et meilleur de venir le passer aux lieux embellis par la présence de Philiberte.

Ses deux mille francs étaient intacts, il les reprit simplement comme il les avait offerts.

Et au bout de quelques jours, les sœurs Kyrio eurent le plaisir de pouvoir le traiter entre elles de cupide et d'avare, ne visant qu'à l'argent.

Aglaé avait surpris une longue conversation du jeune officier avec M. Tardif.

— J'étais derrière la tonnelle, je n'ai pas bougé !

— Naturellement. Et tu n'as pas perdu un mot ?

— Rien. Il voulait persuader à notre propriétaire d'armer en course son brig *l'Active,* pour en avoir le commandement et faire des prises sur les Anglais.

— Vicomte sous le roi, aventurier sous l'empereur, girouette, va ! fit Mélie avec dédain.

— Affaire d'or en ce moment, à l'en croire. Il y a dehors des milliers de navires richement chargés où l'on ne se doute pas de la rupture de la paix.

— M. Tardif ne le sait que trop, dit Phrosine, lui qui a au large cinq bâtiments de bonne prise pour les Anglais.

— M. Dufresny faisait valoir cette déplorable circonstance. Par compensation, prenons des Anglais, lui disait-il. Un simple coup de filet dans la Manche, je préviens votre ruine, je double votre fortune et je fais la mienne.

— Nous y sommes, de l'argent !...

— Mais M. Tardif n'a pas entendu de cette oreille.

— Cela se comprend.

— Aussitôt le beau vicomte, qui veut absolument battre monnaie, lui a soumis une autre combinaison.

— Quoi donc ?

— Une entreprise de pêche côtière montée sur une grande échelle, à laquelle, tant que durera le blocus des côtes, on emploierait toutes les chaloupes des navires désarmés et tous les matelots sans ouvrage. Il se proposait, comme de raison, pour diriger en chef cette grosse affaire, expédier le poisson à Paris et réaliser un bénéfice de vingt pour cent...

— Ah ! ah ! M. le vicomte poissonnier !...

— Et qu'a répondu M. Tardif ?

— Je n'en sais rien, mes sœurs, car ils se sont pris le bras et sont descendus sur le quai.

Les Kyrielles ignorèrent donc que l'armateur, tout bien considéré, avait repoussé le projet, au grand dépit du lieutenant de vaisseau.

— Si je pouvais, avec *l'Active,* faire sur les Anglais une bonne prise qui serait la dot de Philiberte ! s'était dit Dufresny le matin en se réveillant.

Mais, sa démarche première ayant échoué, considérant qu'avec une simple chaloupe il y avait encore un joli coup de main à tenter, Dufresny prit un biais. Vaine ruse ! la proposition d'organiser le monopole de la pêche échoua aussi.

— Ne t'attends qu'à toi seul ! se dit-il bientôt après. Allons ! quitte ou double ! Avec mes deux mille francs j'achète, j'arme et j'approvisionne la barque. Je l'équipe de lurons choisis ; je la monte, et au petit bonheur !

Après deux grands mois de préparatifs secrets, au dernier moment, le petit bonheur fit défaut dans les eaux de la citadelle trop vigilante que commandait l'ami Balafrot.

— Mes deux mille francs croqués en pure perte, plus de course, plus de prise, plus de mariage !... Et tout cela par la faute du bon oncle !...

Les quatorze marins, engagés à la part pour l'aventure, soupaient mélancoliquement dans leur barque. Ils regrettaient l'occasion, ils étaient contrariés ; mais leur déception ne peut être comparée à celle de l'amoureux Dufresny, qui, ne tenant aucun compte de l'incertitude du succès, accusait Balafrot de faire le malheur de sa nièce :

— J'aime Philiberte ! elle m'aime aussi ! je le sens, et il faut qu'au nom de sa consigne, cet enragé grognard rende notre union impossible !

Ce fut en maugréant ainsi que le jeune officier péné-

tra dans la salle à manger, où Guichavoa l'attendait impatiemment :

— Capitaine, un mot, s'il vous plaît !

— Au diable ! fit Dufresny sans prendre garde à ses signes mystérieux.

— Écoutez-moi donc, je vous prie.

— Que me veux-tu enfin ? parle, riposta l'officier avec colère.

— Plus bas, capitaine ! La course, ça me connaît !

— Qu'importe, puisqu'il est trop tard !

— Non, du moment que vos hommes sont à leur poste.

— Explique-toi.

L'inopportune furie de Dufresny lui avait fait perdre des minutes mille fois précieuses.

— Chut ! fit le matelot.

Le grognard entrait toujours riant.

— Peste ! quel jarret ! disait-il. Allons, à table ! Rien ne te presse plus. Et ce soir, à mer montante, tu me feras le plaisir de retourner tranquillement en rivière...

— Tranquillement ! bien obligé, riposta Dufresny de mauvaise grâce.

Guichavoa, placé derrière le vétéran, joignit éloquemment les mains.

— Du calme donc, semblait-il dire ; patience, je vous en supplie.

Une télégraphie non moins burlesque que persuasive commençait de la sorte, tandis que Balafrot disait bonnement :

— Ah çà, mon cher ami, voudrais-tu m'obliger à te constituer mon prisonnier? ou aurais-tu envie de te faire couler par mon canon ?... Causons donc raisonnablement.

Dufresny accepta du potage.

Guichavoa se démenait de plus belle.

— Comptez sur moi, disait sa main posée sur son cœur. Mais riez donc, continuait une grimace bouffonne. Trinquez avec le vieux, laissez-le dire, nous lui ferons un pied de nez.

Guichavoa tirait la langue et montrait le poing, comme pour menacer les Anglais. Jamais Panurge ni Débureau ne firent contorsions plus expressives. Cette pantomime, en fin de compte, eut le don de dérider Dufresny.

— Tranquillisez-vous ! Ce sera drôle ! Il y a chance ! Je m'y connais ! faisait silencieusement le matelot, tout en servant et en versant à boire.

Le jeune officier de marine accepta, dès lors, sans broncher, les coups de boutoir et les railleries, les remontrances et le souper de son vieil ami.

Cependant, circonstance doublement défavorable pour toute sorte de ruse, on était dans les longs jours et il devait, cette nuit, faire clair de lune.

— Pauvre cerveau brûlé que tu es ! disait paternellement l'oncle de Philiberte, la Manche fourmille de croiseurs anglais. Nous en voyons sans cesse au large.

Guichavoa haussa les épaules.

— Tu me diras qu'il en était ainsi déjà du temps des corsaires de Saint-Malo, de Roscoff et même de Morlaix. Mais as-tu des lettres de marque, un rôle d'équipage, des expéditions régulières ?... Non ! Eh bien, si tu te faisais prendre, tu serais pendu comme pirate.

— Oh ! pour ça, non ! interrompit Dufresny. A l'égard des Anglais, mes précautions étaient prises.

Guichavoa fit un geste de désespoir.

— Ayez donc l'air de lui donner raison ! répétait toute sa physionomie.

— Déserteur ici, pirate là-bas ! Joli petit projet !

— Je suis en congé régulier, et j'ai sur moi...

Guichavoa, payant d'audace, osa prendre la parole.

— Ah ! mon commandant, comme vous avez raison ! s'écria-t-il. Les Anglais ne se gênent guère pour pendre les corsaires qui ne sont pas bien en règle. Ça me connaît !

— Ah ! ah ! tout te connaît ! s'écria Balafrot trinquant. A ta santé, Dufresny ! Drôle de corps ce garçon-çi. Franchement, il est bon à tout faire. Voyons, aurais-tu, par hasard, eu la corde au cou ?

— Oui, mon commandant, à bord d'une frégate anglaise, étant corsaire sur une péniche de Roscoff.

— Raconte-nous ça, mon garçon, afin de donner à réfléchir à M. le lieutenant de vaisseau de la marine impériale.

Guichavoa, qui venait de servir le café, passa la langue sur ses lèvres, arrondit les bras, et abondant dans le sens du commandant :

— Notre capitaine, qui était un braque, dit-il, avait oublié tous les papiers dans la chambre de sa femme. Le matin, au petit jour, temps de brume, on nous signale un gros navire encalminé sous le vent de l'île de Batz. Pousse de terre ! Nous courons droit dessus pensant que c'était un trois-mâts de la Compagnie des Indes ; aïe ! aïe ! frégate anglaise !...

Le vétéran éclata de rire.

— Vous vous jetiez dans le piège, comme des nigauds. La belle aventure ! Avis à toi, mon petit Dufresny : le brouillard est trompeur...

Guichavoa se prit à rire aussi, et profitant de l'interruption, passa derrière Balafrot pour secouer en l'air une serviette en signe de victoire certaine ; puis, continuant son improvisation :



Pantomime encourageante.

— Je ris maintenant, mais je vous réponds que je ne riais pas quand, faute d'expéditions en règle, on nous mit en rangs pour être pendus à bout de vergues.

— Entends-tu, Dufresny ? s'écria Balafrot de plus en plus goguenard.

Mais la cloche du fort ayant signalé l'entrée en rade de quelque navire, il se leva de table et sortit en disant à Dufresny :

— Allons voir !

— Je vous suis, répondit l'officier de marine, que Guichavoa se permit d'arrêter au passage pour lui mettre deux bouteilles sous le bras, avant d'en prendre aussitôt deux autres.

IV

AVENTURES DE MER

Le navire signalé, bien qu'assez rapproché déjà, n'était que peu visible. On n'apercevait distinctement que ses voiles hautes et les flèches de ses mâts. Car, tandis que Balafrot forçait Dufresny à partager son souper, le brouillard s'était graduellement étendu au ras des eaux, sur les îlots et les rochers de la rade.

Guichavoa l'avait prévu.

La chaleur du jour, la fraîcheur du soir, la direction du vent et les brumes des nuits précédentes lui faisaient espérer cette circonstance favorable. Tout en allant et venant pour le service de table, il avait eu la satisfaction de voir que son attente se réalisait.

Que fallait-il de plus? avant l'heure de hausser le pont-levis, un incident qui éloignât Balafrot. Il cherchait le meilleur moyen; à la rigueur, il eût osé toucher à la cloche; un heureux hasard fit mieux : l'arrivée d'un navire attirait le commandant sur la plate-forme.

— Brume à fleur d'eau, mon capitaine! put enfin dire le matelot.

Et ses bouteilles sous les bras, Dufresny, transporté de joie, descendit rapidement.

— C'est pour rafraîchir les camarades ! dit Guichavoa au portier-consigne.

— Toujours excellent homme, notre commandant, fit ce dernier. Il veut que les pauvres diables boivent un coup à sa santé.

Le factionnaire du poste d'entrée trouva que le portier parlait bien. Dufresny et Guichavoa sautaient dans la barque, aussitôt démarrée sans bruit et noyée dans le brouillard.

Cependant Balafrot éprouvait une vive satisfaction. Au grand mât, pavillon de l'arrondissement; au mât de misaine, flamme bleue au croissant blanc, marque particulière des bâtiments de la maison Tardif.

Le navire, bien piloté, rangea le fort. On l'interrogea. Il répondit qu'il venait d'échapper à la poursuite d'un croiseur anglais.

— Bravo ! bravissimo ! s'écria le grognard, qui, se retournant, fut surpris de ne pas voir Dufresny à ses côtés.

Il se dirige vers la salle à manger pour y porter la bonne nouvelle. Il n'y voit point son jeune et bouillant ami : c'est bizarre. Il appelle Guichavoa : silence profond, vague inquiétude, soupçon soudain, trop tôt justifié.

Le portier-consigne, consterné, vient faire son rapport. L'heure de relever le pont-levis est venue, il demande des ordres.

— Oui, mille diables, fermez ! fermez ! Il est bien temps quand les étourneaux ont pris leur vol !

Balafrot est hors de lui :

— Guichavoa déserter mon service ! Dufresny me jouer un pareil tour ! Et pour comble de mystification, je

lui conseillais de ce défier du brouillard, quand il songeait à en profiter!

Violation de consigne, détournement d'un serviteur précieux, grande colère; folle escapade, témérité absurde, catastrophe probable, inquiétude trop légitime.

Après avoir tempêté militairement, le brave Hervé Plourin gémit. De la nuit il ne parvint à dormir.

Dufresny gouvernait droit au nord, sous toutes voiles. La brise était ronde, la mer belle. Guichavoa faisait à ses nouveaux camarades les honneurs des quatre bouteilles de vin. Le brouillard protecteur ne régnait plus au large; et, le clair de lune permettant de consulter la boussole sans allumer de fanal, aucun feu ne trahissait au loin la présence d'une barque.

Dufresny, pour partager ses gens en trois quarts qui veilleraient alternativement, en fit tout d'abord l'appel. Bernez, Divy, Marzin et Ropartz formèrent l'escouade de maître Banéat, pilote de profession, second à bord de la chaloupe. Pichenez, Hélar, Derrien, Yves et Tanguy Rivoal composaient la petite bordée de Dufresny lui-même. Les quatre frères Caradec, qu'on distinguait entre eux par des sobriquets, furent dévolus à Guichavoa, investi sur l'heure des doubles fonctions de maître d'équipage et de commis aux vivres.

— Nous n'avons pas trop de provisions, qu'on les ménage! dit le jeune officier.

— Soyez calme, capitaine, ça me connaît.

Considérant que, sur les côtes de Bretagne, tout était obstacle : la vigilance plus grande des croiseurs ennemis, le nombre bien moindre des bâtiments de commerce anglais, qui ne manquaient point d'aller reconnaître l'Irlande ou le cap Lézard, et enfin l'intolérance des autorités françaises, Dufresny avait résolu d'opérer dans les eaux bri-

tanniques. Maître Banéat était dans la confidence du petit plan de campagne combiné avec un mélange égal de ruse et de témérité. Guichavoa, le devinant d'après la route qu'on tenait, dit gaiement :

— En fait de pêche, pour avoir la main heureuse, faut aller où il y a le plus de poisson.

A défaut d'expéditions régulièrement visées et contrôlées, Dufresny était porteur de son brevet de lieutenant de vaisseau et d'une autorisation d'armer une chaloupe en course, due à la complaisance d'un camarade, simple commis au ministère de la marine. Il disposait enfin d'un rôle fort incomplet de barque de pilotage, enregistré au nom du patron Banéat. Ces pièces, en cas de malheur, suffisaient amplement pour n'être point traités en pirates. Mieux eussent valu des lettres de marque en due forme ; mais, disgracié comme il l'était au port de Brest, à cause de sa réputation de royaliste, et très mal noté chez le commissaire de marine de Morlaix, bonapartiste ombrageux, Dufresny n'avait voulu s'exposer ni à un refus péremptoire ni à des tracasseries administratives. De là ses préparatifs secrets, son départ furtif et en partie son projet de franchir la Manche.

De la rade de Morlaix à la pointe de Start, dans le comté de Devon, il n'y a pas moins de trente et quelques lieues marines; c'était là le hic : une douzaine d'heures avant d'être dans les eaux d'Angleterre, où l'on devait, à force d'audace, tromper la surveillance des gardes-côtes.

Dufresny avait une grossière casaque et un bonnet de matelot anglais; il s'en affubla. Ceux des hommes dont le costume se rapprochait de celui des pêcheurs d'outre-Manche furent seuls autorisés à se laisser voir pendant le jour.

Tous les détails analogues une fois prévus, chacun à son tour dormit tant bien que mal.

Au lever du soleil, on était à moitié chemin. Quatre heures plus tard : « Voiles ! » Les regards avides des seize compagnons d'aventure s'enflammèrent à l'aspect d'un convoi considérable.

Rafler quelque bon gros trois-mâts et, grâce au vent de travers, filer sur Morlaix ! si ça se pouvait.

On apprêtait les armes, chacun visitait les amorces de ses pistolets :

— Sous le prélart ! commanda Dufresny.

Diminuer de toile, arborer pavillon anglais et voir venir était présentement la seule chose à faire. Guichavoa, maître Banéat et le jeune officier, groupés à l'arrière, tenaient conseil. Pichenez, le novice, était seul à l'avant, d'où il faisait part aux gens cachés de ce que l'on apercevait.

Les Anglais, réglant leur marche sur leurs plus lourds manœuvriers, s'avançaient sous l'escorte de deux navires de guerre, — mauvaise nouvelle, — et en très bon ordre, — nouvelle encore pire ; — pas un traînard, pas un imprudent qui se permît de devancer la colonne.

Ainsi un très bon marcheur évidemment, tant il rendait de toile à ses conserves, un magnifique navire tel que le rêvaient les corsaires, se tenait docilement vers la queue, sous la protection du convoyeur d'arrière-garde. Dufresny et Banéat, Guichavoa et Pichenez le dévoraient des yeux. C'était, à n'en pas douter, un petit vaisseau de la Compagnie, car il portait deux canons pour se défendre contre les pirates de l'Indo-Chine. Riche cargaison, à coup sûr. Joli morceau à croquer. Impossible, hélas ! de tenter aucune surprise.

Dufresny fit un geste de dépit en songeant à Philiberte, dont il avait donné le nom à sa chaloupe.

Maître Banéat lâcha un juron de regret et Guichavoa un gros soupir qui, répété par Pichenez, eut de l'écho sous le prélart. Autant en emporta le vent d'ouest, qui fraîchissait.

Pour prévenir tout soupçon et en même temps pour mieux voir, on n'avait pas changé de route. On se rapprochait ainsi du convoi, au point que Dufresny put lire à l'œil nu, sur le tableau de poupe du trois-mâts, le nom presque ironique de *Fortuned.*

— Bien fortuné, en effet, puisqu'il nous échappe ! murmura le jeune officier, qui fit saluer du pavillon et ôta son bonnet, en passant à ranger le dernier convoyeur.

Le capitaine de ce navire daigna soulever sa coiffure militaire pour répondre aux bons et honnêtes pêcheurs qu'il dépassait.

— Sur ma foi de Breton, fit maître Banéat, il nous rendrait un tout autre salut, s'il devinait qui nous sommes.

— Et il n'y aurait plus de quoi rire, ajouta Guichavoa, ne riant qu'à moitié.

La flotte marchande tenait la route du Pas-de-Calais. Tout à coup, après l'échange de quelques signaux, un groupe d'une vingtaine de bâtiments s'en sépara pour gouverner au nord. *Le Fortuned,* qui en faisait partie, tira trois coups de canon, en signe de remerciement et d'adieu.

Ces navires se trouvaient à la hauteur de leurs ports de destination : les uns se rendaient à Plymouth, les autres à Darmouth, à Newton, au bas de l'Ex ou dans les havres voisins. La pointe Start était en vue.

La Philiberte, qui n'avait cessé de gouverner au nord, tangua un instant dans le sillage du *Fortuned.*

— Il semble se moquer de nous, s'écria Dufresny avec colère ; ah ! si nous pouvions l'accoster !...

Mais le trois-mâts, qui filait neuf ou dix nœuds, avait une vitesse double de celle de la chaloupe. Deux heures plus tard il disparut sous l'horizon, d'où surgissait un sloup de guerre.

Celui-ci était un garde-côtes, armé de quelques pièces légères, et dont l'équipage devait être d'environ quarante hommes. Il gouverna droit sur *la Philiberte,* qui n'eut garde de dévier.

— Parés à tout ! mais silence et immobiles ! commanda Dufresny, frémissant.

— Il n'y a pas gras, murmura Guichavoa, désappointé, bien que pareille rencontre fût dans le programme.

En supposant, chose à peu près impossible, que les seize Français enlevassent par surprise un ennemi de cette force, sa capture, cruellement achetée, n'aurait satisfait aucun d'eux. Chacun sous le prélart, pistolets à la ceinture, hache en main, sabre au côté, prêtait l'oreille avec inquiétude.

Dufresny, cependant, répondait à l'interrogatoire de l'Anglais avec l'accent et le ton d'un pêcheur las d'être ainsi questionné sans cesse.

— *All's well!* (tout va bien !) dit, pour clore le colloque, l'officier du sloup, qui s'éloigna rapidement.

Autre malencontre : la mer ayant grossi, l'on essuya coup sur coup plusieurs grains formidables. Les gibernes, la poudre, les armes à feu durent, avant tout et par-dessus tout, être mises à l'abri. On les enveloppa dans le prélart ; mais les hommes restaient ainsi tous à découvert, danger de guerre non moins sérieux que ceux de la bourrasque.

Le jour baissait ; à travers la pluie, une frégate carguant ses voiles fut entrevue à très petite distance.

— Amène tout en pagale ! commanda Dufresny.

Banéat et Guichavoa larguèrent en grand les drisses et les écoutes des voiles, qui coiffèrent leurs compagnons accroupis sous les bancs, et qui pouvaient à bon droit craindre qu'un boulet de gros calibre n'achevât de submerger leur barque.

Dufresny, jouant le rôle d'un patron au désespoir, criait au secours. L'entendit-on à bord de la frégate? On vit au moins trois pauvres diables de mariniers se débattant, se démenant, faisant des signes de détresse.

La frégate, fort empêchée de porter aide à qui que ce fût eut le bonheur de doubler la pointe à l'ouest; Dufresny, se portant à l'est, cessa d'être visible pour elle et se trouva relativement abrité.

— Va bien! fit Guichavoa, encore une coque de parée; ça donne confiance.

Pichenez vidait l'eau, Banéat gouvernait, dix bons rameurs souquaient sur les avirons, Guichavoa sondait. On avait serré les voiles; on parait le grappin, qui fut enfin jeté dans une crique, au milieu d'une obscurité profonde.

Quand les nuages, moins épais, laissèrent passer un rayon de lune, Banéat, qui était de quart, réveilla brusquement Dufresny; on se trouvait sous le canon d'un petit fort. Lever le grappin sans bruit et se laisser dériver au gré des courants fut immédiatement résolu. Dufresny, Banéat et Guichavoa, tout comme les autres, s'étendirent au fond de la chaloupe.

Un factionnaire anglais les héla, tira dessus, n'atteignit personne, mais appela son caporal, qui, dans sa haute sagesse, jugea que c'était un bateau de pêche abandonné; on n'essuya pas d'autre feu.

— C'est pour le coup que nous avons de la chance! s'écria Guichavoa quand on fut hors de portée de canon;

ça va si bien que je ne donnerais pas ma part de prises pour cent écus de six livres.

Au point du jour, voiles au vent, on passait sans broncher tout près des deux menaçantes citadelles de Darmouth. Et les péripéties qui se succédèrent durant les douze ou quinze heures suivantes ne furent pas moins alarmantes que celles de la veille.

L'audacieuse présence d'esprit de Dufresny, l'énergique sang-froid du pilote Banéat et l'entrain de Guichavoa ne se démentirent pas un instant. La bonne volonté de l'équipage résista aux plus dures épreuves.

Brise fraîche, mer assez dure, parages trop fréquentés. Pour saisir une occasion, il fallait pourtant ne pas s'éloigner de terre ; on louvoyait. Courir ainsi des bordées avec une troupe de gens à tenir cachés présentait des difficultés infinies. Les dangers se multipliaient.

— Bah! c'est le métier, ça me connaît, disait Guichavoa d'un ton triomphant et bouffon.

Passé Newton, on se trouva vis-à-vis de la Fancy, jolie rivière où, du large, on apercevait une véritable forêt de mâts. Dufresny s'y engagea résolument.

— Bon! nous voici enfin sur les fonds de pêche, fit Guichavoa en se frottant les mains.

Les Rivoal, les Caradec et consorts étaient moulus. Toujours blottis au fond de la barque, empilés sous les bancs, à demi dans l'eau, ils avaient grande hâte d'en finir avec leur supplice.

— Encore une minute de patience, leur dit Dufresny, étouffant un rugissement de joie.

Il venait de reconnaître *le Fortuned,* amarré à quelques brasses du rivage, où l'on entendait le son des violons.

On y dansait. Avant de commencer le déchargement, les équipages, arrivés de la veille, fêtaient leur retour à

bon port. Foule de femmes, de jeunes filles, de riverains couvraient la berge. Dans tous les cabarets, grands festins. Il ne restait à bord qu'un nombre insignifiant de matelots chargés de veiller aux amarres.

— Pas d'inutile effusion de sang, mais tout en double. Et maintenant, debout! commanda Dufresny qui avait eu soin de donner à l'avance des instructions très précises.

— A notre tour de les faire danser! s'écria Guichavoa en s'accrochant au grêement du beaupré.

Les quatre Caradec le suivaient. Ils avaient ordre de couper les amarres de l'avant, de larguer et de hisser le foc. Maître Banéat, Bernez, Divy, Marzin et Ropartz grimpèrent par le travers de bâbord, sabre en main, pour balayer le pont.

Dufresny et le reste de la troupe envahissaient l'arrière, s'emparaient du gouvernail et hachaient les amarres de retenue.

Les matelots du bord, épouvantés à bon droit, s'élançaient à l'eau en criant au secours.

Pichenez, le novice, monté le dernier avec un gros sac retiré de *la Philiberte,* qu'on abandonnait aux courants, était aux prises avec le seul individu qui opposât résistance.

Sur la berge on hurlait. Les violons s'étaient tus. Matelots et riverains anglais accouraient menaçants.

Le foc et le petit hunier, établis avec une promptitude magique, firent pivoter *le Fortuned,* dont la poupe frôlait le rivage. Dufresny, Hélar, Derrien et les deux Rivoal, pistolet au poing, tinrent en respect quelques marins sans armes, prêts à tenter un contre-abordage par l'arrière. Les plus téméraires, accrochés à des cordes traînantes, se virent bientôt contraints de tout lâcher.

Avant qu'on eût apporté des fusils et démarré des bar-



Le Fortuned enlevé.

ques, *le Fortuned,* toutes voiles dessus, était hors d'atteinte. Quelques balles sifflèrent aux oreilles des corsaires. Dufresny fut décoiffé. La veste de Guichavoa fut trouée.

— Enlevée la pesée ! dit-il gaiement ; pas un blessé, pas une avarie !

Cependant Pichenez, infortuné novice, les yeux pochés par deux vigoureux coups de poing, roulait aux pieds du jeune capitaine, jusque-là tout entier à la manœuvre. Armant un pistolet, il dit en anglais au forcené boxeur :

— Calmez-vous, de grâce, monsieur, ou vous m'obligeriez à faire feu !

— Oh ! très bien ! Je suis toujours calme, moi ! fit l'Anglais, grand et maigre gentleman d'une cinquantaine d'années, entièrement vêtu de noir, cravaté de blanc, rasé de frais, irréprochable tenue d'homme d'une condition supérieure. Mais ce petit garçon voulait me jeter à l'eau, et moi, je ne veux pas sortir du navire.

— Ne sauriez-vous pas nager ? demanda le jeune officier d'un ton poli.

— Moi ! je nage mieux qu'un saumon.

— Eh bien, monsieur, pour éviter l'ennui d'être prisonnier, jetez-vous à la mer ; ces canots vous recueilleront...

— Abomination ! Jamais ! jamais ! interrompit le gentleman.

— Comme il vous plaira, monsieur ! mais plus de boxe, je vous en prie. Résignez-vous en galant homme à la fortune de guerre que vous préférez, dit posément Dufresny, convaincu d'avoir affaire à un excentrique.

Il ne se trompait point. Depuis vingt ans et plus, Elnorius Thought, membre perpétuel de l'Athénée des rudiments, passait à bon droit pour l'un des plus grands originaux des trois royaumes.

Maître Banéat, ardemment secondé, rectifiait la voilure.

Le pavillon anglais flottait à l'arrière. Guichavoa gouvernait d'après les ordres du capitaine, qui voulait, avant tout, se mettre hors de portée des canons de Newton, de Darmouth et des forts de Start.

Ces points essentiels une fois réglés, le jeune officier se mit en devoir d'inspecter l'intérieur du navire et d'en évaluer la cargaison. Elnorius Thought, calme, grave, triste, le suivait avec une sollicitude attentive.

— Ils voulaient danser! pensait-il amèrement, et ils ont compromis la science rudimentale ! Mais moi, homme fort, j'ai eu la sagesse de résister aux instances de Mme Thought; j'ai refusé de coucher dans mon château, et si je suis accablé par la mauvaise destinée, j'ai du moins la consolation de n'être pas séparé du fruit de mes travaux.

En soupirant de la sorte, il descendait dans la cale, dont le contenu répondait largement aux convoitises des corsaires. *Le Fortuned* portait une valeur de deux millions au moins en thé, vernis, épices, porcelaines, étoffes et tissus de l'Indo-Chine.

Près de l'emplanture du grand mât, dans un compartiment protégé par d'épais remparts d'étoupe, se trouvaient accorées plusieurs grosses caisses, cerclées de fer et confectionnées avec un soin très remarquable.

— Que peut bien être ceci? dit le jeune officier, qui, à peine maître du navire, s'était débarrassé de son déguisement.

— Mon trésor ! s'écria Elnorius avec un accent douloureux. Oh ! monsieur le capitaine, vous êtes un homme distingué, je le vois; vous défendrez d'y toucher.

— A bord d'une prise, monsieur, répliqua Dufresny, tout appartient au capteur. Vos compatriotes nous le prouvent sans cesse; c'est la loi de la guerre.

— J'en conviens, dit l'Anglais.

— Par conséquent, monsieur, je dois compte à mes compagnons de ce trésor-ci, comme du reste.

— Assurément! mais je vous supplie d'attendre mes explications.

— J'espère, monsieur, que vous voudrez bien vous asseoir à ma table et me les donner en dînant.

Pichenez, le novice, enrôlé à la demi-part pour la cuisine et le service du capitaine, étant hors d'état de remplir ses fonctions, Guichavoa, quoique maître d'équipage, ne crut point déroger en allumant les fourneaux.

A bord, rien ne manquait : eau douce, vins des Canaries, vins du Cap, vivres de campagne, ni même provisions fraîches.

Sur le pont, maître Banéat et ses camarades; dans la dunette, Dufresny et l'intéressant Elnorius Thought, servis par Guichavoa, se mirent en devoir de prendre un bon repas, dont chacun avait le plus grand besoin.

V

DU HAUT DE LA PLATE-FORME

Chez M. Tardif, excellentes nouvelles : non seulement un de ses bâtiments échappait aux croiseurs anglais, mais les autres étaient tous en lieux sûrs et ne s'aventureraient pas au large avant le retour de la paix, infaillible, disait-on, ce qui alarmait singulièrement les bonapartistes.

Déplorables nouvelles, par compensation, chez Mme Destournelles, où les trois sœurs Kyrio se hâtèrent d'annoncer l'escapade inouïe de M. Dufresny et la mystification subie par ce pauvre cher commandant Balafrot.

Le récit fut aigre-doux, les commentaires blessants. Philiberte en pâlit, ce que remarquèrent avec une étrange curiosité les trois charitables Kyrielles.

— Dieu ! quel vif intérêt on porte à ce coureur d'aventures.

— Serait-elle éprise de lui?

— Quoi ! nous ne nous doutions de rien ! Écoutez, mes sœurs, je devine le fin mot !

Quels commérages ! Les deux quais de Morlaix en re-

tentiraient encore si leur durée avait pu être en raison de leur nombre. La boutique d'épicerie ne désemplissait pas.

Philiberte, affligée, supplia sa mère de la conduire au château du Taureau. Mme Destournelles, fort inquiète aussi, ne pouvait qu'y consentir.

Trois jours après le départ de l'aventureuse chaloupe dont on parlait tant, elles profitèrent de l'embarcation attachée au service du fort, où elles arrivèrent de très grand matin, pour y trouver l'oncle Balafrot dans un état violent. Sa méchante humeur n'ayant fait que croître et embellir, il tempêtait avec une verve désolante :

— S'être joué d'un vieil ami tel que moi! ne tenir aucun compte de mes conseils! Partir sans lettres de marque! Vouloir se faire pendre comme pirate! Il ne l'aura pas volé! Brave et cher garçon! Le meilleur cœur du monde entier! Mais, au nom du ciel, à quoi bon?

Les Kyrielles ne s'étaient point posé la même question sans la résoudre. Leur malice avait pénétré le mobile de l'amoureux Dufresny, et Philiberte, de son côté, s'en était aussi rendu compte avec une reconnaissance exaltée.

— Ce qui m'exaspère, ajoutait Balafrot, c'est l'absurdité de son entreprise. Témérité, soit! mais encore faut-il avoir quelque chance de réussir.

— Mon oncle, murmura Philiberte, pourquoi donc n'en aurait-il aucune? Balidar et foule d'autres ont souvent fait de belles captures qu'ils ramenaient à Roscoff.

— Aurait-il pris la lune qu'il ne la rapporterait point!

— Mais pourquoi?

— Nous ne cessons de voir une diablesse de corvette anglaise qui croise, nuit et jour, entre la pointe de Locquirec et l'île de Batz. Mes soldats l'ont surnommée *la Somnambule*. Elle ne laisse rien passer.



La chasse.

— Cependant, mon oncle, le brig de M. Tardif...

— Eh, corbleu ! interrompit le vétéran. Piquée au jeu, elle redouble d'activité ! Tenez ! on la signale ! Tout exprès, à cause d'elle, j'ai donné l'ordre de tinter deux coups secs bien distincts, chaque fois qu'elle reparaît.

D'autres coups de cloche, puis un coup de canon retentirent à ces mots. On passa sur la plate-forme, où se trouvaient, parmi les soldats, plusieurs marins de la chaloupe aux approvisionnements, vulgairement dite *poste-aux-choux*.

La Somnambule appuyait la chasse à un autre navire haut mâté, bon marcheur, portant, comme elle, pavillon anglais. Matelots et soldats commentaient le spectacle :

— Deux Anglais ! tiens !

— Laisse donc, le gros a de fausses couleurs.

— Possible, mais coupe et voilure anglaise.

— Si c'était une prise de nos corsaires !

— *La Somnambule* n'a tiré qu'à poudre ; gare aux boulets maintenant.

— Elle n'est pas à portée.

— Gagne-t-elle ?

— A savoir ?

Balafrot observait à la longue-vue la joute de vitesse des deux navires et l'appréciait aussi judicieusement que n'importe quel marin de profession.

— Évidemment le gros vaisseau marchand est une prise. Ceux qui le montent voudraient se mettre sous notre protection ; mais la maudite corvette leur coupe la route des chenaux. Aurons-nous la douleur de voir de nos yeux reprendre ce malheureux trois-mâts ?...

— C'est diablement à craindre ! fit le patron de la poste-aux-choux.

— Tiens, ma sœur, voilà, en cavant au mieux, ce qui

arriverait à notre cher Dufresny, s'il n'est pas encore pris et pendu !

Philiberte pâlit d'horreur.

Un boulet lancé à toute volée tomba quinze ou vingt brasses à l'arrière du bâtiment chassé, dont le capitaine, las d'une vaine ruse, arbora décidément pavillon français et l'appuya d'un coup de canon.

— Prise, c'était clair ! dit-on dans la galerie... mais pas en force, par guignon !... Deux pauvres petites pièces à l'avant, des canons de poche... et la corvette vous a du dix-huit !

— Mille milliers de malheurs ! s'écriait Balafrot, avoir du trente-six et même deux bonnes pièces de quarante-huit, sans pouvoir s'en servir ! Si le vaisseau se rapproche, il est criblé. S'il s'éloigne, il n'a plus de refuge et ne peut manquer d'être pris par d'autres croiseurs anglais !...

Philiberte ne pensait qu'à Dufresny, qui, pour l'amour d'elle, se trouvait peut-être dans quelque situation analogue.

L'intérêt redoubla quand le trois-mâts poursuivi arbora, coup sur coup, à son mât de misaine le pavillon de l'arrondissement et à son mât d'artimon la flamme bleue au croissant blanc de la maison Tardif et Cie.

— Les Tardif, dit un matelot morlaisien, n'ont pas un navire de ce rang.

A la cime du grand mât se déployait la flamme tricolore, signe distinctif des bâtiments de l'État.

— Plus de doute, c'est Dufresny ! s'écria Balafrot en trépignant. Tout ces pavois sont à notre adresse. Feu du ciel ! misères d'enfer ! quel secours veut-il que je lui porte !...

Philiberte, défaillante, était soutenue par sa mère.

D'un commun accord tous les spectateurs étaient de

l'avis du commandant. Le pavillon français à la poupe et celui de l'arrondissement disaient clairement que le navire se déclarait du ressort de Brest ; la flamme de l'État indiquait que le capitaine, au moins, appartenait à la marine impériale ; enfin la marque de la maison Tardif devait signifier Morlaix. Et justement l'un des rameurs de la poste aux-choux provenant de l'équipage de *l'Active* se rappelait très bien que M. Dufresny s'était fait donner par l'armateur une vieille flamme pareille.

Or, ce lambeau avec plusieurs pavillons fut dès lors mis dans un sac, dont le novice Pichenez était chargé tout spécialement. Quand on abandonna en dérive la chaloupe *la Philiberte,* il le hissa sur le pont du *Fortuned,* et ne s'en dessaisit que pour se précipiter, fort imprudemment, à l'encontre d'Elnorius Thought, boxeur redoutable, nonobstant sa cravate blanche, son costume de gentleman et sa qualité de membre perpétuel du *Rudimental Athenæum.*

VI

LA POULE ET LES ŒUFS

Tandis que le novice Pichenez, victime de sa bouillante ardeur, bassinait à l'eau douce ses yeux horriblement pochés, Guichavoa reniflait comme un marsouin aux prises avec une table de logarithmes.

Ce grand connaisseur, qui avait la bonne fortune de connaître la langue anglaise, ne comprenait rien aux explications données par Elnorius Thought au capitaine Dufresny; car l'excentrique gentleman, à propos de ses mystérieuses caisses, dissertait sur la Ramayana, le Mahabarata et les Pouranas.

Guichavoa servit une omelette.

— Quel est l'œuf de l'univers? et quel est le germe de cet œuf? Où découvrir le principe rudimental d'où naissent toutes choses? Voilà, monsieur le capitaine, disait Elnorius, à quelles questions j'ai consacré ma vie, ma fortune, mes voyages, mes études et mes méditations.

— Leur solution, demanda Dufresny, serait-elle dans les caisses de la cale?

Guichavoa ouvrit de son mieux ses oreilles en cornets de dragées.

— Peut-être ! répondait Elnorius ; mais, poursuivit-il en soupirant, des barbares, par leur vandalisme, ont plongé mes espérances dans une obscurité navrante. Le symbole que j'ai conquis au prix d'efforts surhumains, n'est pas intact, et ce n'est pas sans douleur que j'ai renoncé à le compléter.

— Je crois deviner, dit Dufresny, que vous rapportez des Indes des monuments scientifiques altérés par l'ignorance.

— Précisément ! Je ne confonds point initial, primordiat et rudimental. L'Égyptienne Bouto n'est que matière. Le grand Pan des Grecs jouait de la flûte. Ne sensuit-il point que Brahm, l'irrévélé, est esprit, et que Maïa, son dédoublement, n'est que la perception des illusions morphéennes ? Me comprenez-vous bien ?

— Comment donc ! dit Dufresny, admirablement !

— Le grand mythe ne serait-il point celui des Phéniciens ? La Nuit, poule noire, ténèbres ailées et fécondes, aurait engendré l'œuf d'où sont sortis l'amour et le genre humain.

— Un verre de votre malvoisie, monsieur le savant, dit Dufresny, et je me permettrai de renverser la question.

— Quoi ! vous auriez une opinion sur l'origine rudimentale universelle ? A votre santé ! Je me féliciterai, dans mon malheur, d'être prisonnier d'un homme capable de m'entendre !

Guichavoa reniflait de plus belle.

— Si le capitaine Dufresny le comprend, il est diablement malin !

— Non, la poule n'a pas fait l'œuf, elle en est sortie,

dit gravement le jeune officier. Le germe rudimental, pardonnez-moi de l'affirmer, est, a été et sera toujours la même cause première...

— Parlez donc, s'écria le savant.

— La cause qui m'a fait armer en course et qui nous met en présence, la cause qui a fait sortir le temps de l'éternité, le fini de l'infini, l'univers du chaos, et non pas seulement le genre humain, mais tous les mondes et toutes les myriades de mondes, de l'œuf dont vous me faites l'honneur de me parler.

Elnorius haletait, Guichavoa reniflait, Dufresny reprit haleine; puis d'un ton posé :

— J'ai, dit-il, un vieil ami qu'on a surnommé *Balafrot*.

— Ah! fit l'Anglais.

— C'est ami a une nièce adorable, mais sans fortune, qui s'appelle Philiberte.

— Hein? murmura Elnorius.

— Sa mère n'a point de dot à lui donner, et moi je voudrais lui en offrir une; comprenez-vous?

— Pas très bien! mais j'écoute.

— Quoi! s'écria Dufresny avec feu, vous avez étudié tous les mythes, vous avez fouillé l'Égypte, l'Asie Mineure et les Indes, vous cherchez le rudiment universel, et vous ne comprenez pas?...

— Pardon, je suis en extase.

— Vous avez à grands frais parcouru le monde, remonté le Gange, acquis des manuscrits indéchiffrables, des tables de pierre, des emblèmes symboliques, et cela au risque de la vie bien souvent.

— Oui, monsieur le capitaine.

— Eh bien, le germe rudimental, je vous le déclare, c'est l'amour!... Remplis nos verres, Guichavoa.

— L'amour! répéta Elnorius Thought frémissant.

— Oui, monsieur le savant, Pan et sa flûte, Bouto, Brahm et toutes les poules phéniciennes, y compris la Trimourti hindoue, ainsi que ma chaloupe *la Philiberte*, ne sortent pas d'un autre œuf. Votre vin des Canaries est véritablement un nectar !

— Votre opinion, monsieur le capitaine, est grave et profonde ! s'écria Elnorius trinquant avec son propre vin.

Et après avoir gravement vidé son verre à huit ou dix reprises, son enthousiasme scientifique s'exalta au point que Guichavoa, cessant de renifler, sourit admirablement :

— Malin, notre capitaine ! Je m'y connais !

La valeur chimérique des caisses devenait une richesse très réelle. Elnorius Thought reconnaissait que les lois impies de la guerre l'en avaient dépossédé ; mais il les rachèterait à tout prix, pourvu que le jeune officier français, en loyal adepte des mythes rudimentaux, les préservât de toute atteinte profane.

— Nos caisses ne contiennent rien qui ait une valeur intrinsèque, disait-il, les parias et autres maraudeurs ayant depuis longtemps volé les ornements de métal, les pierres précieuses et les perles. Vous pourrez vous en assurer par vos propres yeux.

— Je contemplerai avec un intérêt sans égal les symboles pangénésiques, dit sérieusement Dufresny.

Guichavoa posa sur la table toute une cave de liqueurs et relança Pichenez, qui soupait à la cuisine.

— Tes yeux pochés, lui dit-il, ne t'empêchent d'ôter le couvert ni de laver la vaisselle ; attrape à reprendre ton service, je retourne au mien !

Pichenez, quoi qu'il en eût, fut bien obligé d'entrer en fonctions auprès du capitaine et de son convive, ce boxeur brutal qui le réduisait à porter un bandeau.

— Comme l'Amour ! dit Dufresny quand il parut.

— L'Amour, répéta Elnorius Thought, devenu rêveur, et qui s'attaquait au genièvre pour faire diversion au rhum de la Jamaïque, *brandy french,* au curaçao et aux liqueurs des îles méthodiquement dégustées. L'œuf et la poule, la poule et l'œuf, Brahm et Maïa, Siva le rénovateur, Bouto la matière...

Domptée par les spiritueux, la matière glissait, de sorte que Dufresny dit au novice Pichenez :

— Tu vas me transporter monsieur sur sa couchette, à tribord derrière, et traite-le bien, ou gare à moi !

Temps magnifique, excellente brise de travers, mer belle, reflétant dans les facettes de son gai clapotis les clartés de la pleine lune ; ni terres ni navires en vue. On faisait route sous toutes voiles pour les côtes de Bretagne, qu'on apercevrait au point du jour. Mais là recommenceraient les difficultés. Chacun le savait. En conséquence, maître Banéat avait sévèrement empêché les Rivoal, les Caradec, les Derrien et autres de célébrer leur capture par de trop abondantes libations.

— Défendu de s'enivrer avant d'être à terre dans cette bonne ville de Morlaix, où les ivrognes sont chez eux. Ici veillons et parés à tout !

— Parés à tout ! répondit l'équipage à l'unanimité.

Mais il n'était pas défendu de rire, et Guichavoa racontait les manies de maître Elnorius Thought, qui avait à bord des caisses pleines de cailloux, dont il avait juré de ne se séparer qu'avec la vie.

— Arrivant au mouillage, les Anglais refusent de décharger le navire avant d'avoir dansé au son des violons que nous avons si bien entendus. Mon Elnorius reste à bord à l'effet de garder ses pierres. Sa femme, qui ne l'avait pas vu depuis trois ou quatre ans, arrive et veut l'emmener coucher dans son château.

— Une belle case! dit Banéat, qui avait admiré les édifices et les vastes bois situés sur la colline de Fancy.

— Se séparer de ses caisses, non! Et voilà pourquo nous l'avons trouvé ici ; Pichenez en sait quelque chose. Le plus drôle, c'est qu'il nous rachètera ses caisses, comme si elles valaient leur poids d'argent : c'est son trésor et sa gloire ?

— Ne faut pas disputer des goûts! dit Banéat ; et maintenant, à coucher qui n'est de quart !

Au point du jour :

— Terre!... Tout le monde sur le pont!...

Puis, coup sur coup :

— Voile ! navire ! navire de guerre ! corvette anglaise de vingt-quatre canons !

Le Fortuned avait bien deux petites pièces de chasse, mais que signifiait un si pauvre armement contre un adversaire du rang de *la Somnambule?* Dufresny commença par jouter de ruse et de vitesse. Malheureusement le commandant de la corvette ne fut pas dupe de ses feintes, garda résolument les abords de la côte et le contraignit enfin à hisser ses véritables couleurs.

Balafrot, Mme Destournelles, Philiberte, toute la garnison du Taureau, tout l'équipage de la poste-aux-choux jugèrent du péril.

— Enfants! disait Dufresny à ses gens, je vous ai choisis un à un parmi les plus braves. Vous êtes parés à tout?

— Oui, capitaine, à tout !

— J'ai résolu de ne pas me rendre ; il est donc pos sible que personne ne revienne d'ici.

— Au petit bonheur! cria Guichavoa.

— J'espère bien pourtant qu'il y aura sauvetage, ajouta le jeune officier ; mais...

— Vive le capitaine! interrompit l'équipage entier.

— Vive! vive! repartit Dufresny avec rondeur; si je vis, corbleu! c'est que vous vous en serez tirés tous avant moi!

On applaudit.

Au premier coup de canon de *la Somnambule,* Elnorius Thought, en habit noir et en cravate blanche, apparut consterné.

— Juste ciel! que se passe-t-il?

On lui montra la corvette.

— Eh bien! rendez-vous, dit-il gravement; fortune de guerre, mon jeune ami.

— Ah! par exemple! s'écria Dufresny, jamais!

— Dieux! qu'allez-vous faire?

— Jouer quitte ou double! et, plutôt que de me laisser reprendre cette riche cargaison, périr corps et biens!

— C'est folie!

— Comme mon amour!

— Et mes caisses, miséricorde!

— Cher monsieur, je suis tout disposé à vous affaler dans un canot, qui chavirera sans doute, mais vous soutiendra; vous êtes bon nageur, la corvette vous recueillera...

— Horreur! sans mes trésors scientifiques? Non!

— C'est folie!

— Comme la science rudimentale.

— A votre gré, mon cher savant.

— Quoi! vous, monsieur le capitaine, vous, un adepte, tuer la poule dans l'œuf!

— Cette damnée corvette menace bien mon principe rudimental à moi!

— Votre amour?

— Précisément.

Les boulets de *la Somnambule* tombaient à dix brasses environ de l'arrière du *Fortuned,* qui, chargé de toutes ses voiles, ne pouvait accélérer sa marche. La corvette, d'autre part, ne se rapprochait point. Vitesse égale.

— Attention à gouverner! pas d'embardées, Banéat!

Le pilote en personne avait pris la barre, dont le moindre coup donné à faux eût diminué la distance qui séparait les deux navires.

Elnorius Thought en était réduit à faire des vœux pour son capteur. Si *le Fortuned* eût été en bon abri, ravoir ses caisses n'eût été qu'une question d'argent. Mais si les boulets de *la Somnambule* allaient les briser ou couler *le Fortuned,* adieu l'œuf et la poule! Que faire? que devenir?

— O mon jeune, courageux et savant ami, prenez pitié de mes angoisses!

— Je les partage, mon cher hôte, répondait Dufresny avec un aimable sang-froid, et je vous jure de faire de mon mieux pour sauver vos trésors. J'ai pensé à un excellent moyen...

— Oh! s'écria Elnorius, sur ma foi de gentleman, votre amour pour Mlle Philiberte m'intéresse également beaucoup.

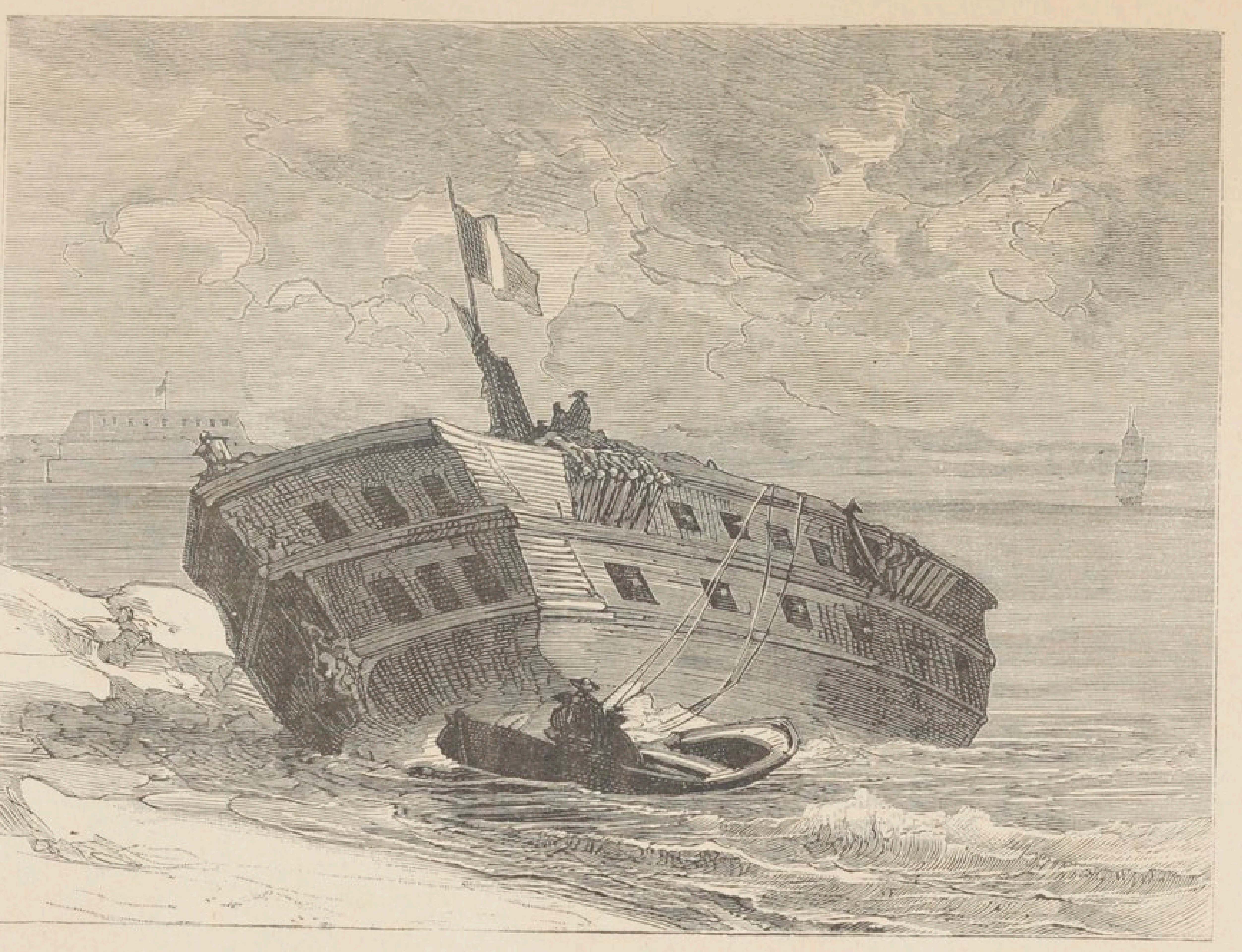
— Banéat, la marée descend, le chenal de Tréguier cessera bientôt d'être navigable, dit Dufresny en se montrant disposé à s'y engager.

— Nous recevrions en pure perte une volée en plein bois, car avant deux heures d'échouage la corvette aurait assez d'eau pour s'en venir à demi-portée de canon.

— J'aurais voulu me rapprocher du Taureau.

— Par cette passe, impossible.

— Et l'autre nous est coupée! Eh bien, allons. La barre au vent!



Le *Fortuned* échoué.

Il y eut à bord un silence solennel, car le capitaine prenait un parti désespéré.

— S'il est malin, fit Guichavoa, il est encore plus crâne.

— Brasse carré partout! commandait Dufresny d'un accent terrible.

De la plate-forme du château l'on vit *le Fortuned* prendre le vent arrière et se diriger à toute vitesse vers un bas-fond fameux par de grands naufrages. Là s'était notamment perdu, durant la guerre d'Amérique, un magnifique vaisseau de la Compagnie des Indes, dont les épaves, jetées à la côte, enrichirent foule de riverains.

Maître Banéat, Guichavoa, Ropartz, Hélar et les Rivoal n'ignoraient pas cette tradition.

— Si notre prise ne nous profite pas, dit Derrien, tant pis pour nous; mais de vrais Bretons en profiteront, et non des Saxons maudits!

— Bravo! à l'ouvrage!

Par les ordres de Dufresny, on hachait en toute hâte les haubans, les galhaubans, les étais et en général tous les cordages qui contre-tiennent la mâture, évidemment sacrifiée.

Elnorius, comprenant tout, pâlit d'horreur et se précipita aux pieds de Dufresny en criant :

— Grâce pour l'œuf rudimental!

La Somnambule, de crainte de s'échouer, mettait en panne.

Et Philiberte, entendant ce qui se disait autour d'elle, étouffa un cri d'angoisse, se mit à genoux et leva les mains au ciel.

— Attention! commandait Dufresny, avant le coup, à l'abri tous!...

Et à ces mots il entraîna vivement sous la dunette Elnorius, qu'il empêcha ainsi d'être écrasé.

Le Fortuned s'enfonçait par l'avant dans le mamelon d'un banc sous-marin. Au choc, les trois mâts se rompirent et, n'étant retenus par aucun cordage, tombèrent à la mer. Une lame géante capelait en même temps de long en long le navire, qui venait de se creuser un lit, son lit de mort sans doute.

On se trouvait à trois portées de canon de *la Somnambule,* à six du château du Taureau.

Philiberte s'évanouit, et deux grosses larmes roulèrent dans les yeux du commandant Balafrot.

— Ah! le brave enfant! murmura-t-il d'une voix étouffée.

Les marins qui étaient sur la plate-forme, enthousiasmés par le spectacle de cet échouage héroïque, ôtèrent leurs bonnets en criant :

— Foi de Dieu ! ce sont des hommes !

Les soldats applaudirent.

— De cette façon, dit un sergent, l'Anglais n'aura la poule ni les œufs.

VII

CONDITIONS ET ENGAGEMENT D'HONNEUR

L'échouage volontaire du *Fortuned,* résolution extrême, n'était pas un acte irréfléchi, loin de là.

Aventureux jusqu'à la témérité, Dufresny n'en était pas moins un marin habile, qui, s'il prit un parti désespéré, n'en ignorait aucune des conséquences. La carte sous les yeux, durant la nuit, il en avait longuement conféré avec maître Banéat, le pilote.

— Si l'on ne pouvait entrer par l'une ni par l'autre passe, on essayerait de se mettre à la côte, sous la protection du Taureau; mais en cavant au pis, restait le grand banc, dont aucun croiseur ennemi n'oserait approcher.

Son exhaussement central, le mamelon qui, deux fois par an, reste à découvert lors des plus basses marées, est une sorte de cône en sable vaseux mélangé de coquilles. Ce fond n'est pas très dur. Et *le Fortuned,* navire encore jeune, construit, dans l'Inde, en bois de teck,

devait, sans se fracasser, s'y creuser à grande vitesse un lit assez haut pour ne pouvoir couler, lors même que le choc ouvrirait une voie d'eau, et pour ne pas être submergé par la pleine mer.

En cas de tempête, l'assaut des lames ne le démantèlerait que peu à peu, et l'on était dans la plus belle saison.

La Somnambule, chargée de la surveillance d'une assez grande étendue de côtes, ne pourrait toujours se tenir en faction aux alentours du grand banc. Son service même, à défaut d'autre circonstance, l'en éloignerait au premier jour. On saisirait aussitôt l'occasion pour appeler à bord des chaloupes du pays et décharger les plus précieuses marchandises. On avait aussi la ressource d'en débarquer d'autres à l'aide de chapelets de barriques, de cordes de halage, de radeaux abandonnés à la marée montante; enfin, la population riveraine collaborerait avec la plus grande ardeur.

A bord, l'on ne manquait de vivres, d'eau douce ni de munitions de guerre.

Considération déterminante : en cas de perte corps et biens, la cargaison ne pourrait profiter qu'aux gens du rivage. Par conséquent, Dufresny, qui, rencontré au large par quelque autre croiseur, n'aurait pu que se rendre ou périr sans utilité pour personne, n'hésita plus à s'échouer comme il le fit, puisque toute joute de manœuvres serait évidemment sans succès.

La Somnambule lui avait barré la passe de Léon, elle était maîtresse du chenal de Tréguier; sa marche égalait celle du *Fortuned,* où, faute de bras, on ne pourrait longtemps évoluer aussi facilement qu'elle. Ainsi, à moins d'amener pavillon, il fallait en venir à la terrible extrémité qui provoqua l'admiration enthousiaste et la

douleur de tous les spectateurs réunis sur la plate-forme du Taureau.

Philiberte dut être transportée dans l'appartement de son oncle, où sa mère lui prodiguait les plus tendres soins et pénétrait enfin le mystère dont les sœurs Kyrio entretenaient à cette heure les trois paroisses de Morlaix.

De Saint-Martin à Saint-Mélaine, en passant par Saint-Mathieu, de la rue des Brebis à Troudoustin, sur les deux quais et au marché surtout, la rumeur fut telle, qu'elle contre-balança jusqu'aux nouvelles politiques. Et pourtant la France entière palpitait; on parlait d'une bataille décisive livrée par l'empereur Napoléon.

Le sous-préfet était grave et muet ; le commissaire de marine sombre ; le maire et ses adjoints affairés ; sans les Kyrielles, Morlaix eût été plongé dans une torpeur morne, dans une incertitude écrasante.

— Mais, s'écriait Aglaé, savez-vous bien pourquoi M. Dufresny a équipé en course la chaloupe à maître Banéat ?

— Oh ! c'est tout un roman, ajoutait Phrosine ; écoutez : je vais vous dire...

— Cette sainte nitouche de Philiberte, disait de son côté Mélie, ne faisait pas seulement collection de coquillages, de plantes grimpantes et d'antiquités pour la grotte de son *kombot*...

Le canon de Waterloo avait beau tonner, à Morlaix les voix glapissantes des trois ci-devant Grâces en dominaient le lointain et lugubre écho.

Sur la plate-forme du château fort, autres commentaires :

— La mer est belle, la lame qui a capelé le navire n'est rien et il est bien accoré. Aurait-il six pieds d'eau

dans sa cale, il tiendra bon jusqu'au premier grand coup de vent.

— Sûrement, de ce côté-là pas de risques. Mais l'Anglais ne va pas se croiser les bras, voilà le malheur !

— Que peut-il donc faire, demanda le caporal, puisqu'il est forcé de rester à plus de deux portées de canon ?

— Caporal, répondit un marin, il va mettre à la mer ses embarcations armées en guerre, avec une petite pièce de canon dans les deux plus grandes, et une division de soldats de marine pour reprendre le vaisseau.

— Diable !

— Sur le pauvre cher trois-mâts, ils ne sont qu'une quinzaine ; la partie sera rude ! Mettons pourtant qu'ils repoussent l'abordage une fois, deux fois, dix fois ; ils tomberont de fatigue, tandis qu'à bord de *la Somnambule* on a des bras à volonté.

— Envoyons-leur du renfort, dit un soldat.

— Et le moyen ? fit un matelot.

— Le moyen serait de partir en même temps de quatre points de la côte ; la corvette ne peut pas être partout à la fois.

— Sans doute, sergent, et, pour un militaire, vous avez bien parlé marine ; mais nous n'avons plus en rade de stationnaire pour envoyer des ordres partout, du côté de Callot et du côté de Plouezorc'h. Les bonnes barques et les braves matelots ne manquent pas, mais où est l'autorité pour faire un signal de partance ?

— Et notre canon ici ? fit un des militaires.

— Le pis de tout, dit le patron de la poste-aux-choux, serait la brume, comme il y en a souventes fois à la tombée de la nuit.

A ce mot malencontreux de brume, le brave comman-

dant Balafrot fit un soubresaut comme si on lui écrasait les orteils.

— L'Anglais, par ce moyen, poursuivit le patron, peut s'en venir à la muette tout autour du pauvre vaisseau et y jeter soixante hommes par tribord, bâbord, devant et derrière à la fois, d'un seul coup.

— Sans contredit, patron, dit un autre marin; mais en revanche, par temps de brouillard, rien de plus facile que de passer sous le canôn de la corvette et d'aller porter secours à nos amis.

— Ou, ce qui serait plus drôle, d'enlever la corvette elle-même, pendant que son monde serait dehors avec ses canots.

— Malheureusement nous ne sommes plus au temps de Jean Bart, de Surcouf, ni de Cornic! Et rien n'est disposé pour des coups pareils.

Ces propos peignent clairement la situation du *Fortuned,* dont Dufresny ne se dissimulait point les périls.

Ses premiers soins, après la chute des mâts, furent d'arborer sur un bâton le pavillon national et puis de faire sonder dans l'intérieur.

— Pas un pouce d'eau, capitaine! s'écria Guichavoa.

— Je l'espérais, tant le bois de teck est dur, et ce navire-ci bien lié!... En rangs, tout le monde! Dressons le rôle de combat... Maître Banéat, faites mettre toutes les poudres et projectiles sous la main. Pichenez sera chargé de la distribution. Hélar et Bernez sont bons canonniers, je les nomme chefs de pièce; Derrien et Divy, chargeurs; Yves et Tanguy Rivoal, servants. Tous les autres à la mousqueterie.

— Et M. l'Anglais, capitaine, que faites-vous de lui? demanda Banéat.

— Vous le saurez tout à l'heure.

— Que les gibernes soient garnies et les mèches allumées! Les sabres, haches, piques, fusils et pistolets rangés et accrochés le long du bord!

— Voilà qui est fait!

— Un homme en faction à l'arrière, ne perdant pas de vue la corvette anglaise!

— Marzin sur la dunette! commanda Banéat.

— A l'ouvrage, maintenant!

Il s'agissait de dresser, au moyen des espars de rechange, non une nouvelle mâture, mais un système de bigues permettant de hisser des fardeaux et devant, avant tout, servir à mettre à flot la moindre des embarcations du bord.

Pichenez, chargé de toutes les distributions, apporta du vin, du pain et du fromage à ses camarades, qui mangèrent tout en travaillant.

— Le petit canot à la mer, le plus tôt possible! Très pressé, très pressé, avait commandé Dufresny.

— Pourquoi, je n'en sais rien, mais il a son plan, dit Guichavoa; manions-nous.

Du pain, du fromage et du vin furent également placés sur la table du capitaine, qui allait se retrouver en présence d'Elnorius Thought, singulièrement rudoyé depuis son réveil.

Le membre perpétuel du *Rudimental Athenæum* n'osait plus souffler mot. Il avait eu cependant la satisfaction de voir ses précieuses caisses absolument intactes; mais, hélas! qu'elles étaient loin d'être en lieu sûr! Il s'assit à cette même place où, la veille, il commentait avec tant de verve scientifique les Védas et le Ramayana, et ses regards suppliants semblaient dire :

— Capitaine, monsieur le capitaine, auriez-vous déjà oublié toutes vos promesses?

Dufresny, recueilli en de douloureuses pensées, leva les yeux et, d'un ton solennel qui excluait toute supposition de plaisanterie, il répondit enfin à cette question muette :

— Non, monsieur Thought, je n'ai rien oublié ; je songe à vous et à vos désirs plus qu'à ma propre vie, plus qu'au salut des braves gens qui m'obéissent.

— Ah ! vous êtes un véritable gentleman, s'écria l'Anglais.

— Et, bien persuadé que vous êtes homme d'honneur, reprit Dufresny, c'est de vous que je m'occupe en me hâtant de faire mettre un canot à la mer.

— Ah ! vous me pénétrez le cœur ! Mais ce canot sera-t-il assez grand pour porter toutes mes caisses ?

— Pas la moindre d'entre elles.

— A quoi bon alors ? fit Elnorius, déconcerté.

— C'est ce que je vais avoir l'honneur de vous dire, monsieur Thought.

Le savant s'inclina.

— Vous avez pour la science génésiaque une passion qui vous a fait affronter mille périls ; vous êtes immensément riche et prêt à sacrifier des sommes considérables pour sauver les manuscrits et les monuments divers enfermés dans les caisses dont je suis encore le maître.

— Oui, monsieur le capitaine.

— Moi, j'ai une passion non moins ardente que la vôtre. Je la mets dans l'autre plateau de la balance, avec la ferme résolution de mourir.

— Continuez, murmura Elnorius, touché de l'accent de cette déclaration.

— J'ai dans le cœur, reprit Dufresny, pesant ses paroles, un amour sans bornes pour une jeune fille pauvre qui me survivra, mais dont je veux assurer l'avenir.

— Je comprends, dit Elnorius. Vous me proposez un

moyen de reconquérir mes trésors, à la condition, acceptée d'avance, mon cher capitaine, de doter généreusement Mlle Philiberte Destournelles.

— C'est là, en effet, ma première condition.

— Voyons les autres. Que désirez-vous encore?

— Pour moi, rien; j'ai obtenu ce que je veux. Mais je ne saurais oublier mes compagnons. Les uns ont femme et enfants, les autres de vieux parents; les sauverai-je? périront-ils tous avec moi? Je ne puis supporter la pensée qu'eux ni les leurs ne retirent aucun fruit de notre hasardeuse expédition.

Le novice Pichenez entra.

— Capitaine, dit-il, le petit canot est à la mer, et la corvette anglaise vient de mouiller.

— C'est bien, qu'on m'attende!

Dès que le novice fut sorti, Elnorius se leva :

— Aussitôt que mes trésors scientifiques seront en sûreté, je m'engage à donner cent livres sterling à chacun de vos compagnons ou à leurs familles.

— Embarquez-vous donc dans mon petit canot, qui porte pavillon parlementaire; rendez-vous à bord de la corvette, où l'on se prépare à m'envoyer attaquer, obtenez une suspension d'armes, et, après avoir bien dit que je suis résolu à me faire sauter, abordez au Taureau. De là ou du bas de la rivière, on nous enverra une grande barque de servitude qui transférera vos caisses à Morlaix, dans les magasins de la maison Tardif.

— Oh! pourquoi pas à bord de la corvette?

— Parce qu'elle est en croisière, exposée à des combats...

— Parfaitement. A terre, à terre, jusqu'à la conclusion de la paix!

— Un dernier mot, monsieur Thought.

— J'écoute.

— Tout ceci entre vous et moi, devant Dieu, qui nous entend.

— Ma discrétion égalera votre délicatesse, je vous le jure, dit Elnorius en serrant de toutes ses forces la main loyale de Dufresny.

Moins d'une minute après, Guichavoa et les deux Caradec conduisaient à bord de *la Somnambule* le membre perpétuel du *Rudimental Athenæum*.

VIII

HUIT HEURES DE TRÊVE

Du château du Taureau, on avait vu *la Somnambule* jeter l'ancre, serrer ses voiles et faire les préparatifs nécessaires pour mettre à flot ses grosses embarcations.

— Ces damnés d'Anglais ne perdent pas de temps, fit un des matelots de la poste-aux-choux.

— Ils prennent pourtant celui de déjeuner, ajouta bientôt le patron, car le mouvement s'arrêtait. En attendant, les amis de là-bas se manient en double.

Les bigues se dressaient; le petit canot fut amené à la mer.

Un long coup de sifflet annonça que les gens de la corvette reprenaient le travail. Une première embarcation, soulevée par les palans, apparaissait au-dessus des bastingages.

Balafrot soupira douloureusement. Les moindres incidents, observés, expliqués, commentés avec un soin minutieux, excitaient un intérêt fébrile.

Le batelet à pavillon parlementaire provoqua un surcroît de curiosité.

— Dufresny, sans doute, envoie proposer quelque arrangement... une sorte de capitulation : l'abandon de l'épave contre la liberté de ses gens et la sienne. Mais qui diable peut être cet individu en habit noir que je vois à la longue-vue, agitant le drapeau?... Ah ! c'est mon drôle de Guichavoa qui gouverne !... Ils accostent !... L'inconnu monte à bord de *la Somnambule*.

— Triste ! triste ! d'avoir fait une prise pareille et d'en sortir les mains vides ! dit le patron de la poste-au-choux.

— C'est égal ! le capitaine Dufresny a de l'idée et du cœur. Au lieu d'amener et d'être pris, il va forcer l'Anglais à mettre les pouces.

— A savoir !

— Je te dis, moi, que le *goddam* sera trop content de n'avoir pas à risquer ses embarcations contre le trois-mâts, qui, avec ses deux canons, leur ferait grand mal.

Tandis que sur la plate-forme on dissertait ainsi, deux grands canots et la chaloupe de *la Somnambule* descendaient successivement à la mer. Déjà même une première caronade était sur les palans, — cruels préparatifs, — quand un contre-ordre inespéré fit suspendre l'armement en guerre. Le batelet se détacha de la corvette. Il se dirigeait en droite ligne sur le château du Taureau. Pour le coup, on ne sut plus que supposer.

Mais, à bord du *Fortuned,* Dufresny, jusque-là fort anxieux, s'écria :

— C'est bien !

Évidemment, les négociations avaient réussi. Son front s'illumina de l'auréole du dévouement, de l'amour vrai.

L'avenir de Philiberte était assuré, quoi qu'il arrivât. Elle cesserait de végéter dans une condition voisine de la misère, et un jour elle jouirait d'une paisible aisance, sans savoir à quel sacrifice héroïque elle la devrait.

Ces pensées, qui le rendaient radieux, n'empêchaient pas le jeune officier d'utiliser les instants. Maître Banéat reçut l'ordre de charger de distance en distance avec du plomb un menu cordage du genre de ceux qu'on appelle *de la ligne,* d'en amarrer le bout sous la flottaison et de couler indéfiniment à la mer des touées de ligne ajustées les unes au bout des autres. Cette opération devait être faite avec toute la célérité possible et hors de vue des Anglais, chose facile. Six hommes s'y consacrèrent. Le reste de l'équipage confectionnait avec les grosses bouées de liège du *Fortuned* autant de ceintures de sauvetage qu'il y avait d'hommes à bord.

— Si les Anglais se rendent maîtres du vaisseau, dit Dufresny à Banéat, au dernier moment je donne un coup de sifflet rossignolé ; vous vous jetez tous à la mer avec ces ceintures, et moi je fais sauter le navire couvert d'ennemis.

— Capitaine ! grâce pour vous ! dit le pilote vivement ému.

— Nos hommes, soutenus à flot, s'accrocheront aisément aux débris que la marée finira par rouler à la côte. Une bouteille d'eau douce et trois galettes de biscuit par homme ; et, de plus, sur chaque poitrine un cachemire de l'Inde. Autant de pris sur l'ennemi ! Mais gare aux douaniers ! ajouta Dufresny en souriant.

— Capitaine ! murmurait Banéat les larmes aux yeux, consentez au moins à vous sauver comme nous !

— Autant se rendre, corbleu ! répliqua Dufresny, impatienté. Rien n'est possible si le vaisseau ne saute pas avec les Anglais. Voulez-vous qu'ils nous repêchent un à un comme des grenouilles et qu'ils reprennent *le Fortuned!* Taisez-vous donc et obéissez.

— Pauvre brave capitaine ! fit le pilote d'une voix étouffée.

— Je vous ai enrôlés en vous promettant une bonne aubaine, je veux tenir parole !... Défoncez les caisses et choisissez les plus beaux cachemires ! attrape à commencer la distribution !

Banéat soupira.

— Mais, tonnerre en vrac ! s'écria Dufresny avec entrain, laissez-moi là cette mine de vent debout ! On ne meurt point pour faire son testament ; nous ne sommes pas encore pris et j'ai, à part moi, plus d'une autre idée.

— A la bonne heure ! fit le pilote. Quant aux hommes, vous pouvez compter sur eux jusqu'à la mort.

— J'y compte bien aussi.

— Nos deux canons sont légers comme des plumes. Ça n'a pas fait un pli de les porter de l'avant à l'arrière où vous les voyez.

— Je suis très content de vos installations, Banéat. Continuons donc ! à l'ouvrage !

Personne n'ignore que *le Rudimental Athenæum* publie de volumineuses *Annales,* où ont été insérés tous les mémoires pangénésiques d'Elnorius Thought, ainsi que les relations de ses périlleux et dispendieux voyages. A bord de *la Somnambule,* il fut reçu, en conséquence, avec tous les égards dus à sa célébrité d'excentrique. Il n'y obtint pas néanmoins gain de cause complet.

Après de longs débats, le capitaine de la corvette ne lui concéda, pour ses opérations, que huit heures de suspension d'armes :

— J'ai hâte ; disait-il, d'en finir avec cette poignée de méchants corsaires. Le temps est beau, mais peut changer. Mon devoir est de reprendre ma croisière. Vous avez une marée complète devant vous, c'est suffisant !

— Hélas! puis-je le savoir?

— L'intérêt des Français est de vous seconder.

Elnorius plaidait pour une transaction, sorte de capitulation horable et noavantageuse pour tous et chacun.

— Plaisantez-vous? s'écria l'officier anglais. Pactiser avec ces aventuriers! Non! mille fois non! Leur capitaine, dites-vous, est résolu à se faire sauter; vaine menace.

— Pas cette fois, je l'affirme.

— Quoi qu'il en soit, je ne suis pas moins résolu, moi, à l'empêcher de profiter de la moindre parcelle des deux millions de marchandises dont il s'est emparé. N'insistez donc pas! midi sonne : vos minutes de trêve sont comptées.

— Juste ciel! mesurer ainsi le temps à la science des origines! compromettre des manuscrits indéchiffrables et des monuments frustes uniques au monde! Mes remerciements les plus sincères, monsieur le capitaine!

Et, sautant précipitamment dans le batelet, Elnorius, frémissant, dit à Guichavoa :

— Trêve jusqu'à huit heures seulement! Au château du Taureau!

Il arma lui-même une rame, Guichavoa en prit une autre. Les deux Caradec donnèrent l'impulsion. Ils souquaient tous avec furie.

En vérité, ce ne fut point par une bourrade que le ci-devant factotum du commandant Balafrot fut accueilli, quand il entra dans le fort en criant :

— Huit heures de trêve! un chaland! du monde! au nom du capitaine Dufresny!

Mme Destournelles et Philiberte écoutaient palpitantes. La poste-aux-choux déborda. Guichavoa et les Caradec s'y jetèrent, tandis que Elnorius achevait de donner à Balafrot les explications convenables.

Au bourg de Locquénolé, au hameau qui lui fait face à l'embouchure de la rivière, la grande nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Hommes et grosse barque capable de porter toutes les caisses et tout le bagage de l'Anglais furent promptement trouvés, tant chacun y mit de zèle.

Le reflux et le flux coïncidaient avec les mouvements nécessaires.

Enfin Guichavoa et les deux Caradec se retrouvèrent à leur bord, après avoir activement coopéré au déchargement des précieuses caisses, qui voguaient, avec Elnorius Thought, sur les eaux calmes de la rivière, quand aux clochers de la ville, au château du Taureau et à bord de *la Somnambule* sonnèrent huit heures du soir.

Alors le brouillard s'élevait; il allait encore, après une étouffante journée de juillet, s'étendre comme un linceul sur la surface des eaux. A quoi bon les deux canons du *Fortuned?...*

— *Very well!* fit le capitaine de *la Somnambule;* j'espérais ceci en accordant huit heures de répit à maître Thought et à ses coquins de flibustiers.

— Parfaitement calculé, commandant.

— Plus de caronades ni d'espingoles dans les embarcations, qu'il ne faut point alourdir. Tout par surprise, à l'abordage et à l'arme blanche! *Le Fortuned* est échoué au nord quart nord-est, emportez des boussoles et des coiffes en toile goudronnée pour cacher la lumière.

— Bien, commandant.

— Laissons le brouillard s'épaissir. Messieurs les officiers chefs de corvée, écoutez mes instructions. *Le Fortuned* nous tourne l'arrière; vous devrez, en prenant beaucoup de tour, vous porter tous ensemble à une certaine distance de son avant, et puis, sans bruit aucun,



Le brouillard.

l'aborder, la chaloupe sous le beaupré, le grand canot par tribord et le canot major par bâbord en même temps.

— Le courant facilitera beaucoup l'opération, dit le premier lieutenant chargé du commandement en chef; les avirons sont garnis d'étoupe et j'ai choisi nos plus adroits rameurs.

— M. le capitaine d'infanterie de marine, reprit le commandant de *la Somnambule,* devra faire prisonniers les quinze ou dix-huit fous qui osent nous braver. Mais le plus dangereux, un officier de la marine française, à ce que dit M. Thought, menace de mettre le feu aux poudres. Il faut donc que tous nos midshipmen et nos plus alertes matelots n'aient d'autre préoccupation que de l'arrêter. Ils devront se précipiter par tous les panneaux dans l'intérieur du vaisseau, se répandre dans la cale, dans les coursives, et prévenir ainsi tout acte de stupide désespoir.

— C'est bien entendu, j'éparpillerai mes hommes en conséquence, dit le premier lieutenant.

— Enfin, ajouta le capitaine de la corvette, dès que vous serez maîtres du *Fortuned,* vous tirerez deux coups de canon pour me signaler votre succès.

Trente soldats de marine, une quarantaine de matelots, trois officiers et cinq midshipmen s'embarquèrent dès que ces instructions eurent été données. Il restait encore plus de deux cents hommes à bord de *la Somnambule.*

IX

LES COUPS DE CANON

Huit heures, fin de la trêve. Huit heures et demie, silence profond. Neuf heures, brouillard intense. Le moment décisif approche.

Sur la plate-forme du Taureau, plus de commentaires. Le commandant Balafrot, sa sœur, sa nièce attendent frémissants.

Bien que Elnorius Thought eût été parfaitement discret, bien que Guichavoa et les frères Caradec se fussent montrés pleins de confiance en Dufresny, son héroïque résolution avait été pénétrée. Balafrot se garda bien de le dire. Mme Destournelles n'en ouvrit point la bouche. Philiberte tremblait.

Cependant la fatale explosion ne devait pas avoir lieu sans être précédée par un combat, et le canon ni le fusil n'élevaient la voix.

A bord de *la Somnambule,* on plaisantait sur la déconfiture de ces jolis petits *messieurs,* que ramènerait avec les menottes le premier lieutenant chef de la corvée. En

outre, puisque, d'après M. Thought, le solide *Fortunea* n'avait pas de voie d'eau, il ne serait peut-être pas impossible de le raflouer, puis de lui donner une mâture de fortune et d'avoir sur ce sauvetage de fort belles parts d'indemnité. On en retirerait tout au moins les plus riches marchandises, et pour qu'aucun Français ne pût profiter de la moindre épave, on ferait du reste un splendide feu de joie.

Agréables propos, grands éclats de rire, chansons bruyantes tolérées par exception.

Au Taureau, morne silence, poignantes angoisses mélangées pourtant d'un certain espoir.

Sur la corvette, confiance absolue et vacarme un peu imprudent peut-être, car neuf heures et demie et enfin dix heures sonnèrent sans qu'on eût entendu le canon.

— Silence à bord ! commanda le capitaine en frappant du pied. Nos canots auraient-ils fait fausse route ?

— Ce n'est guère possible !

— Mais voici plus d'une heure qu'ils sont partis.

— Les Français, je gage, auront jeté les canons à la mer.

— Deux feux de peloton pouvaient remplacer le signal. D'ailleurs rien de plus simple que nous renvoyer un des canots.

A bord de *la Somnambule,* après ces paroles, nul ne se permit la moindre observation. Sans être précisément inquiets, les Anglais, intrigués, déconcertés, attendaient une explication que ne trouvait aucun d'eux.

Sur la plate-forme, Mme Destournelles et Philiberte adressaient à Dieu les plus ferventes prières ; Balafrot se promenait de long en large avec une impatience inexprimable.

Onze heures, minuit, minuit et demi, rien. Plus un

souffle de vent; pas un bruit. Le brouillard fugace de la saison d'été se dissipait peu à peu.

A une heure du matin, on entrevit, par delà l'île aux Dames, la mâture sans voiles de la corvette se profilant sur le ciel étoilé. Et de la corvette on apercevait au même instant la masse sombre du *Fortuned,* dont la ligne argentée d'un remous dessinait mieux encore la position sur le mamelon du grand banc.

Alors enfin le capitaine de *la Somnambule* prit le parti d'envoyer en reconnaissance un quatrième canot armé de vingt-cinq hommes. Celui-ci ne s'avançait plus sous le couvert du brouillard, et non seulement on ne riait ni ne chantait à bord, mais on y retenait son haleine pour mieux entendre.

Au bout de huit minutes, l'officier de l'embarcation héla *le Fortuned.* Du vaisseau échoué personne ne répondit; on n'y voyait personne.

— Lève rames!

Quelque piège était-il à craindre? Non! Les trois premières embarcations auraient pris trop de tour, se seraient égarées dans le brouillard, et devaient ensuite, drossées par le courant, s'être abritées dans quelque coin. Quant aux corsaires, profitant de la brume, ils devaient avoir abandonné le vaisseau.

Sur ces réflexions, sans prendre la peine de faire le tour, l'officier de corvée commanda:

— Avant partout!

Le canot accosta résolument par le travers, et, sans précautions, les trois quarts de ses gens montèrent à bord. Tout à coup éclata un bruit étrange. Les rameurs, assis à leurs bancs de nage, entendirent la voix étouffée de leur chef qui essayait de crier:

— Pousse au large!... Sauvez-vous!

Ils poussèrent avec terreur.

— Accoste ! ou vous êtes coulés, leur cria Dufresny en bon anglais.

Vingt fusils étaient braqués, un canon prêt à faire feu. Ils essayèrent néanmoins de fuir.

— Feu donc !... feu !

Le canon retentit.

— Un !... deux ! compta le capitaine de *la Somnambule*.

Un troisième coup le fit tressaillir d'étonnement.

— Quatre !... cinq !... six !... sept !...

— Victoire ! s'écria Balafrot en embrassant sa sœur. Il a réussi !

Et Philiberte put enfin verser des larmes de joie en rendant grâce au ciel d'un succès jusque-là plus que douteux.

Ce n'était pas pour rien que Dufresny avait fait garnir de plomb une touée de ligne assez longue pour aller du mamelon jusqu'au bas de l'escalier du château fort.

Cette ligne, dont un bout faisait dormant sous la flottaison du *Fortuned,* fut secrètement amarrée par l'autre bout au chaland destiné à transférer en rivière de Morlaix les caisses de Elnorius Thought. Elle était plombée pour n'être ni vue ni rencontrée par les Anglais. Stratagème de bonne guerre, elle devait servir de va-et-vient et permettre de communiquer avec le vaisseau, sans tâtonnements, sans bruit aucun, sans recourir aux avirons, sans que les courants pussent en aucune façon faire dévier ceux qui s'en serviraient.

Son poids, qui la faisait traîner par le fond, ne laissa point de ralentir la marche du chaland ; mais, d'un côté, Dufresny, Banéat et leurs gens avaient apporté un soin

méticuleux à la couler par glènes distancées méthodiquement ; de l'autre, les rameurs avaient nagé avec assez de vigueur pour que le ralentissement, peu sensible, ne fût pas remarqué par l'ennemi. Ainsi fut immergé une vraie remorque sous-marine.

Au Taureau, sans même que l'excentrique savant s'en doutât, elle fut attachée à l'un des anneaux de la muraille.

Déjà, grâce à l'éloquence des Guichavoa, des Caradec et de leurs amis du bas de la rivière, foule de marins ou riverains, dans leurs barques bien approvisionnées de vivres, se pressaient aux abords de l'escalier. Balafrot, trop heureux de leur fournir des munitions et des armes, les vit s'éloigner en se paumoyant sur la ligne jusqu'au point où les Anglais auraient pu les apercevoir. Ensuite on fit des vœux pour le brouillard. Puis il fallut attendre dans une anxiété croissante d'heure en heure.

Chaloupes et barques bretonnes se tenaient donc à l'abri de l'île aux Dames, avec l'espoir que la brume viendrait leur permettre de continuer la route aventureuse qui les ferait passer à demi-portée du canon de *la Somnambule*. Sans la brume, rien de possible ; avec son concours, la ligne plombée, fil d'Ariane et corde de halage, rendait le succès très probable.

Les brouillards s'élevèrent enfin. Sur la plate-forme du Taureau, les cœurs tressaillirent d'espoir ; quelques cris de joie éclatèrent. Balafrot, Mme Destournelles ni Philiberte ne furent de ceux qui chantaient déjà victoire. Que, par malheur, une chaloupe de ronde de *la Somnambule* rencontrât le convoi de secours, l'entreprise, si bien combinée qu'elle fût, avorterait misérablement.

De là, parmi les plus ardents amis de Dufresny, les craintes poignantes qui se prolongèrent jusqu'à la fin.

La brume, au ras de l'île aux Dames, fut accueillie avec transports, mais force était de comprimer toute manifestation bruyante, car les Anglais auraient pu entendre. La joie belliqueuse de tous se traduisit donc en action; ce n'en valut que mieux. La ligne plombée, sortant du fond des eaux par l'avant de la première des barques pour retomber à l'arrière de la dernière, passa par deux cents mains avec une vitesse vertigineuse.

Le chapelet dont elle était le lien et la cordelle, invisible, muet, fougueux, glissait parmi les flots comme le reptile de la légende fantastique.

— *Fé d'ann Doué!* (Par la foi de Dieu!) pensaient les riverains bretons, il fallait se hâter, car les Anglais armaient décidément leurs redoutables canots.

On entendit fort bien, à bord de *la Somnambule,* le grincement des poulies, le cliquetis des armes, le murmure confus des voix humaines et quelques commandements gutturaux.

A la vérité, on allait en droiture, tandis que les Anglais prendraient assurément du tour; c'est égal, pas une seconde à perdre.

— Hale dessus!... Paumoie raide!... Mains sur mains! sans souffler mot! sans mollir! de vaillante rage!

Bref, telle fut l'énergique promptitude des gens armés par Balafrot, qu'à l'instant de l'abordage du *Fortuned* par les trois premières embarcations anglaises, plus de cent bretons silencieux attendaient les assaillants.

Les rires et les chansons des matelots de *la Somnambule* couvrirent le bruit inévitable de soixante rixes simultanées.

— Tout par surprise et à l'arme blanche! avait dit le capitaine anglais.

— Tout sans armes à feu et par surprise, avait, de son

côté, commandé Dufresny en rangeant à leurs postes ses hommes de renfort.

Pris à bras-le-corps, saisis inopinément à la gorge, renversés sur le pont, puis garrottés et bâillonnés, les soldats et les matelots ennemis étaient rangés côte à côte dans la cale au moment où leur capitaine s'attendait au signal des deux coups de canon.

La capture des trois embarcations ne présenta pas de difficultés. Ceux qui les gardaient accostées le long du bord, étant sans défiance, se trouvèrent pris comme dans un filet.

— Ah! mon capitaine s'y connaît! s'écria Guichavoa en battant un entrechat à la matelote.

— Ça met en goût! dit Banéat; un fameux coup maintenant serait d'enlever la corvette. Les Anglais n'y sont plus guère que deux cents; nous avons trois bonnes embarcations, sans compter les barques du pays, des armes, des costumes, vu que nous déshabillerions nos prisonniers. Moi, d'abord, je me déguise en sergent de marine...

— Moi en midshipman, fit Guichavoa.

— Oui! oui! enlevons la corvette! dirent tumultueusement les cent et quelques marins bretons.

Dufresny, singulièrement tenté, mit son monde en rangs. Ses auxiliaires ne valaient point à beaucoup près son petit équipage primitif. Il hésitait à compromettre un succès assuré. Il prenait cependant ses mesures, dictant les rôles, distribuant les postes, essayant d'organiser avec une audacieuse prudence le difficile coup de main, quand, au bout de longs préparatifs, le brouillard se dissipa.

Déjà quelques hommes étaient assis dans les embarcations, prêts à ramer.

— Allez vivement vous amarrer à tribord devant, leur commanda-t-il, et puis remontez à bord.

Les cent vingt Bretons rassemblés sur le pont ne savaient que penser de ce contre-ordre.

— Mes enfants, leur dit Dufresny, à la faveur de la brume, nous aurions peut-être eu quelque chance de réussite, quoique nous n'ayons pas le mot d'ordre et que la corvette soit sur ses gardes. Mais à présent nous serions coulés infailliblement par une simple bordée. Je refuse donc de diriger l'attaque.

— C'est dommage.

— Malgré ça, il a raison.

— Plus moyen, dirent Banéat, Guichavoa, Derrien et vingt autres.

— Contentons-nous, mes amis, ajouta le jeune officier, d'être désormais parfaitement maîtres du *Fortuned,* bien pourvu de vivres et d'armes, et n'ayant rien à craindre de *la Somnambule,* privée de ses trois meilleures embarcations. Je me charge du débarquement de nos marchandises. Anciens et nouveaux, chacun aura sa part de prise proportionnelle, conformément aux règlements. Un peu de patience donc. Notre défensive est facile, et notre ligne plombée est toujours amarrée par un bout au château du Taureau.

— Oui, oui, c'est vrai !

— Il y aura d'autres brumes... et la corvette ne peut rester toujours là...

— Et les coups de vent...

— Et les idées du capitaine...

— La chance est à nous !

— Silence !... A plat pont !... Encore un coup de filet à donner ! s'écria brusquement Dufresny en se cachant derrière le bastingage.



Les Anglais pris au piège.

Le quatrième canot de *la Somnambule* fut attendu mèche allumée.

S'il avait pris du tour et vu les diverses embarcations amarrées sous la joue de tribord, il aurait entièrement évité sa déconvenue. Mais, après avoir levé rames, s'il avait rétrogradé au lieu d'accoster, son malheur eût été plus grand : le canon l'aurait coulé. Il accosta. On essaya encore de l'enlever par surprise ; mais on y voyait un peu et l'on entendait parfaitement. Impossible d'en finir par la seule ruse.

Alors Dufresny, n'ayant aucun motif de se taire davantage, fit à Balafrot le signal de sept coups de canon qui avait été convenu avec Guichavoa pour annoncer réussite complète.

— Eh bien, s'écria presque aussitôt le grognard, ne pouvant se contenir davantage, plus de larmes, et vive l'amour ! Ce salut, ma chère nièce, nous annonce, par-dessus le marché, des dragées pour ton mariage.

La fossette rieuse, depuis longtemps trop effacée, reparut à ces mots.

Mais, hélas ! trente-six heures ne s'étaient point écoulées que les trois Kyrielles, déconcertées un instant, purent encore tout à leur aise prophétiser de malheur.

En dépit du sous-préfet et du commissaire de marine, le maire de Morlaix venait d'avoir la douleur d'annoncer à ses concitoyens le désastre de Waterloo.

X

LES PROPHÉTESSES DE MALHEUR

— Waterloo! dit Aglaé; donc l'ogre de Corse a perdu la partie, le bon roi Louis le Désiré rentrera, et cette vieille moustache de Balafrot sera trop content de gratter du papier chez Tardif.

— Waterloo! ajouta Phrosine, et M. le corsaire des Cent-jours, noté comme buonapartiste, s'en va revenir les mains vides de toutes ses grandes aventures...

— Bien fait! s'écria Mélie, inspirée par le génie de l'envie et de la rancume. Le *Fortuned* ne pouvant plus être déclaré de bonne prise, les Anglais de *la Somnambule* vont vous fouiller Guichavoa et compagnie, fièrement mieux que nos bonasses douaniers.

— Adieu les cachemires de Mme Philiberte! Bonsoir la corbeille de noces! et la noce aussi!

— Sans compter, mes sœurs, que le beau Dufresny doit être criblé de dettes; car enfin avec quoi payera-t-il l'armement et la coque de cette chaloupe qu'il avait si galamment appelée *la Philiberte?*

La malignité des trois commères leur faisait ainsi presque deviner ce qui ne tarda point à être un grand surcroît de chagrin pour le brave Balafrot.

— Le vaillant garçon, pensait-il, a perdu jusqu'à ces deux mille francs qu'il nous avait si généreusement prêtés ! Moi, je vais être remis à la demi-solde, et nous serons tous plus malheureux qu'avant son sublime coup de tête!

M. Elnorius Thought, brutalement fait prisonnier et mystifié par Dufresny, ne pouvait être, d'après les Kyrielles, que fort mal disposé envers lui; elles enchérissaient en présence de l'excentrique gentleman, devenu leur locataire; voici comment.

Sous les auspices du commandant Balafrot et du capitaine Dufresny, le docte Anglais avait été parfaitement accueilli par M. Tardif. L'armateur, dès le premier soir, lui offrit à souper, fit décharger ses précieuses caisses avec toutes les précautions désirables et les remisa dans un magasin contigu à l'arrière-boutique de Mlles Kyrio.

Or, le savant ayant témoigné l'ardent désir de ne pas loger ailleurs qu'auprès de ses trésors, ces demoiselles s'empressèrent de lui offrir une chambre garnie très confortable : marché d'or de part et d'autre.

Mme Destournelles et Mlle Philiberte se trouvant au château du Taureau, où il avait eu l'honneur de les voir un instant, il fut dédommagé de leur absence par Aglaé, Phrosine et Mélie, qui le mirent immédiatement au courant d'une infinité de choses et d'une multitude d'autres.

— Oh! *biène, très biène!* se bornait à dire de temps en temps Elnorius Thought, assez versé dans les beautés de la langue française pour ne rien perdre de leur faconde.

Le profond mythologue pensa peut-être que les Euménides, en vertu de quelque métempsycose, s'étaient établies comme épicières sur le quai de Tréguier.

Enfin, les événements politiques s'étant chargés de réaliser toutes les prévisions des trois prophétesses de malheur, il s'avisa d'aller examiner, dans le plus haut des kombots, cette main de pierre dont elles s'étaient tant moquées en sa présence.

— Délicatesse... discrétion... *Rudimental !*... J'ai trouvé, se dit-il après ses investigations scientifiques.

Et, descendant aussitôt chez Mme Destournelles, il lui exprima le désir de voir Mlle Philiberte.

Avec un accent qui ajoutait à l'originalité du discours :

— Je voulais, dit-il, lui proposer un petit marché.

Philiberte était souffrante. D'horribles inquiétudes la minaient : Dufresny n'avait pas reparu, le drapeau blanc flottait sur le château du Taureau, le pavillon britannique à bord du *Fortuned,* où le jeune et brave officier subissait sans doute d'humiliantes avanies.

Elle était en proie à cette douleur poignante qu'engendrent l'espoir déçu, la perte du bonheur qu'on va saisir, la transformation soudaine d'un doux rêve en amère réalité. Son cœur se brisait. Sa résignation passée renaîtrait-elle ? Ses yeux rougis par les larmes et sa pâleur témoignaient d'une affliction telle, que sa mère, alarmée, répondit d'abord à M. Thought qu'elle était hors d'état de se présenter.

— Oh ! je comprenais tout très bien ; c'est pourquoi j'insisterai beaucoup plus fort.

Et tant il insista, que Philiberte parut.

Après un salut grave et sympathique :

— Mademoiselle, dit Elnorius, je viens demander à vous le plus grand des services, et en même temps offrir à vous beaucoup d'argent pour des acquisitions scientifiques.

— Daignez vous expliquer, monsieur, dit Philiberte, fort étonnée de ce début.

— Dans une de mes caisses, mademoiselle, j'ai un monument hindou de la plus haute antiquité, l'œuf primordial, un œuf de pierre qui a trois yeux, trois bouches, trois oreilles, et qui devrait avoir autant de bras supportant une tablette où est gravée une inscription en langue sacrée. Mais l'un des bras et les deux tiers de la tablette ont été brisés par des barbares.

Philiberte comprit l'objet de la négociation ; ses yeux secs s'enflammèrent d'une sorte d'espoir fiévreux ; Elnorius ajoutait :

— Par quel concours de circonstances invraisemblables se fait-il qu'un si précieux document soit en votre possession ? je ne puis le concevoir ; mais vous le possédez. Je l'ai vu dans votre grotte artificielle ; il est pour le *Rudimental Athenæum* et pour moi d'une valeur inappréciable.

Philiberte, étourdie, croyait rêver ; Mme Destournelles intervint :

— Monsieur, dit-elle, on affirme qu'autrefois un vaisseau de la Compagnie des Indes se brisa sur ce même banc où est échoué *le Fortuned*. Le bras de pierre que vous voulez acquérir ne peut provenir que de ce naufrage. Des pêcheurs l'auront dragué, amené en rivière pour en tirer parti, et, ne trouvant point d'acheteur, l'auront jeté au lieu d'où ma fille l'a fait retirer par Guichavoa.

— Cette explication est assez satisfaisante, dit Elnorius ; mais mademoiselle ne m'avait pas répondu.

— Mon Dieu ! fit la jeune fille avec trouble, je voudrais vous offrir... Cet objet est sans valeur pour moi... Il ne m'a rien coûté... puis-je songer à le vendre ?... Et pourtant !... Mais non... je ne sais plus ce que je dis... Maman, venez donc à mon secours !...

— Oh ! doucement ! fit Elnorius, je suis beaucoup trop

riche pour accepter la charité ! Je ne veux absolument pas de votre générosité à vous !... Non !

La fossette sérieuse faillit s'effacer devant l'évidente bienveillance de l'opulent gentleman, qui se permit de prendre paternellement la main de la jeune fille en ajoutant :

— Ecoutez bien moi, s'il plaît à vous, ma chère demoiselle.

Et il plut à Philiberte d'écouter si bien, que le deuxième ou le troisième dimanche suivant, en l'église Saint-Mélaine, où les trois Kyrio assistaient à la grand'messe, il y eut un mémorable scandale.

Le curé, monté en chaire, annonçait :

— Promesse de mariage entre M. Victor Dufresny, capitaine de frégate, et Mlle Philiberte Destournelles, fille mineure de...

La publication fut interrompue par un cri aigu de Mélie Kyrio, prise d'une attaque de nerfs ; Aglaé, au même instant, perdait connaissance. Quant à Phrosine, brune irritable, elle se leva tragiquement ; puis, sans secourir ses sœurs, elle sortit de l'église en renversant trois chaises, deux enfants de chœur et une femme de ménage.

De mémoire de paroissienne, rien de pareil ne s'était vu. A la vérité, les paroissiennes, ignorant les annales héroïques de leur cité, ne savaient point qu'en 1611 la fille de Jacques Deleau, commandant du château du Taureau, fut enlevée, durant la grand'messe, par des pirates irlandais et reprise par son propre père dans la baie de Carantec, à la suite d'un furieux combat naval.

Le brave Balafrot ne devait pas tarder à mettre ce scandale historique en parallèle avec celui qu'occasionnèrent, en l'église Saint-Mélaine, les trois maigres sœurs Kyrio.

La publication du ban de mariage mettait le comble à la mesure.

Ne suffisait-il donc point qu'un rapport venimeux, dont l'auteur ne sera pas désigné, eût été officiellement adressé à S. Exc. le ministre de la marine, contre un certain Dufresny (Victor), lieutenant de vaisseau indigne, frondeur, boudeur, ultra-royaliste et indiscipliné, qui, sans lettres de marque, s'était permis de lever un équipage d'aventuriers et d'aller écumer les côtes de l'Angleterre? Ne suffisait-il pas que ce rapport, exact du reste, et très circonstancié quant à la partie romanesque, au lieu de tomber entre les mains du vice-amiral Decrès, ministre de la marine de l'empereur, eût été remis à M. le comte de Jaucourt, son successeur, nommé le 9 juillet, ministre de la marine du roi? Or, venin y compris, le rapport était si divertissant à tous égards, que le nouveau ministre crut être agréable au roi en le mettant sous ses yeux. Il en résulta qu'après avoir ri du fond comme de la forme, S. M. Louis XVIII voulut que le certain Dufresny (Victor) fût immédiatement élevé au grade de capitaine de frégate.

Ne suffisait-il donc pas que ce vieux bonapartiste d'Hervé Plourin, dit Balafrot, par suite du même rapport, au lieu d'être mis à la demi-solde, fût honorablement retraité comme chef de bataillon et libéralement indemnisé sur la cassette du roi de tous les frais qu'il avait faits pour improviser l'équipement, l'armement, et l'approvisionnement des barques envoyées au secours de Dufresny?

Ne suffisait-il point que les marins de *la Philiberte* eussent reçu chacun de leur capitaine, — chose inexplicable, — une gratification de plus de cent louis, en suite de quoi ce mauvais sujet de Guichavoa s'était avisé d'organiser une sérénade à laquelle assistèrent et applaudi-

rent tous les marins du pays, ainsi que les deux tiers de la population de Morlaix ?

Eh bien, non, cela ne suffisait point, car la sérénade eut pour pendant un épouvantable charivari, organisé, le dimanche de la première publication, par ce même Guichavoa, qui, de temps en temps, donnait le coup de sifflet du silence.

Tout se taisait alors, et le monstre, sur un rythme du plain-chant, psalmodiait :

Kyrielles y sont-elles?

A quoi l'abominable multitude répondait :

Kyriell' y sont!

Et Pichenez, trop heureux d'avoir eu les yeux pochés, sonnait une cloche énorme ; et les quatre Caradec faisaient crier des crécelles gigantesques ; et douze grosses caisses étaient battues à tour de bras par Hélar, Derrien, Bernez, Divy, les deux Rivoal et autres accourus de tous les coins de la ville. Marzin et Ropartz jouaient du tamtam sur des fûts de métal. Les amis de Locquénolé, de Carantec et de Plougasnou frappaient sur des enclumes, brisaient des douvelles, fracassaient de vieux tonneaux. On imitait les cris de tous les animaux de la création : on gloussait, on aboyait, on miaulait, on rugissait, on frappait aux volets de la boutique :

— Kyrielles y sont-elles?
— Oui, Kyriell' y sont

D'immenses feuilles de tôle balancées au ras de la porte imitaient le tonnerre à s'y méprendre.

Et le vacarme dura jusqu'à minuit, sans que l'autorité municipale jugeât à propos d'intervenir. Parbleu ! M. le

maire en personne riait aux éclats, et ses propres fils, gamins terribles, faisaient leur partie dans le concert.

Le lendemain lundi, sur la devanture de la boutique on lisait : « Fermé pour cause de déménagement. »

— Non ! dit le pilote Banéat, c'est pour cause de chavirement !... Ah ! le joli branle-bas, Guichavoa, mon petit, mousseux, crâne et distingué !

— Dame ! maître, sans me flatter, ça me connaît !

La paix couvrait de navires la rade et la rivière de Morlaix. L'Angleterre nous rendait nos prisonniers de guerre, rapatriés après leurs longues tortures : scènes profondément émouvantes. De nombreux bâtiments marchands rentraient coup sur coup au port, qui n'avait jamais été plus animé. Ainsi revinrent successivement tous ceux qu'attendait la maison Tardif et Cie.

Quand au *Fortuned,* déchargé, allégé et rafloué le jour de la plus forte marée, à l'aide d'appareils dits *chameaux,* il fut pourvu d'une faible mâture par les trop chanceux marins de *la Somnambule.* Puis il disparut, sans avoir laissé à Morlaix d'autre cachemire que celui que Guichavoa y apporta en contrebande afin qu'Elnorius Thought l'offrît à Philiberte, dernier crève-cœur pour les trois Kyrielles exilées des bords verdoyants du Keffleut et du Jarlot.

Enfin, quelques jours après l'heureuse union des nouveaux mariés, les précieuses caisses d'antiquités hindoues, embarquées sur *l'Active,* arrivèrent à leur destination pour la satisfaction la plus grande du *Rudimental Athenæum,* où l'on n'a pas encore achevé de déchiffrer le quart des matériaux amassés par le plus illustre de ses membres perpétuels.

Le bras de pierre figure positivement dans la collec-

tion des documents originaux; mais Dufresny lui-même n'a jamais su ni pu savoir si ce bras était ou n'était point le troisième de l'œuf primordial, initial et rudimental.

En revanche, Philiberte n'ignore pas le touchant mystère du jeune officier voulant, au prix de sa vie, assurer l'avenir de celle qu'il n'espérait plus revoir. Elnorius, qui avait promis délicatesse et discrétion, obtint, le soir des fiançailles, de tout révéler.

Philiberte, enthousiasmée, ne put exprimer son émotion qu'en se jetant dans les bras de Victor. Mme Destournelles, touchée aux larmes, bénissait, en louant Dieu, celui qui allait devenir son fils. Balafrot ne put retenir une exclamation par trop militaire. Et Guichavoa, qui servait le thé dans la grotte du kombot, était tenté d'applaudir.

Le même soir, Elnorius crut devoir donner à la famille connaissance du sens de l'inscription tracée sur la tablette de pierre :

Qui me connaît, connaît toutes choses;
Qui ne me connaît pas, ne connaît rien;
Mais qui me connaît?

— Moi, monsieur Thought, s'écria Guichavoa, et bien content de la connaissance!

Pour charmer les loisirs de sa retraite, le commandant Balafrot résolut de les consacrer à l'historique détaillé de son château du Taureau; il avait déjà recueilli foule de notes et de documents curieux; mais, avec l'âge, sa vue s'était fatiguée.

— Ce qu'il me faudrait maintenant, dit-il en présence de Guichavoa, ce serait un bon secrétaire.

— Dommage! mon commandant, fit le matelot, l'écriture et la lecture, ça ne me connaît pas.

ÉPILOGUE

Le commandant Hervé Plourin, dit Balafrot, malgré sa vue fatiguée, est parvenu à conduire à bonne fin l'ouvrage de sa vieillesse.

Il débute à peu près en ces termes :

De temps immémorial les côtes avoisinantes étaient ravagées par des écumeurs de mer de tous les pays : déprédations, pillages, incendies, dévastations continuelles ; protection aucune.

En 1522, la ville de Morlaix avait été mise à sac par les Anglais, toujours disposés à recommencer, et les principaux habitants, pris comme otages, avaient, en outre, dû payer d'énormes rançons. Le commerce fut ruiné complètement. Mais quand, à force de travail, on sortit de détresse, pareil désastre redevint à craindre.

A cette époque peu enviable, il n'était que sage de se protéger soi-même envers et contre tous.

En conséquence, les bourgeois et commerçants notables résolurent, puisque le roi François Ier les laissait à la merci d'un coup de main, de se fortifier et de se garder de leur mieux. Il fallut pourtant en solliciter l'autorisation ; à quoi le roi-chevalier répondit avec candeur :

— Faites, mes amis, faites votre bastion comme vous le jugerez convenable. Le trésor n'y contribuera pas, parce qu'il est vide.

Touchés d'une sincérité si persuasive, les Morlaisiens se cotisèrent. Le roi leur accordait le droit de nommer le commandant de la forteresse et d'y placer une garnison, pourvu que tous les frais de solde et d'entretien demeurassent à leur charge. Ces conditions étaient acceptées d'avance.

Sans perdre un instant, on se mit donc à l'œuvre. Une roche schisteuse que le caprice des lames avait sculptée en forme de tête de taureau se trouvait à bonne distance, tout juste entre la passe de l'ouest et celle de l'est, au nord de la rivière. Les fondations s'accrochèrent à ses cornes, incessamment blanchies par l'écume des lames. Les murailles s'élevèrent en dépit des tempêtes. Et dès le 6 juillet 1544, la forteresse, bien qu'interminée, était en état de recevoir sa première garnison : vingt-trois soldats de milice municipale, un canonnier, un trompette, un aumônier et enfin un commandant, le capitaine de Kermellec, *homme savant et expérimenté, au fait de la guerre,* selon le texte du procès-verbal [1].

L'histoire de la sévère forteresse municipale n'est pas dénuée d'intérêt romanesque, militaire, maritime, dramatique, parfois atroce, parfois simplement bizarre.

Dès 1544, quand éclata la guerre avec l'Angleterre, elle était déjà très passablement armée. Sur sa plate-forme se trouvaient en batterie deux couleuvrines à huit pans, dont l'une porte les armes de Bretagne entourées de la cordelière. Balafrot les y admira ; on les y voit encore.

Sous le règne de Henri II, le Taureau, successivement commandé par Guillaume Quéméneur, Richard Nicolas et

1. Lecoat, *Monographie du château du Taureau.*

Vincent Jezay, belliqueux bourgeois morlaisiens, préserva constamment la rivière de toute incursion des ennemis.

Survinrent, par la suite, des chicanes et des luttes sans fin entre les juges de la sénéchaussée, prétendant à la nomination, de par le roi, du commandant de la forteresse, et la municipalité, revendiquant son privilège, dont elle avait le droit d'être jalouse. On se querellait, on se battait, on se raccommodait entre temps pour vider des pots de réconciliation ; mais, les fumées du vin échauffant les têtes, on se battait de plus belle à la suite de ces banquets. Hobereaux et bourgeois l'emportant tour à tour, le Taureau changeait sans cesse de capitaine ; mais, en somme, il protégeait bien la rade et le commerce, de plus en plus florissant : c'était l'essentiel.

Durant la Ligue, on s'égorgea. Les commandants successifs du Taureau n'y laissèrent prendre pied ni aux Espagnols ni aux Anglais ; ils eurent même l'habileté de ne point le livrer à la Sainte-Union. Enfin, l'étoile de Henri IV prenant le dessus, Duplessis, sieur de Kerangoff, se prononça résolument. L'*Enragé têtu,* ainsi qu'on le nommait, tint bon durant neuf années sur son roc, d'où, pour s'approvisionner, il envoyait rançonner les riverains. La municipalité, indignée de son usurpation, lui envoya des huissiers. Kerangoff en rit d'une rude façon ; peu s'en fallut que les huissiers ne fussent pendus au sommet du donjon, — tour ronde qui, par parenthèse, s'écroula en 1609, mais fut rétablie en 1614.

Sur cette côte, l'odieux sieur de Fontenelle pillait et dévastait au nom des ligueurs ; François de Goësbriand, bien que ses ancêtres eussent occupé la charge de capitaine de Morlaix, se retrancha dans un fortin, d'où il saccageait au nom du roi. Fontenelle opérait sur terre,

Goësbriand écumait la mer, rançonnant les barques, n'épargnant même pas celles de Mgr l'évêque de Léon. Kerangoff brochait sur le tout. Regrettable bon temps !

En 1604, l'*Enragé têtu,* sur un ordre formel du roi, rendit à la municipalité l'entière possession de la forteresse ; mais, à peine revenu à Morlaix, où il rentra bardé de fer, dague au côté, pot en tête, l'opiniâtre soudard intenta aux jurats le plus orgueilleux des procès.

— Vous m'avez refusé ma solde, celle de mes hommes, des munitions de bouche et de guerre. J'en ai fait l'avance. J'exige le remboursement.

Sous la pression de l'autorité royale, après d'irritants débats, appel devant le parlement et longueurs qui apaisèrent un peu les parties, le corps de la ville en fut réduit à payer à l'obstiné Kerangoff, à titre d'accommodement, quatorze mille livres, équivalant au moins à cinquante mille francs de nos jours.

Henri IV tenait à ce qu'on respectât le château du Taureau.

— Cette citadelle, disait-il en son conseil, ne sera peut-être jamais assiégée, mais que de désastres si elle n'était pas debout et bien gardée !

C'était vrai, ajoute à ce propos M. Lecoat, tant on appréhendait l'envieuse et méchante rancune des marchands de Londres. Aussi n'était-on pas moins jaloux à Morlaix qu'à la cour de la possession de cette sentinelle avancée.

Sur la liste des successeurs de Kerangoff figure le vaillant Jacques Deleau, dont la fille fut enlevée au milieu d'une grand'messe célébrée à Notre-Dame du Mur.

L'oncle de Philiberte a, comme on sait, relaté avec une prédilection marquée et grand accompagnement d'allusions le sanglant combat, abordage terrible, qui fit rendre aux pirates irlandais la jeune captive, audacieusement ravie.

Il ne néglige, du reste, aucun détail des interminables procès de Kerangoff, son formidable prédécesseur.

Plus loin viennent les événements du règne de Louis XIII.

Jusque-là, le commandement du château anoblissait; c'était donc à qui l'exercerait, ne fût-ce que pour quelques mois; mais, dès qu'il n'en fut plus ainsi, le poste naguère si recherché cessa de l'être. Et quand Louis XIV confisqua le fort, balance faite des profits et pertes, des avantages et des charges, la municipalité morlaisienne ne se plaignit pas trop d'être débarrassée d'une forteresse dont les frais d'entretien l'obéraient.

A partir de 1660, le commandant, nommé par le roi, cessa donc de prêter serment de fidélité à la communauté bourgeoise.

Ici se placent les travaux de Vauban, minutieusement décrit par le commandant Balafrot.

Le Taureau est devenu prison. En 1765, le procureur général de la Chalotais, avec ses deux fils, sera enfermé pendant un mois *dans ce repaire, où on ne relègue,* dit-il, *que gens de sac et de corde.*

D'après Hervé Plourin, les sombres cachots et les immondes cabanons de la forteresse sont le théâtre d'exécutions sommaires, mystérieuses, abus horrible de pouvoir, pages lugubres.

Vers 1788, autre drame. Par les ordres du roi, un officier de marine cruel envers ses matelots y fut écroué. Désespéré de sa détention, il acheva de se faire justice en se précipitant de la plate-forme sur les rochers.

La révolution continua d'emprisonner au château du Taureau.

Un ami de Marat, Royou Guermeur, qui troublait par

ses discours véhéments la tranquillité publique, est incarcéré tout d'abord par le conseil du département.

Bientôt les prisonniers sont d'une nature tout opposée. Pendant la Terreur, on entasse dans les casemates les administrateurs mêmes qui avaient réprimé la propagande faite par le jeune tribun. Le nombre des proscrits s'accroît chaque jour. Prêtres, nobles, bourgeois, paysans, sont enfermés dans le vieux château fort, en attendant la déportation ou le dernier supplice.

Le triomphe des thermidoriens changera encore la nature des prisonniers. A la suite de la tentative insurrectionnelle du 1er prairial an III, la Convention envoie au château du Taureau les représentants Gilbert Romme, Duquesnoy, Goujon, Soubrany, Duroy et Bourbotte. Ils s'y trouvèrent avec Donzé-Verteuil, accusateur public de Brest, l'un des bourreaux les plus corrompus de cette sanglante époque, et avec plusieurs autres victimes de la réaction antiterroriste.

Ce fut, sans doute, au château du Taureau qu'ils se jurèrent de se poignarder pour ne point périr sur l'échafaud. Le serment fut tenu. Ramenés à Paris après une détention de vingt-trois jours, ils comparurent le 24 prairial (12 juin 1795) devant une commission militaire qui, le 29, rendit contre eux un arrêt de mort. Les six condamnés n'avaient, pour exécuter leur dessein, qu'une paire de ciseaux et deux couteaux soustraits à la surveillance de leurs gardiens. Ils se les passaient après s'être frappés. La version adoptée par M. Louis Blanc ne leur donnerait même qu'un couteau.

Quoi qu'il en soit, Romme, Goujon et Duquesnoy expirèrent seuls à temps; leurs trois collègues, Soubrany, Bourbotte et Duroy, furent traînés sanglants à l'échafaud et exécutés.

Le château du Taureau résista plusieurs fois à des attaques sérieuses. D'après les traditions consignées au manuscrit d'Hervé Plourin, il repoussa plusieurs tentatives de surprise, il coula divers navires ennemis et, grâce au calibre de son artillerie, vint à bout, notamment, d'un vaisseau de ligne anglais.

Enfin jamais navire armé en guerre ne parvint à tromper la vigilance de ses commandants, à franchir l'une ni l'autre des passes et à pénétrer dans la rivière de Morlaix.

Les temps sont bien changés. Aujourd'hui, la carapace de pierre du château fort serait pulvérisée en peu d'instants par un cuirassé portant les canons monstrueux que nous a forgés le génie moderne de la destruction. Militairement, le château du Taureau n'est plus.

Il sert encore quelquefois de prison d'État. En ce cas, il reçoit momentanément une petite garnison. Le plus souvent, il n'est habité que par quelques gardiens inoffensifs.

Des nombreux épisodes chronologiquement enregistrés par l'oncle de Philiberte, lequel fallait-il choisir? N'était-ce point celui où, cessant de compiler, il s'exprime en témoin oculaire et en acteur, celui où il parle enfin de tout son cœur, de toute son âme?

Aussi bien, le dernier successeur du capitaine de Kermellec, *homme savant et expérimenté, au fait de la guerre*, le Philopémen de la forteresse municipale, l'ancien ami de la Tour d'Auvergne, le grand admirateur du petit caporal, Hervé Plourin, surnommé Balafrot, termine-t-il en ces termes :

« Après moi, que se passera-t-il au château du Taureau? Rien, j'ose le dire, qui vaille ce que j'ai vu de mes vieux yeux près de s'éteindre, rien où le courage et l'amour jouent d'aussi beaux rôles. La guerre, les tempêtes, le

fer, le feu, le temps, changeront en ruines ma pauvre citadelle. Elle sera déracinée de son roc, elle s'écroulera dans l'oubli. Mais, mon brave Dufresny et ma douce Philiberte, aucune catastrophe ne peut amoindrir ce qui fut à jamais grand et beau, beau comme votre union providentielle, qui fait le bonheur de mes dernières années. »

FIN



TABLE DES MATIÈRES

FLEUR-DE-MISÈRE

I. Triste et gracieux surnom........ 3
II. Catastrophes........ 5
III. Débuts maritimes........ 11
IV. Parts de prises........ 31
V. Cé, a, ka........ 47
VI. Liquidation commerciale........ 55
VII. En Portugal........ 71
VIII. La main dans la main........ 75
IX. Volontés dernières........ 79
X. Naufrage corps et biens........ 85
XI. Vivante! vivant!........ 91
XII. Conclusion........ 105

LES NEVEUX DE JEAN BART

I. La croix de chêne. — L'épée du renard. — Le nœud de rubans.. 111
II. Le cantate........ 131
III. Le combat de la Danaé........ 137
IV. La complainte populaire........ 159
V. Les derniers Bart........ 173

LE CHATEAU DU TAUREAU

I. Partie interrompue.. 179
II. Les deux fossettes.. 193
III. Pantomime encourageante.. 201
IV. Aventures de mer.. 211
V. Du haut de la plate-forme.. 227
VI. La poule et les œufs.. 235
VII. Conditions et engagement d'honneur.. 247
VIII. Huit heures de trêve.. 257
IX. Les coups de canon.. 267
X. Les prophétesses de malheur.. 279
Épilogue.. 289

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.

